



*Kriegswehrmachtgefängnis Antwerpen
Haftanstalt Essen
Strafgefangenenlager Esterwegen
Zuchthaus Gross - Strelitz
Kommando Laband
K.Z. Buchenwald
Terezin
27 juin 1943 - 6 mai 1945*

IL NE NOUS RESTE PLUS
TELLEMENT DE TEMPS
POUR FAIRE ENTENDRE
NOTRE VOIX



46587

Ne sort pas

R

Editeur Responsable

Charles Brusselairs — Antwerpen Belgique

CHARLES BRUSSELAIRS

Motivation .
Intérêt spontané pour une tâche particulière
Petit Larousse

MOTIVATIONS

1935 - 1940

J'ai été arrêté par la Police Allemande le 27 juin 1943, un dimanche. J'avais 18 ans et je faisais partie d'un mouvement de Résistance. Le mot n'était que rarement utilisé à cette époque. Je l'ai entendu fréquemment lorsque je rentrais d'Allemagne en 1946. On m'a jadis souvent demandé pourquoi j'avais adhéré à ce mouvement d'opposition à l'occupant. J'avoue que je ne me suis jamais posé cette question. On le faisait ou on ne le faisait pas. Je ne connais personne "qui aurait bien voulu mais ..."
Je crois que mes motivations ont des origines aussi lointaines que diverses.

Dans ma famille je n'avais jamais entendu parler de l'Allemagne ou des Allemands sans que mon père, ancien combattant de 1914 - 1918, ne donne libre cours à son aversion pour tout ce qui était d'Outre-Rhin. Chez lui c'était viscéral.

Quand, vers l'âge de 8 ou 9 ans on commence à faire la distinction entre "ami" et "ennemi" la Première Guerre Mondiale n'était terminée que depuis 15 ans à peine. C'était encore tout frais dans les mémoires. Dans mon quartier vivait un homme que l'on désignait toujours du sobriquet "t Duitske". Il avait été un peu collaborateur durant l'occupation.

Mon premier souvenir, disons "antihitlérien" date de 1938, l'année de Munich. On en parlait tant et tant à la maison. Mon père regrettait amèrement l'attitude des Occidentaux et en discutait avec d'autres anciens combattants, nous l'écoutions ...

En mai 1940, lorsque les avions allemands bombardaient notre pays il souffrait physiquement du viol de sa Patrie.

Lorsque, enfants encore, nous jouions à la petite guerre il était difficile de désigner les camarades qui joueraient le rôle des Allemands. Un petit copain dont la mère était Allemande, épouse d'un soldat belge de l'armée d'occupation des années '20, devait d'office figurer dans le rôle de ses ancêtres maternels mais il ne le faisait jamais de bon coeur. Pour faire le Boche on avait aussi un petit Hollandais. Comme la Hollande avait été neutre en 1914-1918 il s'en foutait.

Mai 1940 fut une période exaltante. J'avais 15 ans et les adultes s'affairaient. Des troupes françaises montaient vers la Hollande qui n'était plus neutre cette fois. Les bombardiers allemands survolaient la ville et certains quartiers avaient été bombardés. Tout cela était nouveau et terriblement excitant.

Il faut dire que je n'avais encore jamais entendu siffler une bombe et que mon expérience guerrière se limitait à la scrutation du ciel lorsque la D.C.A. tirait et lançait des flocons noirs autour d'un avion, très haut dans le ciel et qui n'était jamais abattu.

Ensuite est venue l'Exode. Vers le 13 ou 14 mai le Gouvernement décidait de l'envoi en France de tous les jeunes gens entre 16 et 35 ans qui n'avaient pas été mobilisés. Ils devaient former le CRAB (Centre de Recrutement de l'Armée Belge). Première destination : Roeselare.

On disait que derrière la ligne du front on procéderait à une nouvelle levée de soldats, que les autres iraient travailler dans les usines de munitions et d'armement en France ... On disait beaucoup mais personne ne semblait savoir exactement à quoi tout cela aboutirait. Le mot d'ordre étant donné chacun partait, certains en train mais la toute grande majorité à vélo.

Rétrospectivement on frissonne à l'idée que les Allemands auraient pu lancer un raid aérien sur Roeselare dont les rues étaient encombrées de jeunes, tournant en rond et tenant leur bicyclette à la main. Ils n'attendaient pas seulement des ordres mais cherchaient surtout une place pour dormir et de quoi manger.

N'ayant pas 16 ans accomplis je n'étais pas obligé de partir. J'ai pourtant tellement démontré à mes parents qu'à 15 ans on pouvait se rendre aussi utile qu'à 16 et que par conséquent mon départ s'imposait qu'ils m'ont autorisé à partir. Une seule condition : que je n'aille pas à Roeselare mais que je rejoigne ma famille qui habitait un petit village près d'Ieperen. Avec son esprit de 1914 mon père voyait déjà se renouveler le miracle de l'Yser et je serais en zone non-occupée.

Départ donc, à bicyclette, avec quelques camarades plus âgés qui se rendaient à Roeselare. Première alerte sous l'Escaut, pendant que nous étions dans le tunnel. Interdiction d'en sortir car des avions allemands bombardaient le port. La tension nerveuse de tous ces gens enfermés sous terre et sous eau était impressionnante.

Deuxième alerte à St. Nikolaas. La police faisait entrer tous les passants dans les maisons, personne ne pouvant rester dans les rues durant l'alerte. A proximité des fusiliers-marins français tiraient sur les avions avec des petits canons à quatre tubes et dont le pompompom allait inlassablement.

Fin d'alerte et redépart ; nouvelle alerte avant Lokeren et une autre encore avant Gent où nous passions notre première nuit, coupée d'alertes également.

Le lendemain j'ai fait avec mes camarades le chemin jusqu'à Roeselare puis j'ai filé droit sur Ieperen. Les routes ici étaient moins encombrées de civils qui fuyaient devant l'invasion allemande. En sens inverse arrivaient des troupes anglaises que, ébahi, je regardais. Ils avaient l'air bien sûr d'eux, ces Tommies avec leurs casques typiques. Je n'avais encore jamais vu un soldat anglais, ceux-ci semblaient imbattables. Ils étaient transportés en half-tracks et je n'avais encore jamais vu une armée "motorisée" non plus. Je me vois encore sur cette route des Flandres, ma bicyclette à la main, regardant ces troupes fraîches montant au front. Je me disais : "Voici les vainqueurs". J'ai même failli les suivre, croyant qu'ils allaient bousculer et faire refluer l'armée allemande. Je serais arrivé juste après eux à la maison.

J'ai continué ma route jusqu'à ce petit village où vivait ma famille. Avec eux je suis parti, quelques jours plus tard, en Bretagne où nous restions deux mois. Entre-temps la guerre était finie. Les Allemands avaient battu la France, la Belgique et la Hollande et les Anglais avaient été refoulés par Dunkerque dans leur île. Tête basse nous sommes rentrés au pays.

J'ai vu alors, en route, quelle désolation la guerre avait causée dans ces villes du Nord et de Picardie. Abbeville et Evreux n'étaient que ruines où les gens erraient à la recherche de leurs biens. De pauvres messages, tracés à la craie sur la porte d'une maison endommagée, donnaient des nouvelles de ses habitants aux revenants problématiques. Des affiches, montrant un soldat allemand tenant une gosse dans ses bras, invitaient les populations abandonnées à faire confiance au soldat allemand. D'autres affiches, en français et en allemand, annonçaient que les pillards seraient fusillés sur place, sans procès.

Dans mon jeune esprit se formait l'idée que les vainqueurs du moment n'avaient pas respecté la règle du jeu qui voulait que les Allemands ne pouvaient pas gagner la guerre. L'Angleterre tenait toujours, j'avais vu ces soldats britanniques avec leurs camions. Ils allaient revenir un jour et battre définitivement les Nazis. J'y ai cru fermement dès juillet 1940, j'ai continué à y croire durant près de 5 ans.

A 15 ans j'entrais dans la période de l'Occupation avec ses restrictions de tout ordre. Non seulement sur le plan matériel mais surtout sur le plan moral et psychique.

On se fait chasser des trottoirs pour céder le passage aux soldats allemands ...

On voit maltraiter et amener des Juifs, uniquement parce qu'ils sont Juifs ...

On doit subir l'arrogance de ces individus qui ont choisi l'Ordre Nouveau et qui vous narguent dans leurs uniformes noirs ...

On se fait voler sa jeunesse qui ne demande qu'à rêver et à espérer mais que l'on oblige à s'occuper d'un matérialisme primitif ...

On se fait dicter par des étrangers les heures durant lesquelles il vous est permis de circuler en ville sous peine d'emprisonnement ...

J'ai toujours été un fervent de la liberté individuelle. Je n'ai jamais pu supporter que les autres décident pour moi, au-dessus de moi.

Etre dans un pays occupé par l'ennemi c'est tout cela et bien pis encore.

C'est contre cela que l'on réagit si on veut sortir du troupeau qu'on mène à coups de "Verordnungen", de "Bekanntmachungen" et autres "Verboten".

La Résistance commence par le refus d'obéir.

SOUVENIRS D'UNE OCCUPATION

Puis est venue la nuit noire de l'Occupation, la disette, les interdictions. Nous vivons au ralenti. Peu ou pas de distractions pour les jeunes. Il n'y a que la lecture, le cinéma ou le sport ; mais encore avec des restrictions. On ne lit pas ce qu'on voudrait lire, le cinéma n'offre que des films allemands de propagande ou des histoires à l'eau de rose d'un goût douteux. Quant au sport, il reste confiné dans sa ville sans apport international. On écoute parfois un orchestre de jazz mais la danse et les bals sont interdits. Il y a des arrangements, on s'inscrit à un cours de danse ou on organise des bals privés. On danse aussi aux surprises-parties qui se tiennent entre copains.

Au "Pélican", John Witjens et ses Collégiens jouent tous les dimanches de la musique de jazz. Les "Ramblers" viennent régulièrement à l'Ancienne Belgique, Stan Brenders et Jean Omer donnent des récitals. A chaque occasion nous allons écouter ces orchestres et nous gaver de musique de jazz.

Les salles sont toujours combles de jeunes habillés en "Zazou". On porte la veste longue avec un pantalon très étroit, des chaussettes blanches et des chaussures à grosse semelle de crêpe. Cette tenue vestimentaire constitue un défi en cette période de restrictions où il faut des points-textile pour un simple mouchoir ou pour un ressemelage.

Depuis que les Allemands ont remplacé les pièces de monnaie en nickel par des pièces en zinc il est de bon ton de porter à chaque extrémité des lacets de chaussures une "vraie" pièce de 5 centimes.

Le cinéma n'offre que peu de choix. Les films allemands (et parfois italiens) font pourtant recette. Les gens vont voir Zarah Leander ou Hans Albers. On se bouscule pour admirer Marika Röck dans "Kora Terri" ou Christine Söderbaum dans "La Ville Dorée" ou dans "Jud Süß", film anti-sémite que nous refusons d'aller voir et auquel nous préférons "Opernball" avec Heinz Ruhman et Théo Lingén. Pour voir un film français il faut aller à Bruxelles. On le fait quelques fois mais le voyage en train coûte cher pour nos pauvres moyens.

Nous faisons surtout de la natation. Dans un bassin couvert en hiver ou à Lackbors en été. Nous nous trouvons entre amis et amies. Nous participons aux séances d'entraînement et aux compétitions avec parfois un déplacement à Gand ou à Bruxelles.

Avec quelques amis nous pratiquons un peu de boxe et, en hiver le dimanche, le patinage à roulettes dans un skating couvert.

En été nous partons à bicyclette faire des randonnées dans les environs d'Anvers en emportant nos casse-croûtes. On va à Bobyland ou à "la plage" de Ste. Anne sur la rive gauche de l'Escaut.

Je dois aussi participer à l'effort familial collectif de la quête de ravitaillement. Je pars chercher du froment et du beurre chez des amis qui habitent la campagne à 60 kms d'Anvers. Dans un cache-poussière transformé, que je porte sous un manteau, je transporte 15 à 18 kilos de froment à chaque voyage, plus un kilo de beurre réparti en quatre paquets dans mes poches.

Les jardins publics et terrains à bâtir sont transformés en jardins pour les citadins qui font aussi pousser des tomates et des fraises sur leurs balcons. Nous, heureusement, avons un grand jardin où nous cultivons légumes et pommes de terre ; nous élevons des lapins et des poules. Je passe pas mal de temps à ces "travaux de la terre".

Durant ces trois années d'occupation que je connais il n'y a pas que les soucis de ravitaillement ou le manque de distractions qui occupent les esprits.

Dès août-septembre 1940, en pleine bataille d'Angleterre, les avions anglais bombardent régulièrement les installations portuaires d'Antwerpen où, dit-on, se rassemblent les péniches qui serviront au débarquement allemand en Angleterre. Durant toute cette période noire les alertes aériennes, surtout dès la nuit tombée, feront partie de notre vie quotidienne.

Il y a des explosions d'usine, des bombardements de villes, il y a surtout le bombardement de Mortsel qui coûte la vie à environ 1000 civils. Les étudiants du cycle supérieur des écoles sont requis pour aider au déblaiement des décombres, j'y participe et ce n'est pas beau à voir.

Il y a le débarquement des Canadiens à Dieppe en août 1942 ; bilan : 7000 soldats alliés tués et de nombreux prisonniers. La guerre continue, l'espoir d'une libération du joug nazi persiste chez la population.

Au fur et à mesure que nous avançons dans l'Occupation nous en ressentons de plus en plus les contraintes. Des soldats allemands, marchant à trois ou quatre de front sur les trottoirs, nous obligent à nous écarter pour céder le passage.

Suite à un attentat contre un membre de la Wehrmacht ou de l'Ordre Nouveau les Nazis décrètent le couvre-feu à 18 heures la veille de Noël et de Nouvel An 1941. Tout cela est bien humiliant.

En mai 1942 commencent les rafles contre les Juifs qui portent déjà l'étoile jaune. Nos camarades juifs sont écartés de l'école. Il est interdit aux Juifs de venir dans les lieux publics. Une jeune fille juive, membre de notre club de natation, est arrêtée par le chasseur de juifs "belge" - Lauterborn - lorsqu'elle sort de l'eau, après une compétition à laquelle elle a participé.

A l'occasion des fêtes commémoratives nationales (11 novembre, 21 juillet) les Anversoises manifestent dans les rues de leur ville. Les Allemands interdisent les rassemblements de plus de 5 personnes mais les manifestants n'en ont cure. Le Meir est noir de monde et on "défile" devant le Palais Royal où l'on dépose des fleurs. Chacun arbore un petit ruban tricolore à la boutonnière. On voit des femmes marchant à trois, portant l'une un chapeau ou une blouse noir, la deuxième jaune et la troisième rouge : un drapeau national ambulante.

Les Allemands réagissent, les Feldgendarmen foncent avec leurs motos dans cette foule et l'oblige ainsi à évacuer le Meir. Debout dans les side-cars les Feldgendarmen tapent avec de longs batons sur les crânes de ceux qui ne partent pas assez vite. Des membres des Milices Noires, venus aider les Allemands sont malmenés dans une entrée de magasin ou dans les rues environnantes, étroites et encombrées.

A chaque occasion, j'en suis.

La terreur s'installe. Il y a de plus en plus d'attentats contre les occupants et leurs sympathisants. Des bureaux de poste sont attaqués et des tickets de ravitaillement volés. Certains de ces vols se font au profit des illégaux, d'autres sont commis par de vulgaires voleurs qui profitent de la situation trouble pour s'enrichir. Des ponts et centrales électriques sautent, des trains militaires déraillent, des centres de télécommunications sont sabotés. Chaque attentat ou acte de sabotage est suivi de représailles. Les Allemands prennent des otages, des résistants arrêtés, des notables, des simples civils dénoncés pour avoir écouté les émissions de la B.B.C., des communistes et les fusillent. Des affiches annoncent leur exécution à la population.

Des amis, des connaissances disparaissent. On n'en parle qu'à demi-mot : "Il est en prison" ou "Il est à Breendonck". Chacun connaît ce nom, chargé de terreur. Chacun sait que ceux qui y sont enfermés souffrent, qu'ils ont faim, qu'ils sont maltraités par des S.S. flamands.

L'hiver 1941-1942 restera gravé dans les mémoires de ceux qui l'ont vécu. La neige tombe dès la fin du mois d'octobre et restera jusqu'en mars dans les rues de notre ville. Il fait jusqu'à moins 20 et moins 25 degrés. Le ravitaillement, déjà insuffisant, devient plus que précaire. Il n'y a ni charbon ni bois pour se chauffer et le gaz de la ville est coupé, sauf deux fois une heure par jour. Les gens ont faim et froid. Les jeunes enfants et les vieillards sont les premières victimes. On meurt beaucoup durant cet hiver.

La situation militaire n'est pas très encourageante pour nos Alliés. Jusqu'à fin 1942 ce ne sont que des replis stratégiques. Les Allemands s'enfoncent de plus en plus loin en Russie. Les Américains ont perdu leur flotte à Pearl Harbor et reculent partout devant la poussée japonaise. La Grèce est abandonnée par les Anglais et Rommel chasse la 8ième Armée Britannique jusque sous les murs du Caire.

Malgré tout nous continuons à croire dans la victoire des Alliés. On ne sait ni où, ni comment, ni quand mais on reste persuadé qu'un jour les Allemands et leurs amis de l'Axe seront battus. Il faut un sacré moral pour continuer à y croire.

La radio de Londres, brouillée, nous apporte chaque soir le courage et l'espoir pendant que les journaux nazis annoncent leurs victoires et alignent les b.r.t. alliés coulés.

Puis est venu Stalingrad. Deux mois avant, les Anglo-Américains avaient débarqué en Afrique du Nord. En mai 1943 les derniers soldats de l'Axe évacuent l'Afrique. Ce n'est pas encore la fin mais c'en est déjà le début. Chacun commence à respirer plus librement. Bientôt "ils" seront là.

Fin 1942 mon ami Roger me fait une confidence de taille. Par un étudiant du Collège St. Jean Berchmans il est entré en contact avec un résistant qui recrute des jeunes pour la formation d'un groupement clandestin.

But immédiat : le renseignement, l'espionnage, la propagande, la distribution de tracts anti-allemands, le transport d'armes et de munitions. But ultérieur et principal : la formation para-militaire et la mobilisation dès le débarquement des Alliés avec missions de guérilla et de sabotage. But accessoire : l'aide au maintien de l'ordre durant la période de vacuum qui pourrait exister avant l'arrivée des Alliés.

Il me demande ce que j'en pense et si je veux en faire partie. J'ai envie de dire tout de suite "Oui" mais je dis que je veux d'abord réfléchir. Je me donne 24 heures mais je connais déjà ma réponse.

Quelques jours après je suis présenté par Roger à celui qui deviendra notre traître par hasard et par lâcheté morale.

Autour de nous, nous recrutons quelques amis surs dans notre club de natation et dans notre école.

Nous sommes assermentés par celui que l'on appelle "Jefke" dans la Chapelle de l'Institut Supérieur de Commerce - Prinsstraat. Nous recevons l'ordre d'attendre les instructions.

Sans mémoire on ne peut pas être un témoin.

KRIEGSWEHRMACHTGEFÄNGNIS
ANTWERPEN
PRISON DE SAINT GILLES

27 juin au 21 août 1943

Nous nous réunissons deux fois par mois dans un local à la Coebergerstraat dans le quartier Sud. Ces réunions ont lieu dans une petite salle de gymnastique qui sert de couverture. Quoi de plus normal que de venir faire quelques exercices entre jeunes ? Nous avons, pour le propriétaire de la salle, un nom d'emprunt : K.S.A. St. Norbertus.

Ces réunions se déroulent souvent de façon identique. Notre Chef, "Jefke", nous parle, il entretient l'esprit de résistance, il fait l'éloge de ceux qui, comme nous, font quelque chose contre l'occupant. On fait quelques exercices de tir à la carabine. Ensuite il y a distribution de certaines missions, ceci se fait en aparté. Tous ne reçoivent pas des missions particulières. Le mot d'ordre général est d'ouvrir les yeux, de noter les mouvements des troupes, des emplacements nouveaux de FLAK et de phares anti-avions etc ... Chacun a son canal propre pour transmettre ces renseignements.

Le 27 juin nous nous rendons à notre local, c'est un dimanche vers 3 heures de l'après-midi. Nous sommes une demi-douzaine à nous diriger vers notre lieu de rencontre habituel. Au coin de la rue un civil, portant un chapeau, est appuyé au mur. Roger me dit : "Et si celui là était un gestapiste ...".

Dans notre local nous retrouvons les autres gars que nous saluons et bavardons par petits groupes en attendant le signal de rassemblement de notre Chef.

Brusquement la porte s'ouvre avec fracas. Une dizaine d'hommes se ruent à l'intérieur, revolver au poing. "Händen hoch, Sicherheitspolizei !!". Parmi ces hommes il y a notre type à chapeau.

Deux Sipo ont rapidement gagné le mur en face de la porte, nous sommes maintenant menacés de leurs pistolets des deux côtés. Chacun a levé les bras, on se regarde, médusés. Nous sommes cuits.

Jefke essaie de reprendre la situation en main et veut expliquer que nous sommes un groupe de gymnastes mais il se fait rabrouer vertement. On nous aligne, face au mur, les mains toujours en l'air. Un Allemand passe derrière nous et rassemble nos cartes d'identité. Ceux qui ont accroché leur veste au porte-manteau doivent aller chercher leurs papiers mais sont accompagnés par le Sipo tenant son revolver.

Personne ne parle, les Allemands gardent leurs armes braquées sur nous et nous observent.

La porte d'entrée s'ouvre, Harry entre. Il ne voit pas ou feint de ne pas voir, notre situation. Avec un grand sourire, la main tendue, il vient saluer les gars qu'il connaît. Un Allemand le prend par le collet et le met aussi le nez au mur.

Les cartes d'identité sont rassemblées, un Allemand s'installe à une petite table et nous appelle à tour de rôle. Il inscrit notre nom sur un formulaire et nous fait prendre place contre un autre mur. Nous pouvons baisser les bras mais devons rester le nez collé au mur avec interdiction de parler.

Nouvelle entrée : deux hommes entrent dans la salle. Aussitôt ils sont cernés par les policiers allemands.

Nous ne connaissons pas ces deux hommes. L'un est René, le chef de notre groupement, Jefke dépend de lui. L'autre est un lieutenant de la Résistance. Inconnu de notre traître ce dernier sera libéré après quelques semaines de prison.

Les deux hommes sont alignés avec nous. Nous sommes une bonne trentaine maintenant.

Un des policiers, un Flamand, s'avance et nous dit : "Vous êtes, paraît-il, des sportifs. Maintenant les sportifs sont fatigués et ils iront se reposer quelque temps dans un sanatorium. Pour vous ce sanatorium sera la prison de la Begijnenstraat".

Nous sommes embarqués dans une voiture civile, une Citroën 15. Nous devons nous installer à cinq sur la banquette arrière, un Sipo flamand prend place à côté du chauffeur, un Allemand, et braque son revolver sur nous. Nous partons par la Brederodestraat. Au coin de l'Amerikalei un flic anversois arrête la voiture, sans doute pour contrôler le permis de circulation - sauf autorisation spéciale les voitures ne peuvent circuler les dimanches. Il se fait engueuler copieusement, et en allemand, par notre "Belge". Notre brave flic se retire en bredouillant sur le trottoir.

Durant le trajet Louis arrive à dissimuler dans les coussins de la voiture, entre le siège et le dossier, un poignard qu'il a l'habitude de trimballer avec lui. Inutile que cette arme soit trouvée en arrivant à la prison.

Nous connaissons bien le quartier dans lequel la voiture file. Arrivé devant la prison notre chauffeur donne un coup de claxon et la porte s'ouvre toute grande.

La Citroën ralentit à peine et nous amène dans une cour, juste après le bâtiment d'entrée de la prison. On nous fait descendre et nous sommes pris en charge par des militaires qui nous conduisent dans un couloir du rez-de-chaussée. Il y fait sombre, il y a des cellules de chaque côté, l'impression est sinistre.

Nous devons nous aligner au milieu du couloir, interdiction de parler, un soldat fait les cent pas derrière nous. La voiture nous amène nos autres camarades, lorsque nous sommes au complet on nous enferme à cinq par cellule. Je suis avec Paul Van Aelst et Alfred Van Buythen, je ne me souviens pas des autres.

Nous sommes en prison. Nous nous regardons. Que pensera-t-on de la maison lorsque nous ne rentrerons pas ce soir ? Effectueraient-ils une perquisition chez chacun de nous ?

Heureusement j'ai pu faire disparaître un tract anti-allemand que j'avais sur moi au moment de notre arrestation. Avec mon frère et avec Armand nous en avons mangé une partie lorsque nous nous trouvions face au mur. L'autre partie a été jetée dans les cabinets par Maurice qui a eu l'effronterie de demander d'aller aux toilettes. La porte des cabinets ouverte et un Allemand qui l'observe ne l'ont pas empêché de faire le geste de se torcher consciencieusement avec le reste du tract, sous les yeux de son gardien.

Nous restons deux jours dans ces Aufnahmезellen, ensuite c'est l'enregistrement. On nous enlève nos papiers, photos, argent et montres. Les vêtements sont fouillés pendant que nous attendons, à poils, dans une petite pièce. Impossible donc de cacher ou de passer quoi que ce soit.

Nous sommes conduits à la section réservée aux prisonniers des Allemands et mis en cellule par quatre. Je suis avec Jean, Michel et René Van Elsen. Nous ne nous connaissons pas et nous allons essayer de vivre ensemble. Michel est handicapé du bras droit, fracture de la clavicule au moment de sa naissance. Il se débrouille pourtant pas mal avec son bras un plus plus court et plié vers l'avant.

Jean est méfiant, il ne connaît ni René ni moi et sentant que nous avant été "donné" il nous prend pour des moutons, mis dans sa cellule pour en savoir plus sur notre groupement.

Après quelques jours sa méfiance disparaît et nous devenons de bons copains. René est un bon petit gavroche anversois, toujours d'humeur égale et plutôt joyeux drille.

Je m'entends bien avec lui et ensemble nous choquons parfois Jean par nos histoires et par nos "aventures". Jean est plutôt prude, il se gêne pour se déshabiller devant les autres ou de faire ses besoins dans le Kübel.

Lorsqu'il a un eczéma galeux aux fesses il est plus gêné de l'endroit où son mal se localise que par les démangeaisons. Je le persuade de se faire soigner et il revient de la visite médicale avec une pommade soufrée jaune que je lui applique au bon endroit en mettant un journal dessus afin qu'il ne graisse pas trop ses vêtements. J'ai ainsi la satisfaction de coller sur le postérieur de Jean un "Volk en Staat" avec la photo d'Elías, le Chef du V.N.V. pro-nazi.

Il y a aussi l'histoire des bouteilles de bière et de limonade. Notre premier achat à la cantine de la prison est de 6 bouteilles de ces boissons par personne. René et moi prenons de la bière, Jean et Michel de la limonade. Les 6 bouteilles d'un quart de litre constituent la ration hebdomadaire mais nous buvons tout le même soir. Le Kübel est vite rempli et dans la nuit Jean me réveille pour m'annoncer qu'il a un besoin urgent d'uriner mais qu'il n'y a plus de place dans le récipient prévu à cet effet. Je lui conseille de pisser dans une bouteille vide. Comme il hésite je donne l'exemple. Mis en confiance Jean m'imita, deux bouteilles suffirent à peine, sa vessie devait être bien tendue ...

Les autres, réveillés, se délestent de la même façon et avant le matin nos bouteilles sont presque toutes remplies d'urine.

Le matin c'est le : "Kübel raus". Prudemment nous glissons notre seau hygiénique devant la porte de la cellule. René demande au sous-officier qui fait office de Schliesser, ce que nous devons faire de nos bouteilles "vides". Il répond "Raussetzen" et nous alignons sagement nos bouteilles d'urine à côté du Kübel.

Les Kalfaktors, des prisonniers belges, ont l'habitude de faire la corvée tincture en courant. Devant notre porte nous entendons de gros jurons, notre Kalfaktor a dû verser une bonne partie du contenu sur le bas de son pantalon et par terre. Le sous-off ouvre notre cellule et nous traite de "Drecksäcken". Nous devons nettoyer le sol et aller vider nous-même notre Kübel dans un grand entonnoir qui se trouve dans un local au bout du couloir. Nous devons également y vider nos bouteilles et les rincer au robinet avant de les replacer devant notre porte. Heureusement il n'y aura pas d'autre punition mais chaque fois que ce militaire allemand est de service dans notre section il nous traite de "Säuen" et de "Schweinen".

Les interrogations commencent pendant que je suis dans cette cellule. Michel est le premier à être appelé. Nous savons déjà que nous avons été trahi et que celui qui a fait le coup a certainement raconté pas mal de choses sur chacun de nous aux Allemands. Aussi le mot d'ordre a circulé de nier ou de minimiser et surtout de ne pas parler de ceux qui n'ont pas été arrêtés avec nous et qui sont ignorés de notre traître. C'est ainsi que ceux qui n'étaient pas connus de celui qui nous a donné et qui ont évoqué divers prétextes pour expliquer leur présence dans cette salle de gymnastique seront libérés après quelques semaines de détention et d'enquête.

Pour quelques autres des influences "douteuses" ont joué et ils ont été condamnés à quelques mois de prison à "tirer" à la prison d'Antwerpen ; après quoi ils ont été libérés. Il n'empêche que deux des "libérés" se sont fait tuer dans les rangs de la Résistance lors des combats pour la Libération du territoire.

Donc, Michel revient de l'interrogatoire. Sur ses joues il porte des marques de gifles. Ces traces tourneront au vert et au bleu après quelques jours.

Il nous dit que les gestapistes savent tout et que nier équivaut à une raclée. Il a pourtant tenu tête mais on lui a donné tant de détails sur ses activités et sur les circonstances de son affiliation que nous réalisons vite que notre donneur a bien figuré son travail.

René est le second de notre cellule à passer à l'interrogatoire. Lui aussi a "minimisé" mais a reçu des coups d'un Flamand du S.D.

Par des contacts que nous avons avec ceux des autres cellules au moyen du tuyau de chauffage nous apprenons que le même scénario a lieu avec nos camarades. Par déduction nous réalisons que ceux qui sont venus pour la première fois à cette fameuse réunion et qui ne sont pas connus de notre traître ont une chance de s'en tirer. C'est le cas de mon frère et je sais à quoi me tenir.

Je suis appelé et amené dans une baraque dans la cour de la prison. Le S.D. flamand est là, je saurai plus tard qu'il s'appelle Jan Schuermans. Un Allemand, Roald Ohmstedt, est à la machine à écrire. C'est lui qui pose les questions que Schuermans traduit quoi que je comprenne parfaitement l'allemand.

Quelques questions sur moi et mes "activités". Je commence par nier et Schuermans me redresse de quelques gifles bien placées.

Je crains surtout qu'il me lance son poing dans la figure car il porte une grosse bague à tête de mort. Vient ensuite la question attendue : "Que faisait votre frère à cette réunion ?". J'explique que nous devons aller en ville et que, comme nous avions quitté la maison ensemble, il était normal qu'il m'accompagne.

Schuermans n'est sans doute pas satisfait de ma réponse et il me lance un coup de genou entre les jambes. J'ai à peine le temps de me recroqueviller qu'il me cueille par la cravatte et se soulève de terre en me cognant la crâne contre la paroi. Il me tape ainsi une demi-douzaine de fois en ponctuant chaque coup d'un : "Tu vas me dire la vérité, oui ?". Je maintiens ce que j'ai dit et corrobo-re ainsi aux déclarations de mon frère qui a été interrogé et passé à tabac juste avant moi.

L'interrogatoire en reste là. Un soldat me raccompagne jusqu'à l'aile de la prison où se trouve ma cellule.

Cette rentrée dans l'aile se fait selon un rite particulier et invariable. Le soldat qui m'accompagne pénètre dans l'aile et s'arrête à la grille qui ferme le rez-de-chaussée. Il crie alors : "Ein Mann aus dem Haus zurück im Haus", sur quoi le militaire de service ouvre la grille et fait entrer le prisonnier. Il vérifie dans son registre si c'est bien celui qui est sorti qui rentre.

Ensuite il lance ce même appel, précédé de l'étage où se trouve la cellule de l'intéressé. Cela fait : "Dritte Stock, ein Mann aus dem Haus zurück im Haus". Le surveillant en charge du troisième étage se penche par dessus la balustrade et crie que le prisonnier peut monter. Celui-ci grimpe alors les escaliers métalliques sous le regard du militaire d'en haut et de celui d'en bas. Le premier accueille son pensionnaire et le renferme dans sa cellule. Souvent nous entendons cet échange d'appels dans l'aile silencieuse et chaque fois nous pensons à cet inconnu qui revient de la séance de dressage.

Un jour je suis sorti de ma cellule et conduit au Kriegsgericht pour refaire ma déclaration au sujet de mon frère. Dans un bureau du bâtiment d'entrée, je suis pris en charge par un Feldgendarme de taille respectable. Il porte la plaque caractéristique de sa fonction sur la poitrine et un énorme pistolet à la ceinture. En plus il est casqué, ce qui lui fait sembler encore plus grand. Il me donne ses instructions pour la traversée de la ville car nous irons à pied - quelle joie pour moi. Je dois toujours marcher à sa gauche, côté maisons. Il est interdit de parler ou de faire des signes aux passants. Il ne me mettra pas les menottes mais au moindre geste d'évasion il tirera (tapottements significatifs sur son revolver), et il ajoute "und ich schiesse immer scharf".

Après quelques formalités administratives nous quittons la prison. Dans la rue des gens attendant devant la grande porte. Ils me regardent avec curiosité et sympathie. Quelques dizaines de mètres plus loin nous passons déjà inaperçus. Quelques regards obliques vers mon ange gardien mais personne ne semble réaliser que nous sommes ensemble, lui et moi.

Au coin de la Huidevettersstraat et de la Lange Gasthuisstraat j'aperçois une gamine d'une quinzaine d'années, membre de notre club de natation. Elle tourne le dos aux passants et contemple un étalage. En passant derrière elle et sans ralentir je lui tire la jupe. Elle se retourne et me reconnaît. Elle sait que je suis arrêté et réalise que le soldat qui marche à mes côtés me surveille. Aussi ne fait elle aucune tentative d'approche mais nous suit en flânant. Elle nous voit entrer au Kriegsgericht, situé dans les bâtiments de l'Agence Maritime Internationale au Meir. J'ai su, plus tard, que mes parents avaient été avertis de ma promenade.

A l'étage on me fait attendre, seul dans une petite pièce dont la porte reste ouverte. Je vois passer des militaires et aussi quelques civils, menottes aux mains.

Mon Feldgendarme vient me chercher et me fait à nouveau attendre devant la porte fermée d'un bureau. Lorsqu'elle livre passage à Paul G. celui-ci feint ne pas me voir. Si j'avais encore des doutes sur la personne du donneur, je suis fixé maintenant.

Je dois entrer dans ce même bureau où un officier supérieur (bande rouge sur la couture du pantalon) prend justement place derrière sa table de travail. Je dois m'asseoir sur une chaise devant son bureau, le Feldgendarme reste debout derrière moi.

Le gradé me demande si je comprends l'allemand. Nerveux je réponds : "Yes". Personne ne relève ma réponse déplacée. Quelques questions sur les motifs de la présence de mon frère à cette réunion. Je donne les mêmes réponses. Cela ressemble à une routine.

Après quelques minutes nous pouvons disposer. Echange de salut entre les deux militaires et nous ressortons. Je revois Paul G., assis seul sur un banc dans le couloir. Nous rentrons à la prison. Le lendemain mon frère est relâché.

Sans raisons apparentes nous changeons de cellule. Je suis maintenant avec Harry, Maurice et Jos Laysen. On se connaît tous depuis bien longtemps. Nous nous entendons à merveille et, malgré notre situation peu enviable, nous connaissons des moments de franches rigolades.

Les remarques ironiques de Maurice nous font souvent rire aux larmes. Jos regrette sa belle tignasse blonde qui a été sacrifiée au "Soldatenschnitt" qui est la coupe de cheveux réglementaire dans la Kriegswehr-machtgefängnis.

Chaque jour nous recevons un journal par cellule, le prix en est déduit de notre Konto, et une fois par semaine une revue du style "Signal" ou "Der Adler". De temps en temps on nous donne un livre de la bibliothèque de la prison. Il s'agit généralement de navets ou de laissés-pour-compte offerts par la Croix Rouge. Le style de ces ouvrages de début du siècle nous fait pouffer de rire.

Nous sommes maintenant autorisées à écrire et à recevoir une lettre par quinzaine, nous pouvons également recevoir un colis toutes les deux semaines. Nous en recevons ainsi deux ou trois ; un peu de linge et de la nourriture ainsi que des cigarettes. Nos parents nous procurent ces délicatesses au prix de gros sacrifices.

Il est interdit de mettre des allumettes dans les colis que nous recevons. Nous sommes donc obligés de mendier du feu aux militaires qui ouvrent ou referment les cellules. Lorsque, le matin, on tombe sur une peau de vache on est certain de ne pas fumer jusqu'au retour de l'Ausgang en espérant qu'un autre sous-off fermera les portes après la promenade. Si on manque de pot il faudra attendre la soupe de midi, ou le journal à trois heures ou la soupe du soir ...

Il arrive qu'un militaire généreux nous laisse trois ou quatre allumettes. Elles sont coupées en quatre, dans le sens de la longueur avec une lame Gillette. Il faut être adroit et ne pas craindre de se griller un peu la peau de l'index pour faire flamber ce minuscule bout de soufre. Quelques veinards reçoivent dans leur colis un "amadou" et quelques pierres à briquet. C'est la richesse pour la cellule où, grâce à ce trésor, on n'est jamais à court de feu.

Quelque temps plus tard il y a de nouveaux changements entre les habitants des cellules. Je suis avec Henk et Christian, je ne les connaissais pas avant notre arrestation. Ce sont de bons camarades et nous nous entendons rapidement à merveille. Henk est passablement nerveux et s'exteriorise par un bavardage incessant et par des chansons. Lorsque son répertoire ne suffit pas il invente des chansons. On n'a pas le temps de s'ennuyer avec lui.

La nourriture de la Kriegswehr-machtgefängnis est déplorable. Le matin nous recevons 225 grs. de pain gluant, c'est la ration journalière des Belges sous l'occupation.

On nous sert aussi un liquide noir et chaud qu'on appelle "Café" et 4 morceaux de sucre. A midi une soupe de choux ou de betteraves, parfois de rutabagas. Il arrive que le liquide soit vert et d'un goût affreux, ce sont des fanes de betteraves ou de carottes cuites à l'eau. Une ou deux fois nous recevons le dimanche une soupe aux pois, c'est la fête. Le soir à nouveau de la soupe mais en quantité moindre qu'à midi.

Nous n'avons pas encore appris à juger les quantités mais cela doit faire un litre à midi et trois quart de litre le soir.

Parfois nous recevons vers 3 heures de l'après-midi un biscuit soja ou quelques sardines séchées, dons de la Croix Rouge.

Les premiers jours les soupes d'un goût écoeurant nous dégoutent et nous en versons une bonne partie dans notre Kübel. Après quelques jours chacun mange avec avidité sa pitance.

La faim ne nous quittera plus. Si, au cours de notre captivité, la bonne fortune nous permet quelques fois de nous remplir l'estomac, la sensation éternelle de faim persistera tout au long de notre temps d'incarcération.

Les journées sont longues et monotones. La promenade du matin est attendue avec impatience. Nous devons marcher dans une cour prise entre quatre hauts murs en gardant une distance de deux mètres entre chaque prisonnier. Plus tard l'Ausgang aura lieu dans les "cages à lions". Dans ces cages, barreaux au-dessus et sur le devant, le prisonnier est seul. Il ne voit qu'un bout de ciel et des murs de briques, c'est d'un triste ...

Nos gardiens sont des militaires de la Wehrmacht, des rappelés déjà âgés ou des blessés de guerre. En général ils ne sont pas trop méchants ; quelques uns sont hargneux et nous traitent de "Terroristen". Peu ou pas de coups mais des engueulades pour un grain de poussière sur la vitre ou pour une gamelle pas assez luisante.

Nous disposons de deux morceaux de brique que nous devons frotter l'un contre l'autre pour obtenir une fine poussière rouge avec laquelle nous sommes tenus de faire briller tout ce qui est en aluminium ou en fer dans notre cellule. Les gamelles, cuillers et gobelets y passent mais également notre Kübel.

Quelles histoires aussi lorsque nos matelas sont mal pliés. Dans chaque cellule il y a trois ou quatre paillasses bourées d'une mauvaise paille poudreuse ou d'une herbe indéfinie. De nuit elles sont étendues à même le sol mais de jour elles doivent être pliées en deux et entassées dans le coin droit de la cellule. Les couvertures, pliées également, sont mises dessus et le tout doit être recouvert d'une dernière couverture tendue sur l'ensemble. Le tout doit former un cube parfait. "Wie ein Kübus" comme le disent nos gardiens. Ils ne sont pas facilement satisfaits de notre Kübus et nous engueulent copieusement en renversant la construction que nous estimons pas trop mal réussie.

Un jeune sous-officier avec une main artificielle, recouverte d'un gant, est parfois de service dans notre section. Il a une voix aigüe et finit toujours ses phrases d'un "Waaasss ?" qu'il fait traîner en longueur. Il est plus bruyant que méchant et semble prendre plaisir à la vue de nos mines décontenancées lorsqu'il découvre encore un grain de poussière.

Durant l'inspection des lieux nous devons nous tenir au garde-à-vous sous la fenêtre pendant qu'il renifle partout. Il passe un doigt de sa main valide dans chaque recoin de la cellule et, lorsqu'il découvre un atôme de poussière il se dirige triomphalement vers nous, le doigt accusateur dirigé en avant.

"Waaasss ist daaasss ?". Celui qu'il regarde dans le blanc des yeux doit répondre "Staub, Herr Unteroffizier". Le sous-off prend alors son sourire sardonique et, en frottant de son doigt un peu sali le nez ou la joue de celui qui a répondu, il répète : "Ja, Staub, waaasss !". De nos camarades des autres cellules nous apprendrons plus tard que cette scène était jouée chez eux de façon identique. Le Herr Unteroffizier n'était pas vraiment satisfait lorsqu'il n'avait pas pu faire son numéro.

Nous jouons aussi "à faire chier" les Allemands. Dans l'après-midi le militaire de service fait sa ronde. Il porte des pantoufles et on ne l'entend pas venir. Seul le bruit du volet du judas, pratiqué dans chaque porte, nous permet de le localiser approximativement dans le couloir de la section silencieuse. Il avance sur la pointe des pieds, s'arrête devant chaque porte et soulève prudemment le volet du judas pour observer les prisonniers dans leur cellule. Ceux-ci, se sentant observés regardent cet oeil qui les fixe. Doucement le volet se referme ; la ronde continue.

Lorsque nous le "sentons" venir un des nôtres colle un papier à cigarette devant le judas et se tient derrière la porte. Les autres assis à table ou par terre attendent. Il est devant la porte, nous entendons le léger frottement du volet qu'il ouvre, il colle son

oeil au judas et ... ne voit rien. Le papier est assez fin pour laisser passer la lumière mais pas assez pour qu'il distingue quoi que ce soit. Un bruit du volet qui retombe, une clé dans la serrure, la porte s'ouvre en trombe. Durant ce court laps de temps celui qui a fait le guet a arraché le papier à cigarette et l'a mis en bouche. Avant que le soldat ne soit dans la cellule le papier fin est avalé.

Méfiant, notre gardien nous regarde sans rien dire. Puis il porte son attention sur le judas qu'il examine à fond en passant un doigt sur le verre. Il nous contemple encore avec méfiance et ressort. Pendant tout ce temps nous sommes restés de marbre. Dès son entrée nous avons sauté, réglementairement, sous la fenêtre où nous observons un garde-à-vous parfait après avoir crié un non moins réglementaire : "Achtung".

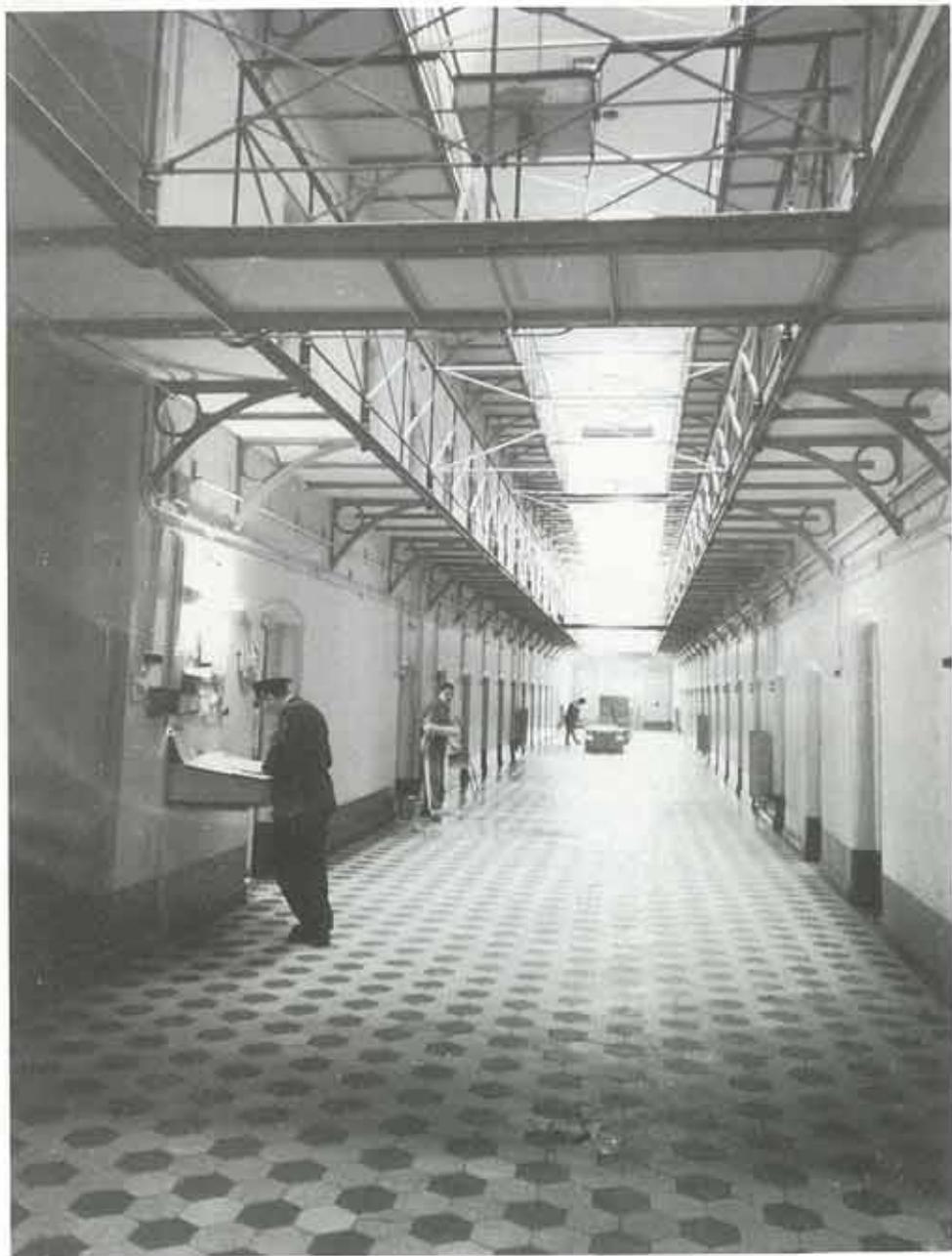
Il ne faut toutefois pas faire ce petit jeu trop souvent avec le même gardien. Mais c'est surtout ça qui est passionnant pour nous, nous ne savons jamais si celui qui est de garde n'est pas le même de la veille ou de l'avant-veille ...

Nous passons à la Kriegswehrmachtgefängnis le 21 juillet et le 15 août. La première date, Jour de l'Indépendance, nous sommes gonflés à bloc. D'une cellule plus éloignée un gars crie, par sa fenêtre, toutes les 10 minutes : "Ils sont foutus !!".

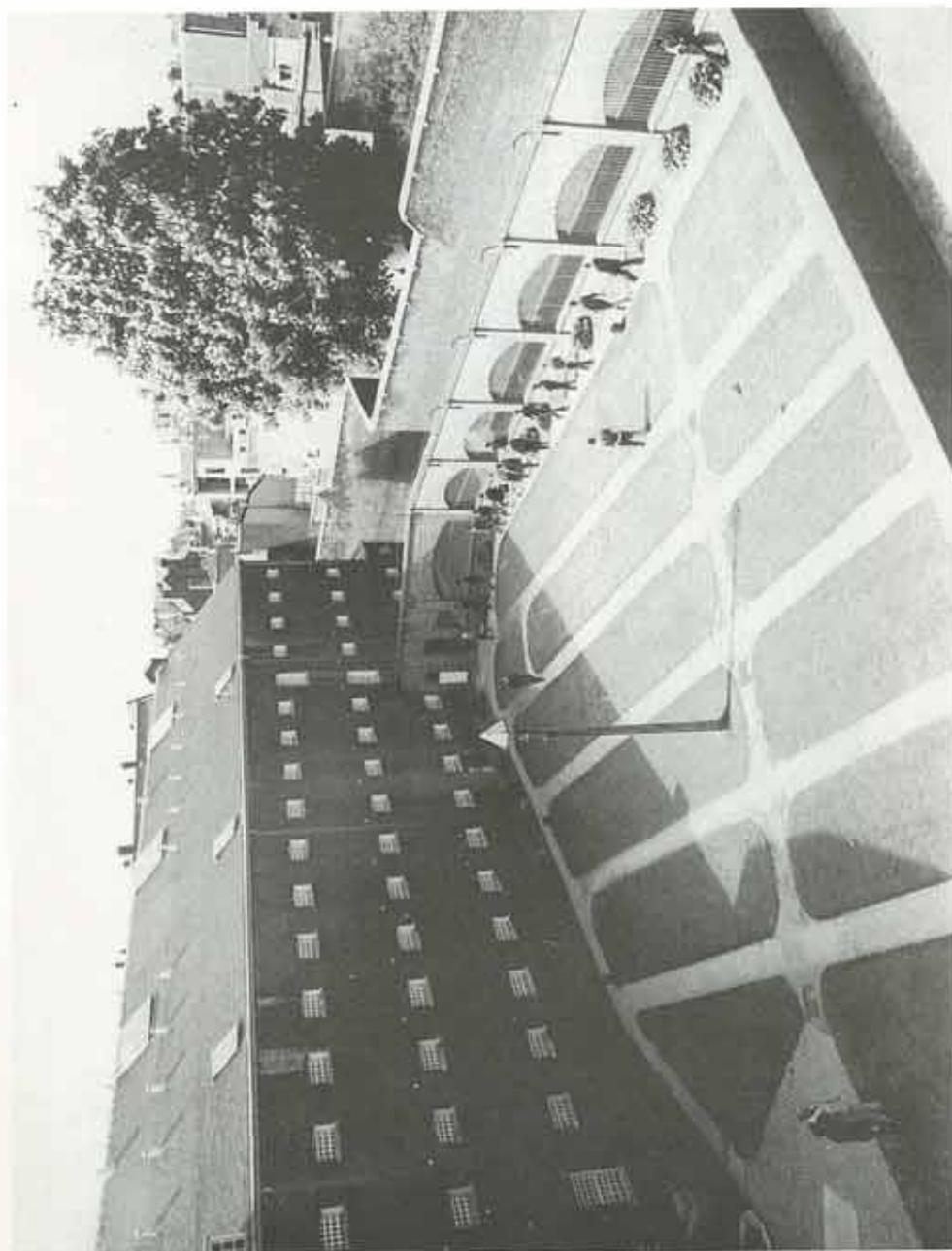
La seconde date, traditionnellement Fête des Mères à Antwerpen, nous avons le moral plutôt bas. La journée traîne en longueur ; à 3 heures nous recevons une petite tranche de rosbief, la seule fois que nous recevons de la viande à la prison d'Antwerpen. Gentille attention des cuisiniers.



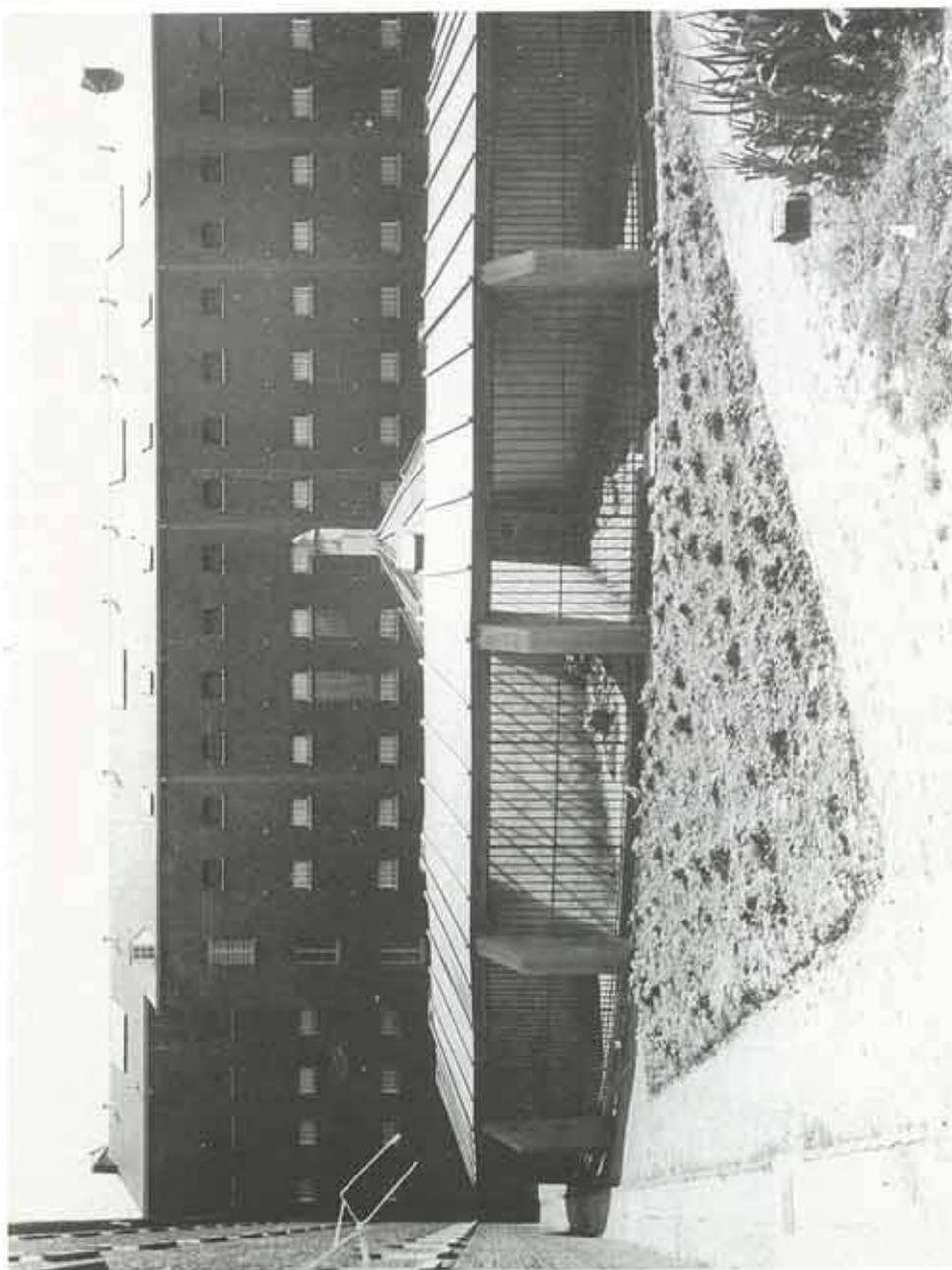
Prison Antwerpen - Begijnenstraat
Photo Gazet van Antwerpen



Prison Antwerpen - Vue d'une Aile
Photo Gazet van Antwerpen



Prison Antwerpen - La Promenade
Photo Gazet van Antwerpen



Prison Antwerpen - "Les Cages à Lion"
Photo Gazet van Antwerpen

Le 19 août nous sommes sortis de nos cellules. "Alles mitnehmen". Nous attendons dans le couloir pendant que l'on fait sortir nos camarades. Nous sommes seize de notre groupe à quitter notre section. Nous descendons les escaliers métalliques et devons attendre au rez-de-chaussée. On vient nous chercher un à un. Au Aufnahme on nous rend nos portefeuilles et quelques affaires personnelles. Nous ne recevons ni nos papiers d'identité, ni notre argent. Les bagues et montres sont également gardées. Par quelques remarques des Allemands nous apprenons que nous allons "auf Transport".

Nous sommes conduits dans une Gemeinschaftzelle. C'est un local fait de trois ou quatre cellules communicantes avec des lits superposés. Nous sommes tout joyeux de nous retrouver ensemble. Tout le monde parle en même temps, on a un tas de choses à se raconter. Tout à coup la porte s'ouvre, c'est notre Unteroffizier qui nous contemple avec son petit sourire énigmatique. Personne n'a crié : "Achtung", personne ne s'est mis au garde-à-vous. C'est comme si nous n'appartenions déjà plus à la Kriegswachtgefangnis : des écoliers le dernier jour de classe, ce n'est plus l'école et ce ne sont pas encore les vacances.

Le sous-off attend que le silence soit complet. Puis, de sa petite voix de fausset il nous lance "Naaa, hier finde ich al meine gute Freunden wieder zusammen, waaasss !!!" et il part en riant au dernier tour qu'il nous a joué.

La nuit tombe, on se couche tout habillé, on ne dort pas beaucoup. Vers 4.30 heures la porte s'ouvre, nous recevons le plain gluant et les 4 sucres habituels avec le "Café".

Départ à pied à 5 heures, après nous avoir mis les menottes. Sous garde d'une demi-douzaine de soldats de la Wehrmacht nous quittons la prison. Les rues sont encore désertes, le couvre-fau n'est levé qu'à 6 heures.

En rangs par deux nous avançons au milieu de la chaussée. Je suis attaché à Louis et nous ouvrons le cortège. Au Klein Markt un tram de la ligne 5 attend et nous y montons. Le wattman a visiblement peur de nous regarder et feint de ne pas s'intéresser à nous.

Nous passons par la Kammenstraat et la Nationalestraat pour arriver par le Meir et Keyserlei à l'Astridplein où le tram s'immobilise, nous descendons. Les Allemands nous font entrer dans la Gare Centrale et monter aux quais. Nous devons prendre place dans un compartiment vide d'un train de voyageurs. Quelques ouvriers montent également mais il leur est interdit de venir dans notre wagon.

Nous partons pour Bruxelles.
A Bruxelles-Nord nous descendons. Des civils nous regardent avec sympathie. Certains font des gestes encourageants ou forment un V de leurs doigts.

Sortis de la gare nous devons monter dans un camion baché de la Wehrmacht. Grands boulevards et petites rues, nous arrivons à la prison de St. Gilles où notre véhicule pénètre.

Sautés du camion nous sommes débarrassés de nos menottes et conduits en cellule. Nous passons 24 heures à St. Gilles où la nourriture semble mieux préparée qu'à Antwerpen.

Le lendemain matin nous sommes rassemblés dans un couloir du rez-de-chaussée, d'autres prisonniers nous y rejoignent. Il y a des gars, en général plus âgés que nous, habillés de manteaux cossus et portant des chapeaux. Ils ont tous des valises et colis. Parmi eux il y a un prêtre, c'est l'Abbé Froidure.

Puis arrivent une trentaine d'hommes au crâne rasé. Ils ont l'air misérable dans leurs vêtements frippés. Le regard anxieux, ils se bousculent pour se mettre rapidement en rang. Ils sont terrorisés à la vue d'un uniforme allemand. Nous apprenons qu'ils viennent de Breendonk où ils ont été pendant trois mois. C'est un groupe de résistants de Sint Truiden. Certains portent des traces de coups sur la crâne, d'autres ont des ecchymoses au visage, quelques uns boitent. Nous ressentons tous une profonde pitié mais en même temps nous ne voulons pas être assimilés à eux. Crainte, par leur présence, d'être identifiés à des bagnards ?

Ordre est donné de partir, nous sommes une soixantaine de prisonniers à quitter ce couloir. Dans la cour nous montons dans les deux camions bachés qui nous attendent : re-départ.

A la Garde du Nord les camions entrent par une entrée de service et arrivent directement sur le quai, à côté d'un train. Notre camion colle pratiquement son arrière à la porte d'un wagon cellulaire. Nous devons sauter directement du camion dans le train.

J'aperçois de nombreux civils tenus à distance par des Feldgendarmen. Ce sont des parents de prisonniers qui viennent ici chaque jour voir si un être cher n'est pas parmi les partants mais il y a également des gens qui viennent témoigner leur sympathie à ceux qui vont être déportés.

Avant de quitter St. Gilles nous avons chacun reçu un petit colis de la Croix Rouge. Je le serre contre ma poitrine au moment de sauter du camion dans le train.

J'avance entre deux rangées de petites cellules. Un soldat nous fait entrer dans une de ces cages prévues pour un seul prisonnier, nous y sommes à trois. Je suis avec Louis et Ludo. On peut s'asseoir à deux sur la petite banquette, le troisième doit rester debout, les fesses appuyées à la paroi. Chaque petite cellule a sa fenêtre grillagée. Des petites carreaux de verre épais et opaque remplacent la vitre. Quelques uns sont cassés ce qui nous permet de jeter un coup d'oeil dehors. Nous ne voyons que des soldats qui patrouillent le long du train.

La porte coulissante de notre cage a une ouverture grillagée de 15 sur 15 cms. environ, à hauteur de la tête.

Une anecdote est arrivée avant notre départ de Bruxelles. René a été le dernier à quitter le premier camion dans lequel il est avec quelques gars de notre groupe et avec des Bruxellois. Ceux-ci ont tous des valises remplies de leurs biens. Ils ont été de longs mois à St. Gilles et ont pu recevoir plus de colis que nous. René s'aperçoit qu'il reste une valise dans un coin du camion et sans en demander plus il l'emporte. Il est mis en cage avec Maurice, ils ne sont qu'à deux. René ouvre la valise, elle contient du linge de corps ainsi que quelques paquets de biscuits et trois ou quatre paquets de cigarettes. Il fourre les biscuits et les cigarettes dans les poches de son imperméable et pose la valise contre la paroi. Les occupants du second camion s'amènent et les Allemands poussent un gars de St. Truiden dans la cage où il y a déjà René et Maurice. Le premier invite généreusement le "crâne rasé" à prendre place sur la valise.

Tout à coup une voix allemande, furieuse : "Wo ist mein Koffer, wer hat mein Koffer geklaut ?". Des portes s'ouvrent et se referment bruyamment. Un gros Allemand à tête ronde et rouge de fureur aperçoit le gars de St. Truiden, tranquillement assis sur son Koffer. Il assène un grand coup de poing sur la crâne du gars qui se lève d'un bond et se met au garde-à-vous - (une vieille habitude de Breendonk sans doute ...). L'Allemand en l'injuriant, repart avec sa valise. René avait simplement piqué les bagages d'un membre de la Wehrmacht. Heureusement celui-ci ne fait pas partie de notre détachement de garde car il quitte le train. Il s'agit probablement d'un gardien de la prison de St. Gilles qui a profité de notre convoi pour venir à la gare prendre un train de permissionnaires. Il a dû être déçu lorsqu'il a voulu entamer ses provisions de route ...

Durant le voyage René demande à plusieurs reprises d'aller aux toilettes. Il profite de son passage devant les cellules où nous sommes pour nous passer des biscuits et des cigarettes.

Nous ouvrons nos colis de la Croix Rouge. Il y a un petit pain d'épices, un paquet de biscuits soja et une boîte de sardines à l'huile d'olives. Quelle richesse ! Nous réussissons à ouvrir les boîtes de sardines et trempons notre pain d'épices et nos biscuits dans l'huile.

Le train ne part toujours pas. Nous attendons depuis plus d'une heure. Quelques civils passent maintenant sur le quai, nous ne voyons plus de soldats. J'ai l'idée de prendre dans mon portefeuille une carte de visite à mon nom. Je veux la lancer par une des petites vitres cassées dès que le train part. J'espère qu'un passant verra tomber la carte et avertira mes parents de mon départ.

Lorsqu'enfin notre convoi se met en branle je jette la carte, je n'en ai qu'une. Elle est arrivée chez les miens avec un petit mot d'accompagnement. Il n'y avait pas l'adresse de l'expéditeur et je n'ai jamais pu remercier celui ou celle qui s'est risqué à ramasser ce dernier message d'un prisonnier que l'on déporte en secret.

Un bref arrêt à Leuven et à Liège-Guillemins. Au départ de Liège je jette mon abonnement de tram par une petite vitre cassée. Comme mon adresse figure sur cet abonnement - périmé d'ailleurs depuis le premier juillet - il n'est pas impossible qu'il soit renvoyé chez moi. Mes parents sauront ainsi que je suis passé par Liège, route classique pour aller en Allemagne. L'abonnement n'a pas été renvoyé.

Nous passons par Herbestahl où je vois les premières femmes allemandes en uniforme de la Reichsbahn.

Le train circule maintenant entre des blockhaus et des défenses anti-tanks ; sans doute une partie de la Ligne Siegfried.

Nouvel arrêt à la gare de Aachen, fortement endommagée par les bombardements aériens des Alliés.

Vers midi nous repartons. Nous nous dirigeons vers le Nord.

Saint-Gilles,-Bruxelles, le 21 Août 1943.

Madame ou Monsieur,

Un des prisonniers embarqués ce matin pour l'Allemagne (probablement Berlin) via Cologne, a jeté la carte de visite ci-jointe et que vous reconnaitrez certainement. Tous ces braves avaient un excellent moral et paraissaient en très bonne santé; malheureusement le service d'ordre allemand ne nous a pas permit d'entrer en conversation avec les prisonniers, même de loin. Je ne puis donc que vous annoncer le départ de la personne.

Veuillez, Madame ou Monsieur, croire en mes sentiments tout simplement belges.

Charley L. M. Brusselairs

Schoonselhof

Antwerpen (Wilrijk)



Madame ou Monsieur Charley L.M. Brusselairs

Schoonselhof

ANTWERPEN (Wilrijk)

“Personen die sich eines Vergehens gegen das Reich oder die deutschen Streitkräfte in den besetzten Gebieten schuldig machen sind insgeheim nach Deutschland zu überführen um verurteilt und bestraft zu werden”.

NN - Erlass 7 dezember 1941

HAFTANSTALT
ESSEN

21 août au 3 septembre 1943

En fin d'après-midi nous débarquons à Essen, dans la Ruhr. Nous savons que ce haut lieu de la sidérurgie est journellement bombardé par l'aviation alliée. La ville de Krupp est régulièrement citée dans les communiqués de la B.B.C. Le hall de la gare n'a plus une seule vitre. Nous quittons notre wagon cellulaire pour former les rangs, pourvu qu'ils nous amènent loin du centre de la ville.

Civils et militaires circulent autour de nous sans prêter attention à notre convoi. Nous sommes attachés par deux avec des menottes et c'est ainsi que nous quittons la gare. Nous longeons un train à l'arrêt avec des blessés militaires. Aux fenêtres des soldats avec des pensements à la tête ou un bras en écharpe nous regardent passer.

Devant la gare nous avons tout loisir de découvrir les maisons en ruines, le milieu de la chaussée est déblayé des gravats qui s'entassent à gauche et à droite de ce qui fut une avenue. Ce spectacle n'est pas fait pour nous tranquilliser. Chacun pense aux bombardements que nous ne manquerons pas de subir ici. Nous sommes embarqués dans des "paniers à salade", à travers les vitres grillagées nous continuons à constater les dégâts causés à Essen.

Terminus devant la prison, située bien au centre de la ville. Notre chef de convoi entre par une petite porte dans la prison pendant que nous descendons des voitures et que nous nous massons devant la grande porte. L'attente se prolonge, des civils passent, des trams circulent, la grande porte reste obstinément fermée. Enfin le chef de convoi sort, il dit quelque chose à une des sentinelles qui nous entourent, le fusil sous le bras. Je crois comprendre que l'on ne nous attendait pas. La grande porte s'ouvre.

Nous avançons et arrivons dans un grand couloir du rez-de-chaussée avec des cellules de chaque côté. Des gardiens de prison arrivent et les militaires nous enlèvent nos memottes. Nous devons monter des escaliers métalliques jusqu'au troisième étage. Il doit y avoir encore un ou deux étages au-dessus du nôtre mais ceci ne nous tranquillise guère. La perspective d'être enfermé lorsque les bombes pleuvent ne nous enchante pas particulièrement.

Dans notre couloir les portes d'une dizaine de cellules sont ouvertes. Un Schliesser nous dit qu'il faut se mettre par quatre. Rapidement chacun choisit ses compagnons. Je suis avec René, Louis et Maurice. Ces deux derniers sont des camarades de longue date. Je connais moins bien René que j'ai vu pour la première fois le jour de notre arrestation. Je l'ai aussi vu à l'oeuvre dans le wagon cellulaire. Il est le plus âgé de notre groupe, 24 ans et semble calme et réfléchi. Sa présence est rassurante, on se sent moins abandonné.

Lorsque nous voulons analyser ce que nous ressentons en ce moment c'est bien le sentiment d'être "abandonné" qui prime. Nous sommes maintenant des déportés, nous n'aurons plus de contacts avec les nôtres. En prison dans sa ville on se sent encore proche des siens. Nous réalisons qu'ici, on n'en sortira qu'à la fin de la guerre et celle-ci n'est pas pour demain. Nous sommes pour de vrai dans leurs pattes. Finis les rêves de condamnation au Kriegsgesicht et de quelques mois de prison à tirer à la Kriegswehrmachtgefängnis.

La page est tournée. Il faut la Victoire des Alliés pour que nous puissions rentrer chez nous. Malgré notre optimisme cette victoire n'est pas proche. L'armée allemande a été battue à Stalingrad et les alliés occidentaux ont débarqué en Sicile, donc presque sur le continent ; mais Stalingrad et la Sicile sont encore loin de notre Europe Occidentale. Nous savons tous que les Anglo-Américains doivent d'abord débarquer sur nos côtes avant qu'il soit mis fin à cette guerre.

En attendant nous allons rester "chez eux". Que vont-ils faire de nous ? Nous savons qu'il y a des camps de concentration en Allemagne mais personne n'imagine le dixième de ce qui s'y passe. Naïvement nous croyons que nous irons travailler en usine ou, suprême espoir, chez des paysans où la main d'œuvre manque. Douces illusions.

Ce premier soir en Allemagne j'ai un coup de cafard. Mes camarades sont vautrés sur les paillasses, déjà installées pour la nuit. René s'appuie sur son coude droit, Maurice et Louis sont assis, le dos au mur. Je me suis installé sur la table, les pieds sur l'unique Schemel de la cellule. Je tiens ma tête des deux mains, les coudes appuyés sur les genoux. Ensemble nous découvrons notre nouvelle situation. Entre mes pieds, sur le Schemel, je vois tomber une larme, puis une deuxième. Les autres, silencieux, m'observent. Je lève la tête, j'essuie mes joues, nous nous regardons, nous nous sourions. On se comprend très bien sans paroles. Je sens nettement qu'avec des amis on peut se sortir des difficultés qui nous attendent encore.

Je me fais le serment de ne plus jamais me laisser aller, de contrôler mes états d'âme, de ne plus me laisser saper le moral. Je crois avoir tenu parole. Si, plus tard, durant le transport vers Terezin p.ex., j'ai encore senti des larmes sur mes joues, c'était peut-être de rage ou de folie mais plus jamais de désespoir.

La vie en cellule est monotone. Même train-train quotidien qu'à la prison d'Antwerpen : se lever, un brin de toilette, "Köbel raus", liquide noir et chaud - pas de pain le matin - et la journée commence.

Ausgang vers 10 heures, la soupe à midi, la sieste en attendant le pain du soir. Les discussions de la soirée se composent surtout de ce qu'on fera "après", on se raconte un film vu ou un livre lu "avant", on ne parle pas ou peu de "maintenant".

On ne s'attend plus à être appelé pour l'interrogatoire, on n'attend pas de lettre ou de colis ni l'hypothétique visite de sa famille qu'on savait impossible mais à laquelle on continuait à croire lorsque nous étions encore à la prison d'Antwerpen. Puis, à la Kriegswehrmachtgefängnis on avait un journal ou une revue du style "Signal", on pouvait avoir de temps en temps un livre de la bibliothèque avec ses navets et auteurs dépassés ; ici il n'y a rien de tout cela.

Nous apprendrons à notre retour que nous étions des prisonniers N N - Nacht und Nebel - destinés à disparaître dans la Nuit et le Brouillard du Grand Reich. Plus de contacts avec le monde dit "libre", plus de nouvelles de l'extérieur.

Parfois nous pressons René de questions au sujet de notre Mouvement, il reste toujours vague et répond que nous en savons déjà assez et que moins que nous en savons mieux cela vaut pour tout le monde, y compris pour ceux qui n'ont pas été arrêtés avec nous.

Dans chaque situation René se montre à la hauteur. Il distribue les quelques corvées de cellule ; à la Promenade il marche derrière nous et au retour c'est lui qui rentre le dernier dans la cellule. Son flegme, son sens de l'humour et son optimisme inébranlable nous rendent la vie de prison plus supportable. En plus il a fait la guerre, il a été "sous le feu" et il s'est évadé lorsque, prisonnier de guerre, les Allemands l'emmenaient en Stalag.

Son calme imperturbable nous aide lors des bombardements que nous subissons de jour comme de nuit. Enfermé entre ces quatre murs, les portes bouclées à double tour, à chaque alerte on panique. Surtout lorsque des bombes de tout calibre explosent tout près et que la FLAK, installée en face de la prison ne cesse de tirer.

La nuit surtout le spectacle est hallucinant. La cellule est éclairée par la lueur des incendies. Les obus lancés par la FLAK sifflent au-dessus de la prison en déchirant l'air. Il y a le hululement des bombes qui tombent, puis elles explosent ; parfois plus loin mais très souvent tout près de nous.

Durant la quinzaine que nous passons à Essen nous connaissons ainsi une dizaine de bombardements de nuit et 5 ou 6 attaques aériennes de jour mais c'est surtout les bombardements de nuit qui sont les plus terrifiants. Cela commence dès la nuit tombée. Les sirènes nous mettent en éveil, puis viennent les premiers tirs de l'artillerie anti-aérienne, ensuite le grand jeu commence et dure parfois plusieurs heures, voire une bonne partie de la nuit.

Au début c'est la "GrandeTrouille". On se recroqueville dans un coin de la cellule, les bras sur la tête. La poussière et la plâtre tombent des murs et du plafond en poudre fine : la fenêtré, sans vitres depuis longtemps claque sous le souffle des explosions. Les avions viennent en vagues successives. Nous reconnaissons leur ronronnement monotone entre les bruits des explosions et l'aboie-ment furieux de la FLAK. De jour ce sont les Américains, de nuit les Anglais.

Par la suite on s'habitue, on devient plus calme et plus stoïque. On prépare son lit pour la nuit, on se couche et finalement on s'endort sous les bombardements. Lorsqu'un coup particulièrement proche nous réveille un instant il y en a toujours un pour dire : "Pas tombée loin, celle là" et on se rendort aussitôt.

Comme en plus nous avons quelques orages en cette fin du mois d'août il nous arrive de confondre les roulements du tonnerre avec les tirs de la première ligne de FLAK encore éloignée de Essen.

Une nuit je me réveille et je demande si c'est l'orage ou le bombardement qu'on entend dans le lointain. René, à moitié endormi et voulant sans doute se faire rassurant, me répond "qu'il y a 50% d'orage et 50% de bombardement là dedans". Tranquillement nous nous rendormons.

Plus tard, à Esterwegen, des camarades nous raconteront les bombardements des prisons de Wuppertal et de Bochum. De nombreux prisonniers y ont été tués, soit par l'effondrement d'une aile de la prison, soit par les bombes incendiaires. Celles-ci explosent dans les cellules et dégagent une chaleur de plusieurs milliers de degrés. Prisonniers d'un véritable four dont aucune sortie n'est possible, des gars ont été littéralement grillés.

A Bochum des prisonniers se sont trouvés dans la rue sans savoir comment ils y étaient arrivés. Certains ont voulu profiter de l'occasion pour s'évader et ont été repris. D'autres se sont spontanément représentés à la prison après le bombardement. Car où fallait-il aller sans papiers d'identité dans une Allemagne archi-contrôlée et toujours avec l'appréhension que des membres de fa-

mille puissent être pris en otage si on réussissait quand même à s'évader ?

J'ai déjà dit que la vie en cellule est monotone. La moindre distraction ou événement sortant de l'ordinaire prend une dimension exagérée. La tension intérieure cherche une échappatoire et l'esprit d'observation est exacerbé. On remarque tout, un tic, un changement d'attitude ... C'est ainsi que la promiscuité peut facilement donner lieu à des frictions entre prisonniers. Heureusement, nous n'en sommes pas là ; notre moral "tient" et nous avons plutôt tendance à découvrir le côté comique de certaines situations. La promenade journalière nous apporte chaque fois des inattendus qui, de retour en cellule, nous distraient durant des heures.

Ainsi, parmi les gars de St; Truiden il y a un petit bossu, tailleur de son métier. Comme ses camarades il a le crâne rasé. Déjà par sa malformation il attire les regards mais en plus il porte toujours un sourire béat ; même lorsque le Schliesser l'engueule il continue à sourire. Durant l'Ausgang il est dans le Kleine Kreis, réservé aux éclopés, invalides et prisonniers âgés incapables de suivre le rythme de marche imposé aux autres. Le Kleine Kreis rentre après les autres. Notre petit tailleur est donc parmi les derniers à regagner sa cellule.

A la fin de la promenade les prisonniers, marquant toujours le pas retournent à leurs cellules qui sont restées ouvertes et qui ne sont refermées que lorsque chacun est rentré. Comme nous sommes dans une des premières cellules de notre couloir nous avons le temps de voir défiler tous les camarades qui sont logés plus loin. Avec impatience nous attendons le passage de notre gars de St. Truiden. Invariablement, chaque jour, il ralentit devant chaque porte ouverte et lance un coup d'oeil vers l'intérieur. Il fait un geste d'encouragement qui nous est destiné, poing fermé et le pouce en l'air, en murmurant : "Courage, on les aura". C'est chaque jour le même cérémonial que nous attendons et dont la naïveté nous fait rire aux larmes.

La porte refermée nous cherchons en quoi notre bonhomme a changé un geste, une parole, une expression de son regard ; cela nous occupe jusqu'à la soupe de midi. Il ne nous faut pas grand chose pour nous distraire.

Parmi les Bruxellois il y a un homme d'une trentaine d'années. Il porte des chaussettes violettes. Pour mieux pouvoir marcher il a enfilé le bas de son pantalon dans ses chaussettes, on les voit donc très bien quand il est à la promenade. En plus il marche en "disharmonie", c'est-à-dire, qu'il ne balance pas les bras à l'inverse des jambes comme le font tous les marcheurs - le pied droit

est accompagné d'un balancement du bras gauche. Chez lui c'est l'inverse qui se produit, il avance en même temps le bras et le pied droits ainsi que le pied et le bras gauches. On a vite fait de repérer cette anomalie et chacun essaie d'imiter "les chaussettes violettes" durant le Ausgang. Malgré la surveillance des Schliesers on a des fou-rires qu'on essaie de contenir. De retour en cellule chacun y va de son petit numéro d'imitation, nous en rions encore longtemps après. Je ne crois pas que notre modèle se soit jamais rendu compte de nos imitations. Il marchait avec un sérieux digne de meilleures causes. Je n'ai jamais su qui était "les chaussettes violettes" qui nous a maintes fois distraits. Qu'il en soit remercié ici.

La promenade donne une occasion de braver nos Wachtmeisters. Elle a toujours lieu dans un cour rectangulaire, entourée des hauts murs des ailes. En dehors de ceux qui sont au milieu, au Kleine Kreis, nous devons marcher en longeant les murs et toujours au pas cadencé. Un gardien tourne avec nous en imposant le rythme : "Links, zwei, drei, vier !!" Puis il repart en gueulant plus fort un "Links" pour réveiller ceux qui se laissent aller.

Dans chaque coin un gardien surveille la Promenade, il doit empêcher les prisonniers de marcher trop près les uns des autres et doit éviter qu'ils parlent entre-eux. Nous devons exécuter un quart de tour devant chacun des gardiens. Dans un coin il y a toujours un petit Wachtmeister tout doux et tout jeune. Un embusqué ou un malade inapte au service militaire. Il se tient bien sagement dans son coin et nous nous arrangeons pour le frôler de plus près à chaque quart de tour. A la fin de l'Ausgang il a déjà tellement reculé qu'il reste coincé dans l'angle, les talons collés au mur. A chaque retour de promenade nous nous promettons de lui écraser les orteils le lendemain. Nous ne nous sommes pourtant jamais risqués à mettre notre rêve à exécution. Maintenant je le regrette presque.

A la prison de Essen nous sommes 16 de notre groupe. 16 sur les 23 qui ont été maintenus en prison. Les 7 jeunes, qui n'avaient pas 16 ans au moment de notre arrestation, sont restés à la Kriegsmachtgefängnis. Nous croyons donc qu'ils ne seront pas déportés mais jugés à Antwerpen.

Nous sommes à la promenade quotidienne - "Links, zwei, drei, vier ..." lorsque, lancé d'une fenêtre du 4ième étage, fuse un cri strident : "Piiiiiiille !!!!". Nous savons de suite que c'est un des nôtres qui a lancé cet appel.

Ce "mot-blague" ne signifie strictement rien. On s'en servait jadis pour nous appeler entre nous ; cela nous amusait et datait du temps

de nos études. Certains de notre club de natation avaient repris cette habitude de l'utiliser. C'est donc un initié qui veut nous signaler sa présence. Nous sommes pourtant tous les 16 dans la cour, c'est donc forcément un des 7 restés à Antwerpen qui appelle. Chacun scrute les fenêtres.

Deuxième cri : "Piiiiiiille !!!!". Voilà, je l'ai repéré, c'est Camille qui me fait de grands gestes de derrière les barreaux de sa cellule. Il est sans doute debout sur la table, derrière lui je distingue la face hilare de Willy. Ils sont donc venus à Essen, eux aussi.

Le Wachtmeister menant la cadence n'a pas prêté attention au premier cri. Au second il s'arrête, se glisse la casquette dans la nuque pour mieux regarder les fenêtres et marmonne "Da ist einer verrückt geworden".

Il ne faut pas de troisième appel. Nous nous passons la main dans les cheveux pour faire comprendre que nous avons saisi. Malgré tout, nous sommes contents de savoir que les "Jugendlichen", au moins quelques uns des 7 nous ont rejoints.

Nous ignorons encore que sur les 7 un seul rentrerait. Les autres iront mourir à Graz, à Dachau ou à Mauthausen.

Les anciens de Essen recontaient l'anecdote suivante.
Lors des premiers arrivages de prisonniers belges et français, un Schliesser passe le soir dans les couloirs et cris, devant chaque porte de cellule : "Verdunkelung". On doit alors placer devant la fenêtre la plaque de carton qui masque la lumière qui sera donnée ensuite dans la cellule avant le couvre-feu.

Dans une cellule, ne comptant que des francophones, personne n'a compris la signification de cet ordre et personne ne bouge. Le gardien qui regarde par le judas si son ordre est exécuté répète : "Verdunkelung". Les gars ne bougent toujours pas et fixent, sans comprendre, cet oeil qui les observe. Un peu plus énervé le Wachtmeister crie plus fort : "Verdunkelung" et, devant le peu d'empressement des prisonniers se décide à rentrer dans la cellule pour montrer à ces "Scheissfranzosen" ce qu'il y a lieu de faire. Ceux-ci font toujours mine de ne pas comprendre : "Franzose, nix versterhen".

Le lendemain, même cinéma. Les Franzosen continuent à ne rien comprendre et attendent que le Schliesser vienne placer le carton de l'occultation ce qui ne va pas sans engueulades de la part du gardien. Ce dernier, en ayant assez, demande alors à un prisonnier bilingue comment on dit "Verdunkelung" en français. Le gars lui répond que la traduction exacte est : "Hauts les Coeurs".

Dès lors, chaque soir, le Wachtmeister passe dans les couloirs, clamant bien fort : "Verdunkelung - Hauts les Coeurs - Verdunkelung - Hauts les Coeurs"

Les Franzosen ayant compris que quelqu'un se payait la tête du Schliesser font désormais mine de comprendre et placent immédiatement le carton devant la fenêtre.

L'histoire aurait pu continuer encore longtemps si un autre convoi, comptant des Français non-initiés, n'avait permis aux Allemands de découvrir le pot aux roses. Les nouveaux arrivés ne comprenaient pas pourquoi ce Chleuh venait les encourager chaque soir.

A son tour le Wachtmeister s'étonnait du peu d'empressement de ces nouveaux Scheissfranzosen et finit par comprendre qu'il avait été joué.

Malgré lui il a fait le bonheur de bon nombre de N N au Haft - Anstalt de Essen.



Prison de Essen - Cour de Promenade
Photo Secrétariat de la Ville de Essen

*Wohin auch das Auge blicket
Moor und Heide nur ringsum...*
"Die Moorsoldaten"

STRAFGEFANGENENLAGER
VII
ESTERWEGEN

3 septembre 1943 au 13 mars 1944

Le 3 septembre, au matin, on vient nous annoncer que nous avons dix minutes pour nous préparer car nous allons être mis "auf Transport". Nous n'avons pas besoin de 10 minutes pour rassembler nos quelques frusques et sommes fins prêts lorsqu'on vient nous chercher.

Dans le grand couloir du rez-de-chaussée on nous donne quelques tranches de pain et un bout de saucisson comme provisions de route. Le Kalfaktor allemand qui fait la distribution nous glisse : "Ihr geht nach Papenburg, ins Lager". Nous savons donc que nous allons dans un camp mais ignorons où se trouve Papenburg. Un camp nous semble toutefois préférable à la vie en prison. On sera aussi moins exposé aux bombardements.

Sans menottes cette fois, nous montons dans les camionnettes de la Police de Essen. Nous descendons à la gare où une dizaine de soldats de la Wehrmacht nous prennent en charge.

Embarquement dans des wagons à bestiaux du type "40 hommes - 8 chevaux en long". Dans chaque wagon s'installent 3 ou 4 militaires. La porte coulissante reste à moitié ouverte, un de nos gardiens s'assied, les jambes ballantes à l'extérieur, les autres se réservent un coin du wagon. Ils ne quittent pas leur fusil durant tout le trajet. Nos wagons sont accrochés à un train de voyageurs. Vers midi le convoi s'ébranle, en route pour notre "Camp".

La page des prisons est tournée, la vraie vie de déportés va commencer. Tout à coup je pense au livre d'Ernest Claes : "Bei uns in Deutschland". Je ne sais pas pourquoi de départ en train me rappelle ce livre ; peut-être à cause de la similitude de notre situation avec celle de l'auteur flamand, déporté au travail obligatoire en 1914-1918.

Le voyage Essen-Papenburg se passe sans trop d'histoires. Il y a l'incident du pain que René a subtilisé de la besace d'un soldat. Il est toutefois forcé par deux gars de St. Truiden de le remettre en place car ils menacent de le dénoncer. Ils craignent la sanction collective, ils en ont vu d'autres à Breendonk. Nous sommes encore inconscients des suites que peut entraîner un vol au détriment d'un membre de la Wehrmacht.

Le train avance lentement. Après la zone industrielle de la Ruhr nous découvrons des prairies et des bois. Nous passons par Münster, Rheine, Lingen et Meppen. Des petites gares de bourgs comme on n'en voit plus maintenant, couleurs vives et parterres de fleurs. Derrière les barrières fermées se tiennent des gosses agitant leurs mains, indifféremment pour les voyageurs et pour les prisonniers.

A Münster la gare a été bombardée récemment, des prisonniers de guerre français aident au déblaiement. Notre train avance au pas et quelques P.G. marchent à côté de notre convoi. Faisant mine de se parler entre-eux ils nous encouragent et nous transmettent des nouvelles concernant la situation militaire. Nous apprenons ainsi la capitulation de l'Italie fasciste et le débarquement des Alliés dans le Sud de l'Italie. Ils nous assurent que nous serons à la maison avant la Noël ; c'est sans doute leur propre espoir qu'ils veulent nous communiquer.

Vers 5 ou 6 heures du soir nous arrivons en gare de Papenburg. Elle semble abandonnée. A l'exception de quelques employés de la Reichsbahn en uniforme il n'y a personne sur les quais ni dans la gare. On nous fait entrer dans le hall d'attente.

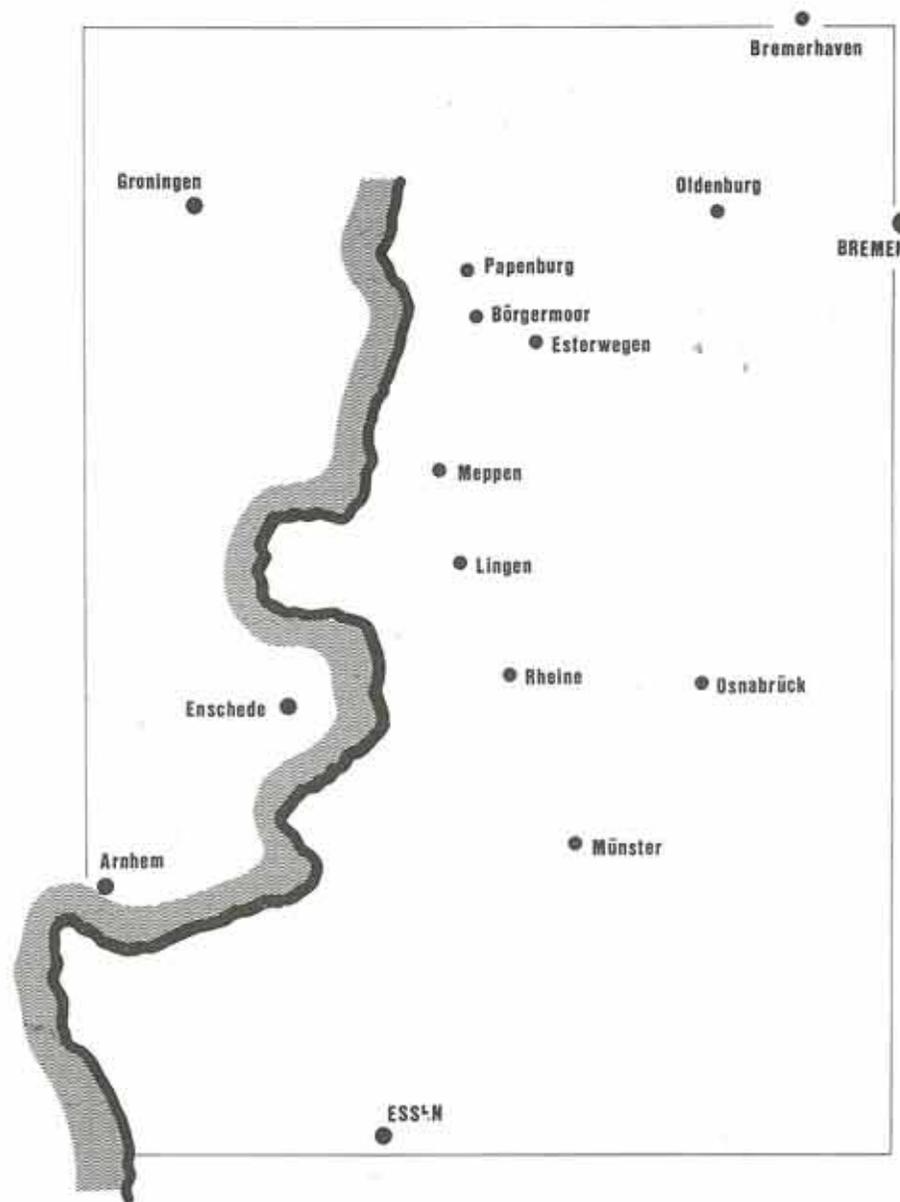
Les groupes se reforment. les Bruxellois avec leurs colis et valises, les bagnards de St. Truiden qui tremblent dans leurs culottes et les jeunes Anversois bravaches qui commencent par demander si on peut aller pisser. Un soldat nous accompagne pour voir si on ne peut pas s'évader par une fenêtre des toilettes.

Dans ce local réservé aux Hommes nous sommes rejoints par l'Abbé Froidure, du groupe des Bruxellois. Il a été frappé par notre jeune âge et nous demande d'où nous sommes et pourquoi nous avons été arrêtés. Il nous donne quelques cigarettes "Belga", quel luxe.

De retour dans le hall nous nous mettons à fumer en faisant passer la cigarette parmi les fumeurs de notre groupe, il y a là René, Marcel, Louis, Maurice et moi. Nous tirons goulûment sur notre cigarette, le bout en est incandescent sur deux centimètres au moins. J'ai mal au coeur et je vais boire un peu d'eau aux lavabos des toilettes.

Un soldat vient me chercher et me dit de me presser. Je retourne avec lui dans le hall de la gare et je vois que chacun se prépare à partir.

Sur la place deux camions non-bachés se sont arrêtés. Nous savons qu'ils sont pour nous. Les soldats nous mettent en rang par deux et nous comptent une dernière fois, puis ils nous disent d'avancer. Nous sortons de la gare de Papenburg et nous nous dirigeons vers les camions.



A côté des camions attendent une dizaine de types. Il y a un Wachtmeister portant le même uniforme vert que nos gardiens de Essen, deux ou trois hommes en veste de cuir, les mollets pris dans des jambières en cuir noir. Ils ont des casquettes de dockers. Les autres, armés de fusils, sont en uniforme bleu. Ce sont des membres de la "Blaue Polizei", police supplétive que nous rencontrerons aussi dans d'autres camps. Les militaires qui nous ont conduits bavardent avec les "Bleus" pendant que le Wachtmeister nous aligne et nous compte. La ridelle arrière des camions est descendue et on nous donne l'ordre de monter : "Alles aufsteigen !"

Nous grimpons dans les camions. Pour les Bruxellois, chargés de leurs valises et colis, la manoeuvre est plus difficile ; ils se font monter à coups de poing et à coups de pied dans les fesses. Ça commence bien, le camp de Papenburg !

Dès que tout le monde est debout sur les plate-formes des camions les types à casquette s'installent dans les cabines, le Wachtmeister les rejoint après avoir remonté les ridelles. Les "Blauen" sont avec nous et nous ordonnent de nous asseoir, sans doute pour éviter que les habitants de Papenburg ne se rendent compte du chargement et aussi afin que personne ne soit reconnu par un passant. Pour mieux nous tasser les policiers marchent sur les corps accroupis et distribuent des coups de poing ou de crosse sur les têtes pas assez rentrées. Déjà les camions démarrent, je suis mal installé, j'ai un copain assis sur ma jambe que j'essaie de ramener vers moi avant qu'elle ne s'ankylose.

Nous avons vite fait de traverser la petite ville de Papenburg et nous voici dans la campagne. On se risque à relever un peu la tête et de jeter un coup d'oeil sur le paysage ; les gardiens laissent faire maintenant. Les camions ne roulent pas très vite. Certains doivent se demander si, en sautant, on ne réussirait pas à s'évader.

La campagne est déserte et il commence à faire sombre. Les gardiens, debout à l'arrière et à l'avant des camions, le fusil pointé vers nous, auraient vite fait de tirer le téméraire comme un lapin.

Il commence à bruiner, une petite pluie fine comme de la brume qui nous colle à la peau et se fixe sur nos vêtements. Nous connaissons encore souvent cette humidité glaciale dans ce pays de marais et de bruyère. Chacun regarde maintenant autour de lui et "admire le paysage". Désolation et hostilité de la nature. A plusieurs reprises nous passons sur des ponts au-dessus d'un canal ou sur de larges ruisseaux. Certains ponts sont gardés par des "Blauen" qui saluent leurs collègues sur les camions.

Nous avons compris, d'ici on ne s'évade pas. Le camp est sans doute situé au milieu des marais, les routes et les ponts sont gardés en permanence. Pas question de quitter les chemins sous peine de s'enliser. Le moral descend de plusieurs crans.

Derrière moi quelqu'un chuchote : "Les Camps des Marais". Je me souviens du chant "Die Moorsoldaten" dont je ne connais pas les paroles mais que les Jeunesses Socialistes chantaient dans les années 1935-36 et au moment de la guerre d'Espagne. Mes petits camarades de cette époque et dont les parents étaient de fervents socialistes, parlaient avec un respect mystérieux des Soldats du Marais sans en savoir beaucoup plus long que la plupart parmi nous maintenant.

Nous roulons ainsi durant une heure environ. Je suis dans le second camion et je sens que nous ralentissons. A la suite du premier, notre véhicule prend une courbe à angle droit puis une autre en sens inverse. Arrêt brusque devant une grande porte en fer prise dans un mur en briques claires. Au-dessus de la porte un fronton en briques également, garni d'un aigle tenant la croix gammée dans ses griffes.

Ici nous sommes attendus car la grande porte s'ouvre aussitôt, les camions s'engagent lentement. Nous n'avons pas le temps de regarder autour de nous, la ridelle est déjà rabattue et l'ordre : "Alles aussteigen" est donné avec force coups de pied à ceux qui ne se relèvent pas assez vite. Nous sautons des camions et sommes entourés de Blauen et de Wachtmeisters. On nous met par file de deux pour un nouveau comptage.

Nous sommes dans le Vorlager, la première partie du Camp. Des baraques grises avec de petits rideaux aux fenêtres, des parterres de fleurs jaunes et oranges. Cette partie du Camp est réservée aux gardiens.

Instinctivement, en descendant des camions, nous avons reformé nos groupes d'origine. Les Bruxellois avec leurs pardessus et chapeaux, chargés de leurs colis, se tiennent ensemble. Les gars de St. Iruiden se groupent anxieusement, ils savent déjà ce que c'est, un Camp. Les jeunes Anversois sont en tête de la file qui prend la direction d'une baraque un peu isolée des autres. Devant la porte ouverte de celle-ci nous attendons. Deux ou trois gardiens tournent autour de nous. Personne ne parle.

Un prisonnier, habillé en costume noir garni de bandes jaunes sur la couture du pantalon et au bras droit, sort de la baraque. Il a la crâne rasé et porte des lunettes. Nous apprendrons plus tard

qu'il s'appelle Nestor et qu'il est affecté à la Kammer. Il invite quatre ou cinq des nouveaux à le suivre et lance aux autres l'avis de tout manger de ce qui leur reste ; spécialement les aliments qui pourraient se gâter. La belle affaire, il y a un bout de temps que nous n'avons plus de provisions. Un Bruxellois me refile un demi paquet de biscuits soja de la Croix Rouge que je partage avec Louis et André.

Ceux qui sont entrés avant nous ressortent, on n'a pas le temps de se parler, nous ignorons donc ce qui se passe dans cette baraque. Enfin c'est à nous, Nestor nous fait avancer dans un couloir menant vers une pièce du fond. A gauche et à droite d'autres portes, probablement des bureaux. Nous devons rentrer l'un après l'autre dans cette pièce, les autres attendent dans le couloir, faiblement éclairé.

C'est à moi, je suis amené devant un Oberwachtmeister à face mongoloïde assis derrière un bureau. Nestor me dit de vider mes poches sans rien omettre. Il demande mon nom et inscrit les quelques affaires que je dépose sur le bureau : un mouchoir, un chapelet, portefeuille vide d'argent et de papiers, quelques autres bricoles. Le tout est mis dans un sac en papier Kraft sur lequel Nestor inscrit un numéro. Il me donne un petit bout de carton sur lequel le même numéro est inscrit au crayon bleu. Je suis le numéro 1005/43. Puis je rejoins mes camarades dans le couloir et Nestor nous raccompagne vers la sortie où il nous remet au Wachtmeister qui nous place avec ceux qui ont déjà passé l'inscription. Un autre groupe de cinq entre dans la baraque du "Chinois".

Lorsque nous sommes une vingtaine à être passés notre gardien nous dit de le suivre. Il fait déjà nuit maintenant et nous ne connaissons pas les lieux. Nous nous tenons par la main et essayons de ne pas marcher sur les talons de celui qui nous précède. Les Bruxellois ont dû abandonner leur valises.

Nous arrivons devant une autre baraque, éclairée de l'intérieur. Nous entrons et nous nous trouvons dans un local de douches. Le gardien reste près de la porte. Un prisonnier nous désigne des bancs en bois le long de la paroi et nous dit de nous déshabiller, de mettre nos vêtements dans les sacs qui se trouvent sur ces bancs. Nous devons les fermer au moyen d'une cordelette et y attacher notre numéro reçu. Nous nous exécutons. Louis qui a soigneusement préservé son beau chapeau tout neuf se demande comment il va le faire entrer dans ce sac sans trop de dommages. A la prison d'Antwerpen il l'avait amoureusement recouvert de papier journal afin de ne pas le salir. Dans le ruban il a glissé une coupure de journal qui commence par : "On ne considère jamais le bonheur tel qu'il est mais toujours tel qu'il a été". Toute une philosophie ...

Nos habits, humides, doivent être entassés dans ces sacs. Louis y met son chapeau en dernier lieu, avec un sourire ironique il lance un grand coup de poing dedans, il peut serrer la cordelette.

Sur injonction du prisonnier en charge de l'Opération Douches nous posons nos sacs sur les bancs et avançons vers le milieu de la pièce. Une eau à peine tiède nous arrose, nous nous frottons sans savon. De quoi auront l'air nos vêtements entassés mouillés dans ces sacs ? Comment allons nous les retrouver ? Questions bien futiles. Nous savons que nous ne reverrons nos vêtements civils qu'après la guerre et cette fin n'est pas pour demain. Et on rentrera alors avec des effets frippés et mêmes moisiss...

Nos ablutions se terminent par la coupure nette de l'eau. Nos sacs ont été enlevés ; mouillés et nus nous devons passer dans la pièce à côté. Au moment de franchir le seuil entre les deux locaux, un prisonnier, à l'aide d'une spatule en bois, nous enduit les poils du sexe et la raie fessière d'une pommade grise en nous recommandant de bien frotter afin de faire pénétrer la pommade "contre les morpions".

Dans ce nouveau local il y a également des bancs contre les parois. Sur ces bancs, en petits tas, nos frusques de prisonnier. Pas le temps de choisir sa taille ("vous vous débrouillerez demain, entre vous"). Nous recevons un uniforme pareil à celui que nous avons vu sur les quelques prisonniers déjà aperçus. Il y a un caleçon long, une chemise grise et deux carrés de tissu que nous prenons d'abord pour des mouchoirs. Ce sont des "chaussettes russes", il faut s'en envelopper les pieds selon une technique bien déterminée. Vient ensuite un uniforme en tissus militaire, teinté en noir ou en bleu foncé avec des bandes jaunes sur la couture du pantalon et au bras droit. Nous recevons en plus un gilet et une espèce d'écharpe en coton bleu et blanc de 10 cms. sur 80 cms. environ. C'est la "Binde", enfin un calot rond du modèle que portaient les soldats allemands en 1914-1918. En dessous du banc il y a des sabots neufs, peinture unique, la plus grande. Pas de lanière de cuir pour protéger le haut du pied du bord en bois dur.

En silence nous mettons nos uniformes et enfilons nos petites pé-niches. Il faut avancer vers un comptoir près de la sortie et derrière lequel se trouve un prisonnier. Il remet à chacun un drap et une housse ainsi qu'une taie d'oreiller dans le même tissu que nos Binden, plus deux couvertures et un chiffon baptisé linge de toilette. Nos draps et housses ainsi que les taies d'oreiller seront repris quelques semaines plus tard, sans doute au profit de la Wehrmacht ou des civils bombardés.

Nous avançons péniblement, pieds nus dans nos sabots en nous foulant les chevilles. La meilleure façon d'avancer semble encore de marcher en glissant les sabots sur le plancher, sans lever les pieds.

Habillés de moitié, trainant les pattes, les cheveux mouillés collés au visage, tenant notre paquetage nous sortons à la queue-leu-leu. La nuit semble encore plus noire après avoir été dans ce local éclairé. Le Wachtmeister nous attend, il allume de temps en temps une torche électrique. Il s'énerve et bouscule son monde en criant : "Schnell !! Los ..." et il part. Nous devons le suivre ce qui ne va pas sans mal dans cette obscurité absolue, sous la pluie qui n'a pas discontinué.

Nous glissons tant bien que mal avec nos sabots trop grands ; l'un perd une couverture, un autre marche sur un drap que le précédent laisse trainer dans la boue, nous perdons chacun de temps en temps un sabot. C'est un cortège lamentable qui se traîne à la suite du garde-chiourme vers une rangée de baraques située sur le côté gauche du Camp.

Devant chaque baraquement notre procession s'arrête. Avec sa clé le gardien ouvre la porte et fait entrer 5 ou 6 prisonniers, puis on continue jusqu'au bâtiment suivant où se renouvelle l'opération.

Nous débarquons ainsi à la baraque 6. Avec moi il y a Albert et Louis, un gars de St. Truiden et deux Bruxellois. Nous sommes poussés par le Wachtmeister dans le sas donnant accès à la baraque, la porte est refermée derrière nous et nous sommes durant quelques secondes dans une obscurité totale. Déjà la porte en face de nous s'ouvre, nous voyons l'intérieur d'une baraque faiblement éclairée.

Nous sommes accueillis par un grand gaillard d'une quarantaine d'années, habillé comme nous et le crâne rasé (mais pas trop) qui nous lance "Bienvenus au Lager Sieben d'Esterwegen, baraque 6. Je m'appelle Van den Eede, je suis votre Chef de Baraque". Il répète ce petit discours en flamand et nous fait avancer dans le réfectoire. Nous apprendrons plus tard que Van den Eede est l'ancien bourgmestre de Renaix et qu'il fut secrétaire du Ministre d'Etat Soudan. Il sera un bon Chef de Baraque, un peu fort en gueule mais très adroit et "possédant" nos gardiens par sa diplomatie et ses airs qui en imposent. Il est parfaitement bilingue et parle impeccablement l'allemand.

D'une salle derrière le réfectoire et que nous supposons être le dortoir, des gars en chemise, le crâne rasé, hilares, nous observent. Les questions fusent : "D'où êtes-vous ? D'où venez-vous ?

Y a-t-il des gars d'une telle ou telle localité parmi vous ? Où en est la situation militaire ? etc. etc ...". Nous ne savons à qui répondre et le Chef leur intime l'ordre de nous laisser en paix pour l'instant. Il fait avancer deux ou trois anciens à qui il remet nos couvertures et housses en leur disant de préparer nos lits.

Nous recevons une pleine gamelle de purée de choux blancs avec quelques pommes de terre. Quoique froid le repas nous semble bon. Nous demandons au Chef si c'est tous les jours comme ça. Souriant il nous répond que nous verrons bien ...

Nous sommes attendus par quelques jeunes prisonniers qui nous montrent nos lits. Louis et moi sommes pris en charge par Toon De Wachter de Puurs, qui semble avoir notre âge mais qui a 4 ou 5 ans de plus que nous. Il nous dit être captif depuis bientôt deux ans, depuis octobre 1941 ... Nous croyons rêver ; avec nos deux mois et demi de captivité nous nous prenions déjà pour des anciens ...

Toontje fait partie d'un groupe de résistance autonome, "La Main Noire", qui opérait dans la région de Boom. Ils sont une bonne centaine à être arrêtés et sont presque tous à Esterwegen. Ils ne sont pas encore passés au tribunal sauf leurs chefs qui sont enfermés dans une prison. Après la guerre nous apprendrons que les chefs ont été fusillés à la prison de Lingén.

Toontje passe sa main dans nos cheveux, secs maintenant. Il nous dit ne plus se souvenir de cette sensation et frotte son crâne rasé de près.

Nous avons deux lits juste en-dessous du sien. Avant de nous endormir Louis me souffle : "Si celui-là a pu tenir deux ans, nous le pourrons aussi".

Si nous avions su ce qui nous attendait encore, notre moral aurait été plus bas.

Avec un sentiment de presque bien-être nous nous endormons. Première nuit à Esterwegen.

Avant de continuer ce récit je veux d'abord situer le "Strafgefängnislager VII" d'Esterwegen.

Dès la prise du pouvoir par les Nazis en janvier 1933, la technique de la "détention préventive" permettait d'incarcérer les opposants au nouveau régime, essentiellement des communistes et sociaux-démocrates. Le Schutzhaft était prétexte pour les troupes S.A. de s'emparer de leurs adversaires, sans autre forme de procès. Ils étaient enfermés dans des casernes ou des usines abandonnées où régnait une terreur sans limites. C'était le temps des camps "sauvages", tel que la Columbiahaus à Berlin.

Après quelques semaines de violences odieuses l'Etat, voulant donner un semblant de légalité à ces incarcérations arbitraires, et dans le souci de ne pas effrayer la classe possédante - en grande majorité favorable au parti Nazi - en reprenait le contrôle.

Les lieux de détention furent remis au Ministère de la Justice et les prisonniers transférés dans des prisons d'Etat, ils restaient toutefois sous garde des S.A. Ces prisons étaient vite surpeuplées et l'idée de loger les détenus dans des camps prit forme. Ainsi naquirent les premiers camps de concentration nazis, ils allaient subsister jusqu'à l'écroulement du Grand Reich.

A Esterwegen la firme Vocke avait érigé quelques baraques pour y loger ses ouvriers qui extrayaient du sable d'un terrain appartenant au paysan Hannecken. Les S.A. auraient bien voulu utiliser ces baraquements mais Vocke refusait de les céder. Le Ministère de la Justice expropriait alors ce terrain et le transférait à la S.A. On agissait de même avec des terrains attenants qui appartenaient à l'Eglise et au paysan Beckenbrock. Le propriétaire terrien et membre du parti nazi Behnes, obtenait des avantages particuliers pour la cession volontaire de ses terres attenantes.

A Börgermoor, à une dizaine de kilomètres d'Esterwegen, existait un camp où le Ministère de la Justice de la République de Weimar enfermait des prisonniers de droit commun. Börgermoor était devenu un camp S.A. et c'est de Börgermoor que venaient les premiers prisonniers pour construire à Esterwegen un nouveau camp. Nous sommes en mars 1933, Hitler est au pouvoir depuis à peine deux mois.

Le premier chef de camp d'Esterwegen fut le Standartenführer Brinkmann, les premiers gardiens des S.A. de la Standarte 229. Willy Perk a décrit dans son livre "Hölle im Moor" (Roderberg Verlag - Frankfurt am Main) la vie des premiers prisonniers d'Esterwegen.

Les détenus étaient mal logés, mal nourris, battus et torturés sans cesse. Ils extrayaient de la tourbe des marais par tous les temps et continuellement sous les coups des gardiens. Beaucoup de prisonniers étaient abattus, soi disant en tentant de s'évader.

Pratiquement tous les élus du parti socialistes et du parti communistes d'avant 1933 ainsi que les leaders syndicaux sont passés par les Camps du Marais, plusieurs ont été à Esterwegen.

Fritz Husemann Chef Syndical et député socialiste au Landtag de Essen.

Friedrich Ebert Fils de l'ancien chancelier du Reich.

Théodor Neubauer Anti-militariste et député communiste au Reichstag.

Wilhelm Leuschner Député socialiste au Landtag de Hesse.

Wolfgang Langhoff Acteur de théâtre, auteur du chant "Die Moorsoldaten" et du livre portant le même titre.

Fritz Reuter Membre du parti communiste et fondateur des "Jeunesses Communistes Allemandes".

Carl von Ossietzky Anti-militariste et membre du parti démocrate. A obtenu le Prix Nobel de la Paix en 1936 pendant qu'il était incarcéré à Esterwegen.

etc ... etc ... etc ...

Esterwegen était un camp effroyable. Lorsque plus tard, à Buchenwald, nous disions aux "anciens", dont certains avaient plus de 10 ans de captivité derrière le dos, que nous avions été à Esterwegen ils nous montraient du respect. La réputation et le souvenir de ce camp étaient encore vifs dans les esprits de ces hommes qui en avaient pourtant vu de toutes les couleurs ...

Début 1934 une Organisation Centrale des Camps de l'Emsland était créée, elle dépendait de Théodor Eicke qui sera plus tard Inspecteur Général de tous les camps de concentration en Allemagne. Eicke a donc fait ses premières armes à Esterwegen.

Les premières mesures disciplinaires pour tous les camps de concentration ont été établies par Eicke et diffusées à tous les commandants des camps le 1er août 1934.

Le Service International de la Croix Rouge d'Arolsen m'a communiqué que le Camp d'Esterwegen est mentionné pour la première fois, selon ses archives, le 4 mars 1933. Les prisonniers étaient affectés au travail auprès du "Reichsbausiedlungsgesellschaft zur Moorkultivierung". Selon la même source d'informations la "Disziplinar- und Strafordnung für das Gefängenenlager" du 1er août 1934 mentionne :

"L'exécution de la peine est aux mains du Commandant du camp qui est personnellement responsable devant l'Inspecteur des Camps de Concentration de l'application des directives du camp. Ce dernier dépend du Commandeur de la Police Politique et décrète ses directives en son nom".

Les Camps de l'Emsland, Esterwegen en particulier, ont été les modèles sur lesquels le système concentrationnaire fut bâti.

Après la "Nuit des Longs Couteaux" la S.A. perdit son influence au profit de la S.S. qui reprendra un par un le contrôle des camps.

En 1936 le camp d'Esterwegen dépendra de la Zentralverwaltung du Ministère de la Justice. Comme, en cette période, toutes les polices et tous les gardiens de prison ressortent du Reichsführer S.S. il n'y a que les uniformes qui changent.

Le 23 septembre 1936 les camps de l'Emsland reçoivent leur numérotation définitive. Börgermoor est le Camp I, Esterwegen le Camp VII. Il reste 15 camps dans l'Emsland, ils pourront abriter 12.000 prisonniers. Le 1er mai 1937 ils en contiennent 7000.

Le 1er novembre 1939 le Ministère de la Justice décrète que les camps de la région de Papenburg doivent être destinés aux prisonniers de la Wehrmacht, en principe des prisonniers militaires.

1940 : Départ de tous les prisonniers politiques vers les prisons et camps de concentration de Dachau, Buchenwald, Oranienburg, e.a.

1941 : Les camps n'abritent que des prisonniers militaires allemands, essentiellement des déserteurs et soldats accusés d'insubordination ou d'infractions aux règlements militaires. Les détenus sont enfermés dans ces camps après leur condamnation par des tribunaux militaires. On leur a dit que les peines encourues ne commenceraient à compter qu'à partir de la fin de la guerre.

1942 : Premiers prisonniers de la catégorie "Nacht und Nebel". D'abord des Polonais, ensuite viennent des Belges, Français et Néerlandais.

1943 : Départ des Polonais ; arrivée des Belges et Français du Nord venant des prisons de Wuppertal et de Bochum, bombardées. Esterwegen sera désormais réservé exclusivement aux prisonniers de la Wehrmacht, arrêtés dans les pays de l'Ouest pour activités contre l'Armée Allemande (Westlandgefangenen). Ils seront complètement coupés du monde extérieur et devront disparaître dans la Nuit et le Brouillard (Décret du Führer du 7 décembre 1941).

Une partie du camp d'Esterwegen reste toutefois réservée aux déserteurs allemands. Afin de maintenir une stricte séparation entre les deux catégories de détenus le camp sera divisé en deux dans le sens de la longueur. La Lagerstrasse sera pourvue des deux côtés d'une clôture en fil de fer barbelé. Le côté droit (Nordlager) sera réservé aux prisonniers allemands, le côté gauche (Sudlager) aux N.N. de l'Ouest. La Lagerstrasse perd son rôle de rue principale, elle ne sera plus utilisée que par les gardiens et les Posten.

Les détenus militaires allemands partent le matin dans les marais, ils sont traités durement, non seulement par les Wachtmeisters mais aussi par leurs Chefs de Baraque et chefs d'équipe, qui sont des détenus comme eux.

Ils portent un uniforme identique aux nôtres mais avec une grande lettre "F" dans le dos (Fahnflüchtig).

Lorsqu'ils partent au travail et lorsqu'ils rentrent, fourbus, le soir les coups de matraque pleuvent.

Novembre 1943 : Premier transport de prisonniers d'Esterwegen pour la prison de Wolfenbüttel.

Mars 1944 : Transport de 900 prisonniers à la prison de Gross-Strelitz en Haute Silésie.

Mai 1944 : Les derniers prisonniers occidentaux quittent Esterwegen. Ils sont envoyés dans des camps de concentration situés plus loin en Allemagne et dans des prisons, notamment le Zuchthaus Gross-Strelitz et le Zucht- und Arbeitshaus Bayreuth ainsi qu'à la prison de Ichttershausen.

Avril 1945 : Les troupes britanniques libèrent les camps de l'Emsland. Ils y trouvent encore 1570 prisonniers parmi lesquels 14 Belges, 47 Français et 27 Hollandais.

Quelques jours avant l'arrivée des Britanniques un commando d'extermination massacre encore beaucoup de prisonniers.

Esterwegen est un petit village situé en Basse-Saxe à une trentaine de kilomètres de Papenburg. La région des marais de la Frise s'étend jusqu'ici et est nommée parfois "Ostfriesland". Le paysage est monotone, sous la pluie et la brume presque continuelles il devient sinistre. Un pays plat avec quelques maigres bois de pins et de bouleaux. De-ci de-là quelque ferme au toit de chaume, des étendues de sable gris où pousse de la bruyère qui ne devient jamais mauve ; pour le reste des marais.

L'air est contaminé par les effluves qui provoquent des fièvres comparables au paludisme.

Région idéale pour y établir des camps de concentration ; éloignée de centres importants, isolation renforcés par le manque de routes, surveillance facile car l'évadé doit obligatoirement suivre les quelques chemins praticables, sans arrêt contrôlés par la police. Le Camp même est situé à plusieurs kilomètres du village qui ne compte autour de son église que quelques maisons.

Esterwegen n'est pas un grand camp comme Dachau ou Auschwitz. Il abritera environ 1800 détenus dans le Lager Sud. Les déserteurs allemands du Lager Nord sont bien moins nombreux.

Un rectangle d'environ 600 sur 180 mètres, divisé en deux par la Lagerstrasse. De chaque côté une dizaine de baraques sales et d'un ton vert-gris délavé. La Lagerstrasse est bordée de quelques arbres jeunes et chétifs.

Les baraques des gardiens sont situées dans le Vorlager, séparé de notre Camp par un réseau de fils de fer barbelés. Deux portes grillagées mènent vers les camps Sud et Nord. Certains gardiens vivent avec leurs familles dans le Vorlager. Il nous sera possible d'apercevoir de temps en temps une femme ou un enfant. Nous apprendrons aussi que les gardiens disposent d'une salle commune, le "Casino" où se tiennent également les procès qui ont lieu dans le Camp.

Le Lager est entouré d'un mur en briques grises. Il a environ 2.50 m. de hauteur et est surmonté d'une triple rangée de fils sous tension comme le prouvent les isolateurs en porcelaine. Lorsque ces fils sont touchés ou coupés ils donnent l'alerte. Ils supportent pourtant les rares corbeaux qui s'y posent parfois - les autres oiseaux ont dû fuir cette contrée hostile. A deux ou trois mètres du mur d'enceinte, trois rangées de fil de fer barbelé, celle du milieu est électrifiée. Entre la rangée extérieure et le mur les Posten patrouillent, surtout de nuit.

Six miradors surveillent le camp, ils sont également en briques. Il y en a un dans chaque coin et un dans chacun des murs les plus longs.

Derrière le camp, côté Sud, passe une route. Nous entendons parfois passer un camion ou une charrette de paysan. Après la route le terrain s'élève un peu et on peut apercevoir quelques cimes d'arbres ; toujours bouleaux ou pins, c'est l'Esterwegen Busch.

Au-delà du Lager Nord passe un canal. De temps en temps nous voyons un bout de cheminée et la fumée d'un remorqueur. Le poète wallon, Guy Ferdinand Hannecart s'en est inspiré pour écrire, à Esterwegen, en septembre 1943 son poème "Le Remorqueur".

Nous sommes logés dans le Lager Sud. Il y a donc une dizaine de baraques, toutes identiques.

La première est réservée aux condamnés. Ce sont des prisonniers qui ont reçu leurs papiers de Termin et attendant leur procès imminent. Il y a également ceux qui sont déjà condamnés et attendent leur transfert dans une prison ou un autre camp pour y purger leur peine. Cette mise en scène de séparer les "condamnés" des détenus préventifs répond aux règlements en vigueur dans un Strafgefängnislager. Nous verrons que le même sort attend chacun, condamné ou non, innocent ou simplement suspect d'activités contre le Reich. Il y a des non-lieux, des condamnés à mort et ceux qui seront condamnés à des peines inférieures au temps déjà passé en prison et qui, logiquement, devraient être remis en liberté. Pour chacun le régime sera le même mais la forme respectée ...

Les condamnés à mort partent pour Lingen où on fusille. Les Chefs de la Main Noire y ont été mis à mort de cette façon. D'autres partent pour Wolfenbüttel où ils seront décapités à la hache comme ce fut le cas pour le groupe des "Parachutistes" avec Max Passelcq, l'abbé de Sloovere et Lacloche.

La baraque 2 abrite les prisonniers qui ont un travail bien défini. Il y a les Holzhäcker qui doivent couper du bois, surtout fendre des souches énormes que les prisonniers allemands ramènent des marais. Il y a les cuisiniers parmi lesquels quelques gars de la Bande de Lichtervalde. On les appelle ainsi car, de ce petit village de Flandre plusieurs habitants ont été arrêtés et déportés en Allemagne. Parmi eux leur bourgmestre. La "Bande de Lichtervalde" sera condamnée à Papenburg dans la Marienschule par un tribunal présidé par Freisler. Beaucoup de peines de mort, aussi pour le bourgmestre. L'exécution eut lieu à Wolfenbüttel par la hache.

Dès juillet 1944 ce même Freisler sera désigné comme président du tribunal qui jugera les participants à l'attentat contre Hitler.

Les baraques 3 à 8 sont réservées aux prisonniers belges et français du Nord. Il y a également quelques Hollandais, arrêtés en Belgique et transférés des prisons de Bochum et de Wuppertal.

Les baraques 10 et 11, situées dans le Lager Nord, sont occupées par des prisonniers occidentaux qui travaillent à la Werkstatt, ce sont des tailleurs, menuisiers et un forgeron. Ils ont peu ou pas de contacts avec leurs collègues du Sudlager.

La baraque 4 sera réservée un certain temps au "Jugendlichen". A la 5 on trie des petits pois chiches qui y sont amenés mélangés à des petites pierres et des grains d'orge. C'est là baraque des veinards qui mastiquent à longueur de journée des pois ou de l'orge. Certains font griller des grains d'orge pour en faire du café (?), bien meilleur que le breuvage que l'on nous sert le matin. L'accès à la baraque 5 est interdite à tout prisonnier d'une autre baraque. Il n'y a pas que les Wachtmeisters qui y veillent. Ceux qui ont ce travail privilégié ne veulent pas courir le risque de se le voir retiré. Avec âpreté ils défendent leur bonne fortune et interdisent même que l'on emporte des pois ou de l'orge pour un copain logé dans une autre baraque. Chacun pour soi ...

Lorsque, à la suite d'une tentative d'évasion par un tunnel partant de la baraque 5, le tri des petits pois lui était retiré on trouvait, dans les autres baraques que "Justice était faite ...".

C'était la baraque 7 qui héritait du triage des pois chiches et ses occupants se comportaient exactement pareils à ceux de la 5 ...

La baraque 8 est occupée par les blessés et les convalescents. Aucun supplément de nourriture ni de soins spéciaux. Les blessés se font panser à la Revier Sud, les convalescents sont visités par un médecin belge - prisonnier également - mais ne reçoivent plus de médicaments. Ils restent à la 8 en attendant de pouvoir regagner leurs baraques d'origine. Le seul avantage de la 8 est qu'on peut rester couché au lit toute la journée.

La dernière baraque de la rangée, côté Sud, est la Revier ou Infirmerie. Des médecins belges essaient d'aider leurs camarades malades mais ne disposent ni de moyens ni de médicaments. La Revier c'est le domaine du "Fou", un Wachtmeister qui se prend pour docteur parce qu'il porte une blouse blanche. Il admet à l'infirmerie ceux dont la tête lui revient et en refuse l'accès aux autres.

C'est lui qui désigne chaque jour les sortants, sans aucune connaissance médicale mais uniquement selon la durée du temps passé à la Revier.

Sans raison apparente il chasse la moitié des malades qui se présentent le matin à la consultation médicale, à vue de nez. Dans l'infirmerie c'est lui qui décide du médicament et de la dose qu'il veut parcimonieusement octroyer. Ces médicaments se limitent à quelques cachets de Permanganate désinfectant, d'une poudre blanche contre la dysentérie, de solution contre la gale et dans les cas exceptionnels d'une aspirine.

Du côté Nord il y a une autre Revier, celle du Sud ne suffisant pas. C'est une ancienne chapelle : sur un paroi on distingue nettement l'endroit où devait se trouver l'autel par une teinture rose-lila en forme ogivale. Deux petites chambres, près de l'entrée et où dorment les médecins et les Kalfaktors, ont encore des portes avec des inscriptions : "Evang. Pfarrer" et "Kath. Pfarrer". On se demande en quelle période une chapelle pouvait exister dans un camp de concentration, à qui elle pouvait être destinée ?

Des recherches que nous avons entreprises il ressort qu'elle servait effectivement de chapelle pour les prisonniers dans les années 1934 à 1936, du temps où le Régime courtisait l'Eglise ...

Les cuisines, les douches et la Werkstatt se trouvent également du côté Nord.

Derrière le camp, toujours du côté Nord, il y a un bassin de natation dont nous voyons le plongeur. Il a été creusé par les prisonniers dans les années 1930 pour servir aux gardiens. Compte tenu du climat il n'a pas dû être utilisé souvent.

Enfin, entre les baraques 3 et 4 il y a l'Appellplatz. Elle ne sert plus comme place d'appel, celui-ci a lieu dans les baraques.

Parfois "Cognac", le Hauptwachtmeister qui porte ses trois étoiles, y fait rassembler les nouveaux venus pour son discours de "bienvenue". Les prisonniers désignent la place d'appel de "Place Rouge" ou de "Place de Moscou".

En guise de sanction collective on impose parfois à l'une ou l'autre baraque des exercices de gymnastique sous la conduite de "Charlot", un Wachtmeister particulièrement vicieux qui doit son sobriquet à sa petite moustache.

Lorsque les Jugendlichen sont à la baraque 4, "Mussolini" y fera exécuter aux jeunes le Gleichschritt durant des heures.

La "Place Rouge" aurait servi jadis de lieu d'exécution. Il reste un grand poteau avec poulie en haut, à côté se trouve un grand bloc de ciment. A cause de son aspect sinistre la "Place de Moscou" n'est guère fréquentée par les prisonniers.

La baraque 6, identique aux autres, est divisée en réfectoire, dortoir et lavoir. A chaque extrémité il y a un sas. On entre et sort par celui situé du côté de la Lagerstrasse. Celui du fond sert de remise pour la tourbe destinée au poêle. Par la porte du fond on peut se rendre aux Latrinen.

Le réfectoire est divisé en compartiments faits d'armoires de 1.80 m. de haut. On y range sa gamelle et son linge de toilette. Il y a 14 armoires par table, 7 de chaque côté. La baraque compte 8 tables, chacune pour une 15-aîne de prisonniers sauf la table 5 où il n'y en a que 6 à cause du poêle à tourbe, tout en hauteur.

Chaque table a son Chef de Table ou Tischälteste qui veille à la distribution des rations et désigne les hommes de corvée. Celle-ci consiste à exécuter quelques travaux tels que le balayage de la baraque, les hommes de la Courvée Bouffe doivent aller chercher les bidons de café ou de soupe à la cuisine.

Avec Louis je suis désigné à la table 2 où il y a Max Passelecq et Lacloche du groupe des Parachutistes. Lacloche est un individu particulier. Taiseux, il s'installe parfois par terre, le dos appuyé aux armoires, sa veste tirée par dessus la tête pour dormir de longues heures. On chuchote qu'il était effectivement clochard avant la guerre. Il serait arrivé en Angleterre en 1940, au moment de la débacle. Enrôlé, il s'est porté volontaire pour les Paras-Commandos, il a sauté en 1942 en Belgique occupée et fut pris par les Allemands. Comme Max et quelques autres il attend son procès. Il ne parle qu'avec Max et encore très peu. En accord avec les autres occupants de la table il n'est jamais désigné pour les Corvées.

A la table 2 il y a également Pierre Mevis de Bruxelles et quelques gars de Maldegem et d'Eeklo dont Armand Verstraete.

A la table 5 il y a l'Abbé de Sloovere qui veille sur le Père Angello, un abbé aveugle qui mourra en 1945 à Dachau. Albert est à leur table.

Dans le réfectoire il y a 6 fenêtres. les tables 4 et 5 sont donc constamment dans la pénombre.

Le lendemain de notre arrivée un gars de la Main Noire, Fiske Saerens, vient nous raser le crâne avec une tondeuse. Nous prenons de fou-rires en nous regardant et en frottant nos boules de billard passées au double zéro. Nous avons de vraies allures de galériens.

A cette époque la circulation entre baraques est encore autorisée, elle fut défendue ensuite, sauf les dimanches. Nous allons visiter nos copains dans les autres baraques. Tous rasés, il nous arrive de ne pas les distinguer tout de suite parmi les autres bagnards. Les cheveux donnent la personnalité de chacun, chauves nous sommes tous pareils. Nous en profitons pour échanger quelques vêtements mieux adaptés à notre taille. Nous avons appris à mettre convenablement nos chaussettes mais les sabots nous blessent toujours les pieds.

Armand, dans la baraque 4, souffre d'une otite. Il a collé un mouchoir contre son oreille et le tient en place au moyen de sa Binde dans laquelle il a fait un noeud juste au sommet de son crâne ce qui lui donne une allure d'oeuf de Pâques enrubanné. Malgré la douleur il en rit avec nous.

Dans les dortoirs les lits métalliques et superposés sont groupés par blocs de huit. Chaque bloc distant de 80 cms. de l'autre. Il y a une dizaine de blocs de chaque côté du dortoir.

Les matelas et oreillers sont en corde de papier tressé et contiennent de la paille. Lorsqu'on nous aura enlevé nos draps et nos taies d'oreiller nous mettrons notre linge de toilette sur notre oreiller car la corde nous imprime de douloureuses gauffrures aux oreilles.

L'hiver nous couchons à trois dans deux lits, ainsi on a plus de couvertures. Au réveil le Wachtmeister nous traite d'Homosexuellen. Dans le dortoir il y a encore moins de fenêtres que dans le réfectoire. Même de jour il y règne toujours une pénombre. L'entrée du dortoir est interdite durant la journée. Certains pourtant s'y isolent pour prier ou pour méditer.

Dans le Waschraum il y a une vingtaine de robinets au-dessus d'éviers, genre abreuvoirs pour bestiaux. Le matin on y fait une toilette sommaire, on y rince aussi les gamelles. Les anciens nous disent qu'il est dangereux de boire l'eau.

La nuit un tonneau est sorti du sas arrière pour servir aux besoins naturels. De jour nous devons utiliser les Latrinen qui sont installées derrière les baraques 5 et 9. De nuit on urine contre les parois du Waschraum, une rigole est prévue à cet effet. La corvée y mettra un peu de chlore de temps en temps.

L'ensemble de la baraque est sale et mal entretenu. Vitres cassées et remplacées par un bout de carton, plancher usé par les centai-

nes de sabots qui traînent. Par fortes pluies l'eau passe à travers le toit.

En principe les parois des baraquements sont doubles. Une couche de tourbe sert d'isolant, cette tourbe au fil des années s'est réduite en poussière et l'isolation ramenée à zéro. Dans la Revier Nord les parois sont simples ce qui n'améliore pas les conditions de vie des malades.

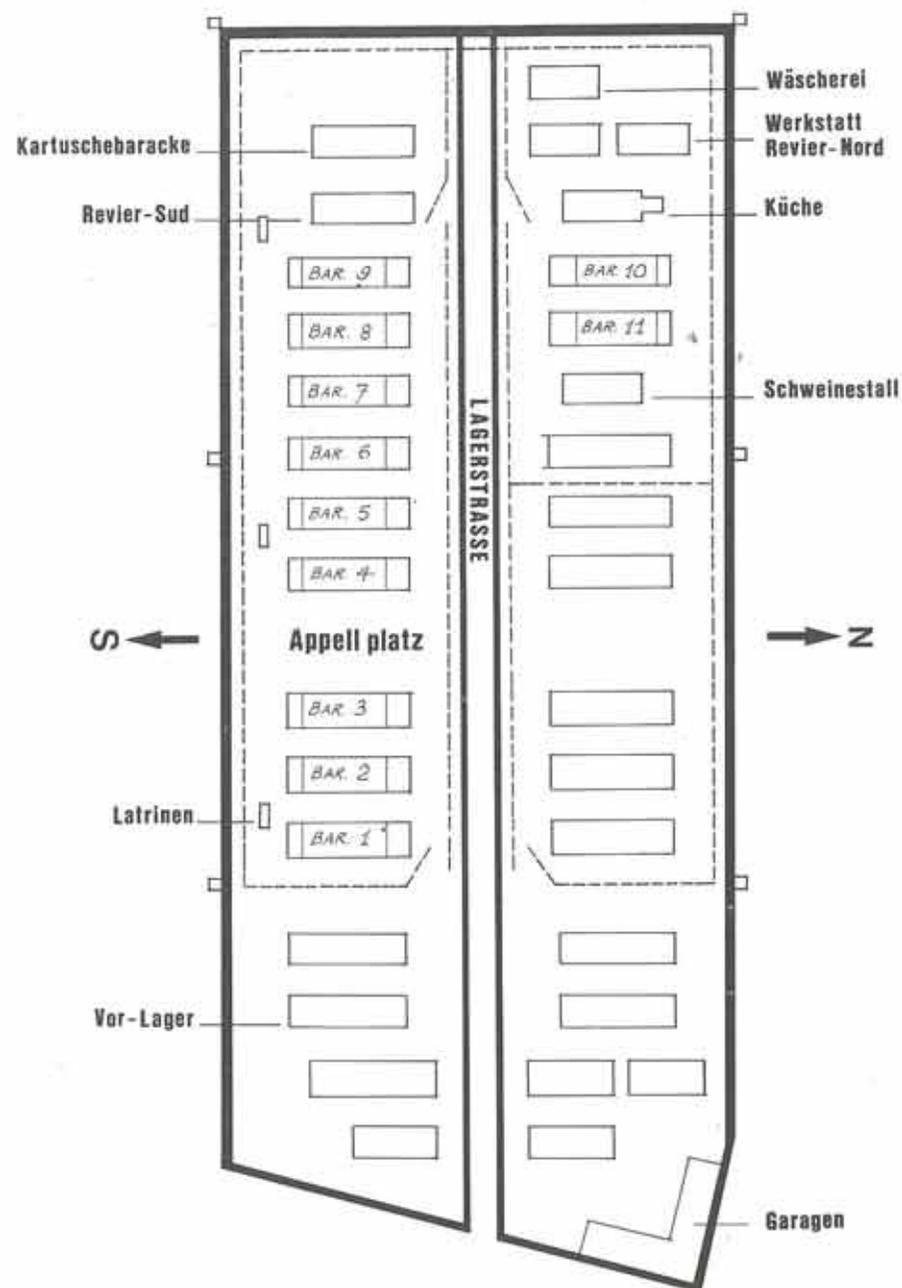
Avec l'arrivée de Roger et de Harry, Louis et moi avons demandé notre transfert à la baraque 8 ce qui fut chose aisée car deux nouveaux arrivants de la 8 voulaient rejoindre des amis dans la baraque 6.

Dans cette nouvelle baraque nous trouvons les mêmes installations vétustes et un autre Chef de Baraque, le notaire Van Biesbroeck d'Ostende.

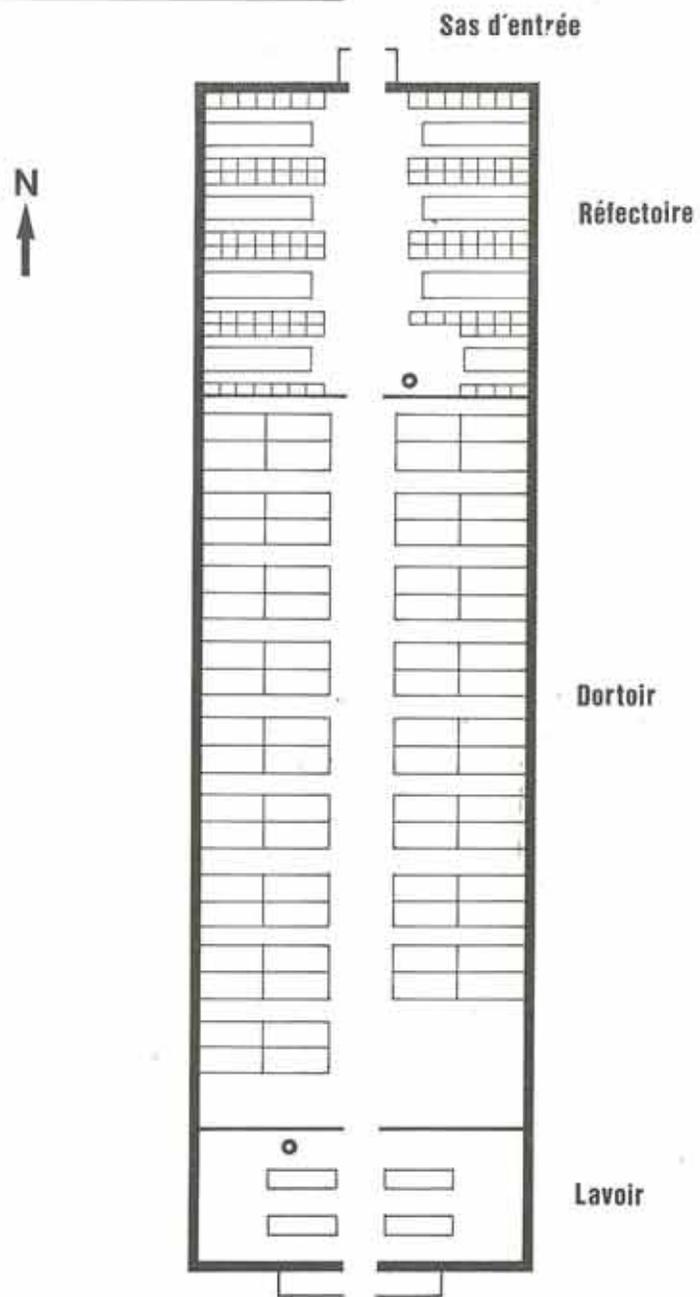
Deux ou trois jours après notre arrivée nous devons tous aller à la Kammer. On fait l'inventaire des fameux sacs dans lesquels nous avons dû mettre nos effets civils, le soir de notre arrivée. Selon l'humeur du "Chinois" il nous est rendu quelque objet personnel. Pour ma part il m'autorise à reprendre mon chapelet et deux mouchoirs ainsi que ma ceinture qui ne me quittera plus durant toute ma captivité.

Quelques veinards reçoivent un ou deux paquets de tabac ou de cigarettes. A l'un ou l'autre on rend un livre de prières ou un Missel : objets précieux qui aideront beaucoup de camarades à passer un coup de cafard.

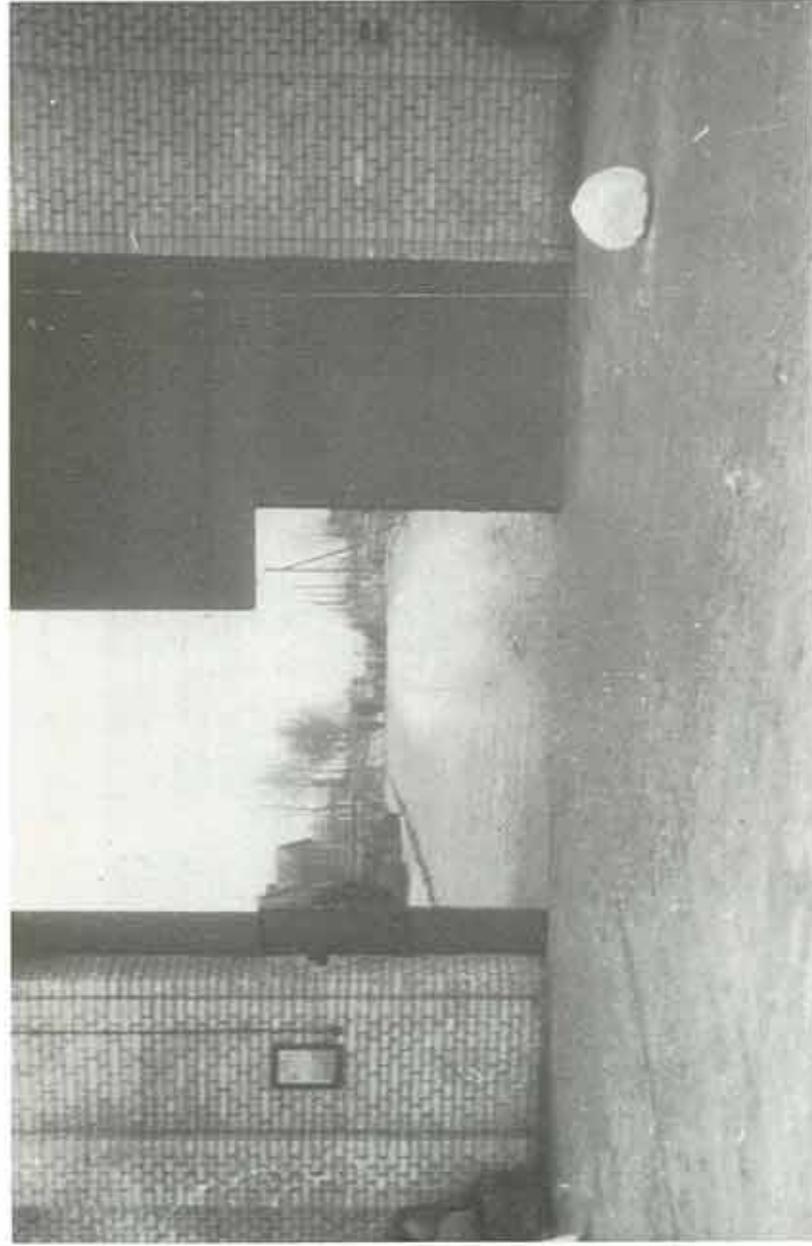
Plan approximatif
Strafgefangenenlager VII - Esterwegen (mai 1943 - juin 1944)



Plan approximatif d'une baraque
du lager-sud à Esterwegen (1943-1944)



Esterwegen - Porte d'Entrée
Photo prise en 1947 - Amicale d'Esterwegen



Esterwegen - Vue sur le Vorlager
Photo prise en 1947 - Amicale d'Esterwegen



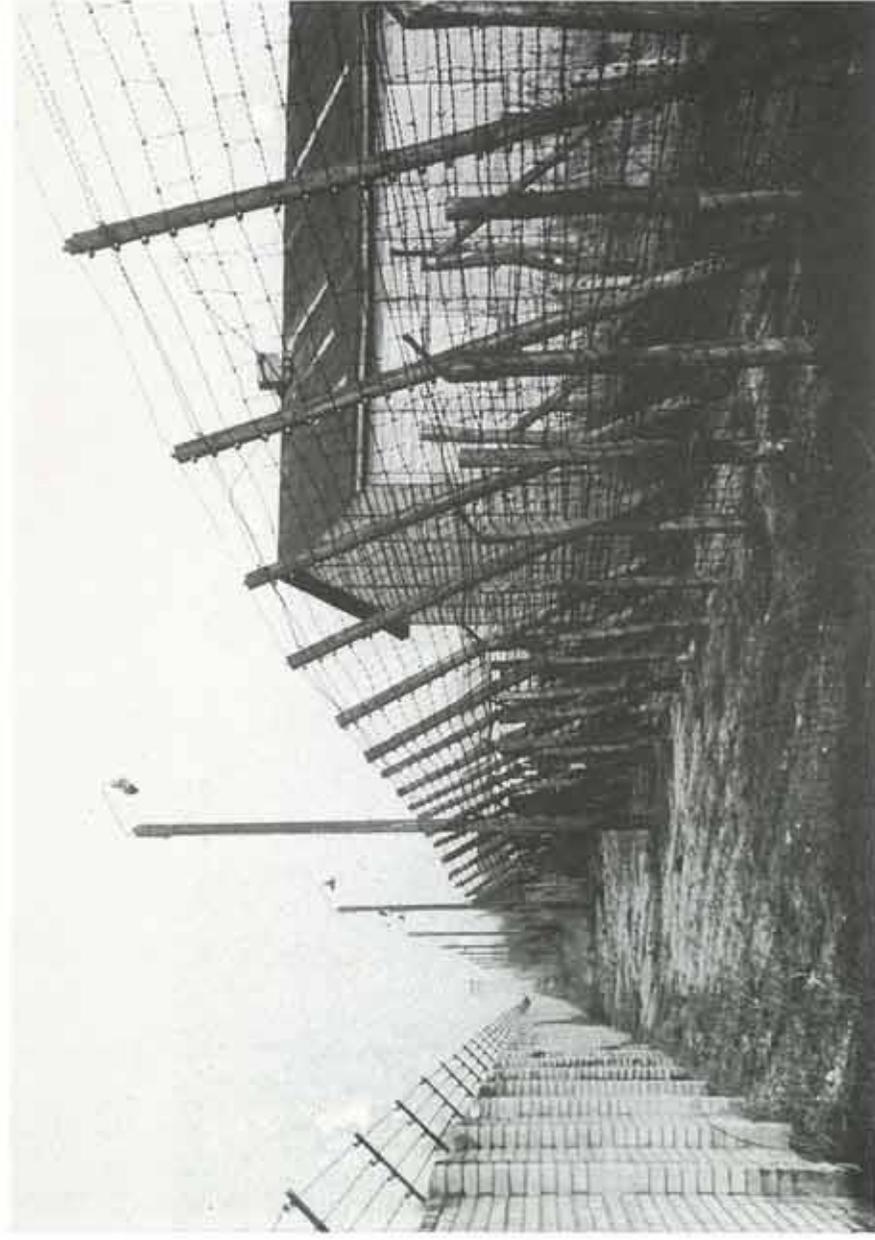
Esterwegen - Grillages séparant le Camp du Vorlager
Photo prise in 1947 - Amicale d'Esterwegen



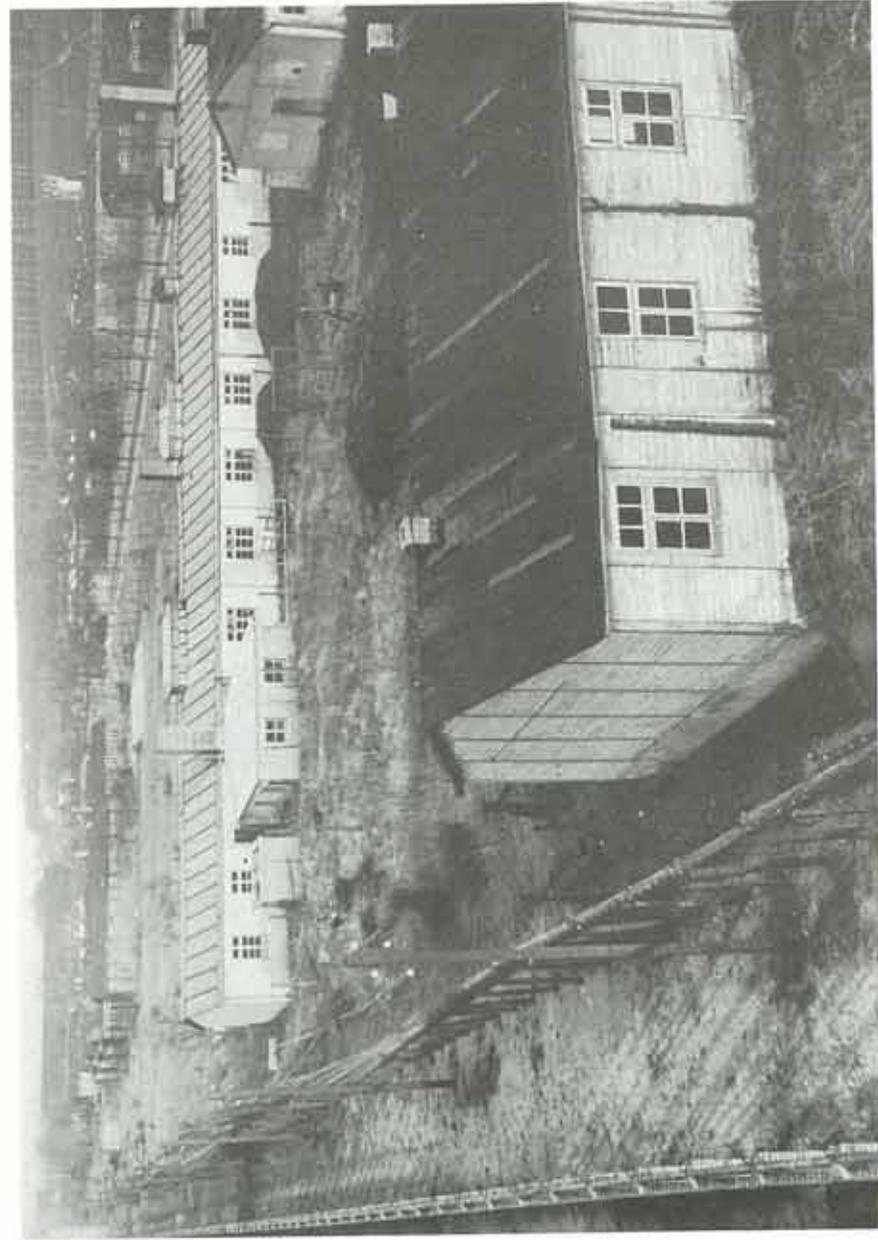
Esterwegen - Lagerstrasse
Photo prise en 1947 - Amicale d'Esterwegen



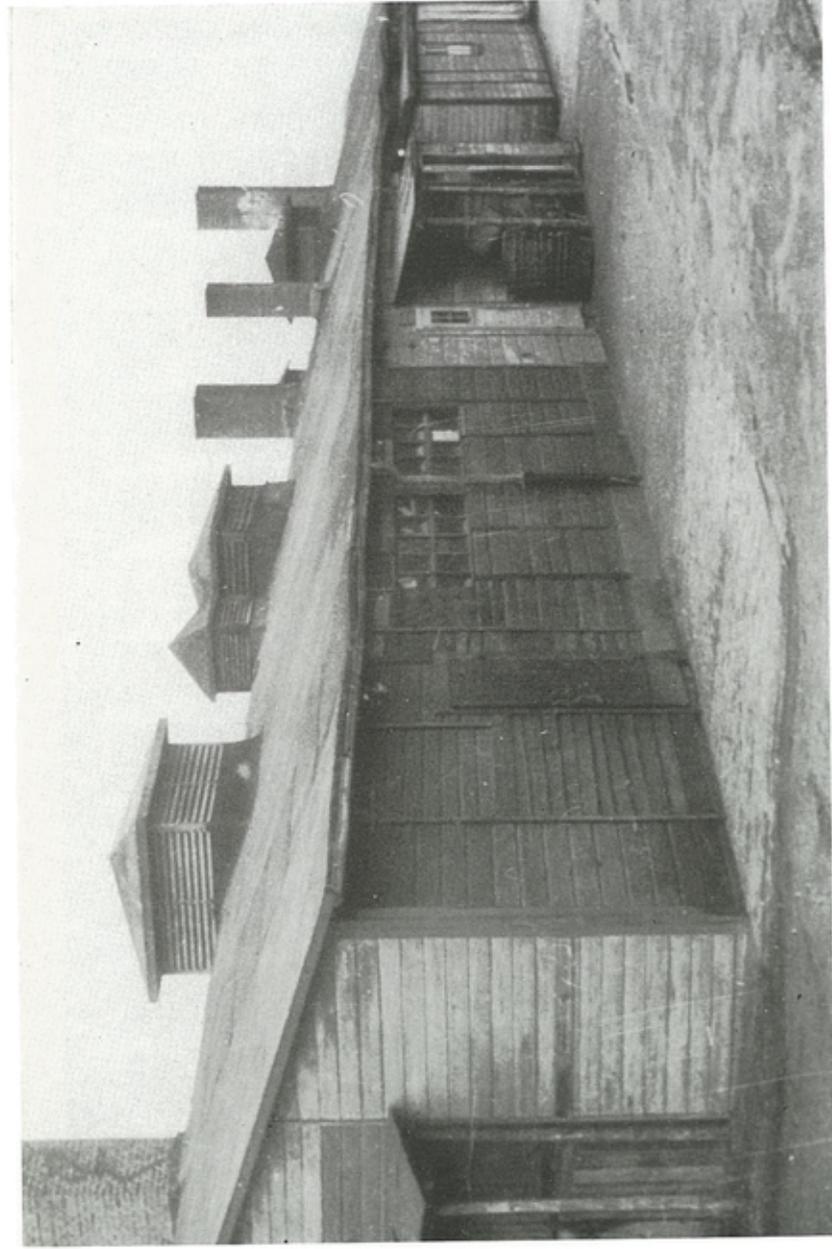
Esterwegen - Un Mirador
Photo prise en 1947 - Amicale d'Esterwegen



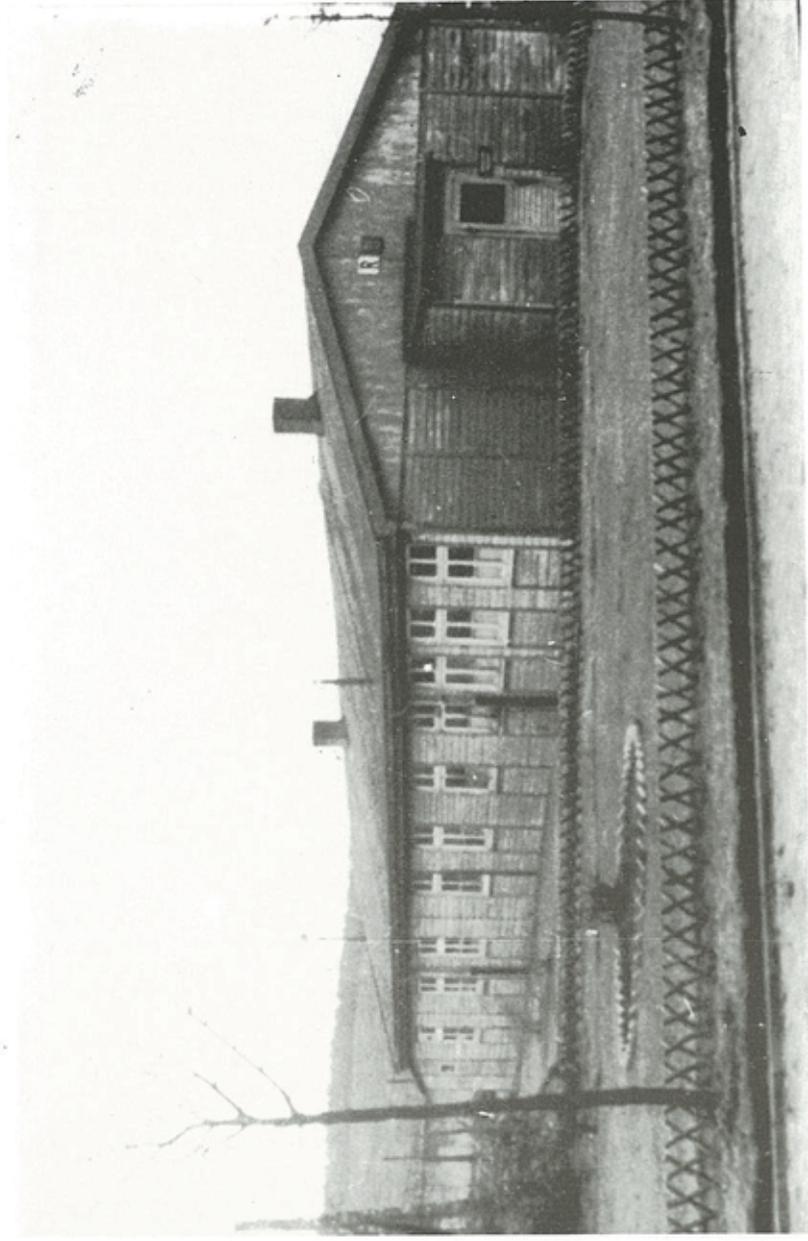
Esterwegen - Mur d'enceinte et Cloture - Le "Postenweg"
Photo : Krommschröder - Víncke



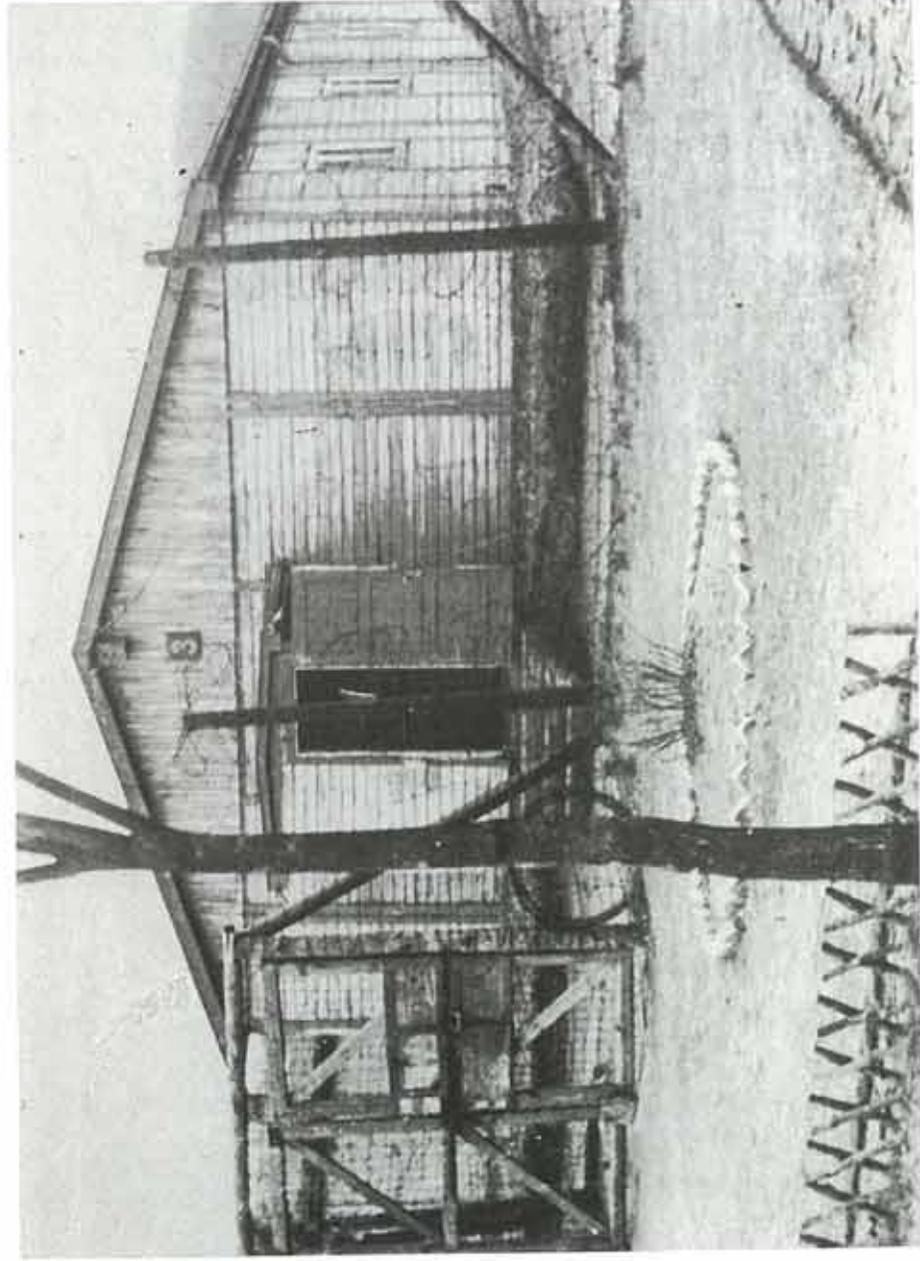
Esterwegen - Vue du Camp
Photo : Krommschröder - Víncke



Esterwegen - Les Cuisines
Photo prise en 1947 - Amicale d'Esterwegen



Esterwegen - Revier "Sud"
Photo prise en 1947 - Amicale d'Esterwegen



Esterwegen - Baracke Drei
Photo prise en 1947 - Robert De Bondt



Esterwegen - "Bettenbau"
Photo : Krommschröder - Vincke

Derrière la Revier se trouve un immense tas de douilles de différents calibres. Certains prétendent qu'elles viennent des fronts. J'en doute car je ne vois pas bien les soldats ramasser les cartouches vides après avoir fait le coup de feu. J'opte plutôt pour le stand de tir où des recrues doivent manier divers types d'armes à feu.

Des prisonniers des baraques 3 à 8 doivent trier ces douilles selon leur format et leurs matières - cuivre jaune, aluminium ou laiton etc ... Le travail peut être qualifié de léger. On se rassemble par petits groupes, installé sur des caisses à munitions vides on trie ce qui tombe sous la main en jetant les cartouches dans des caisses selon leur genre. Lorsqu'une caisse est remplie elle est mise de côté. Un camion vient régulièrement les enlever, sans doute pour la refonte du métal.

Dans ce tas de cartouches on trouve des choses intéressantes pour un prisonnier. Parfois un chargeur de fusil qui contient une petite lame en acier. Elle peut être utilisée pour en faire un petit couteau en le fichant dans une douille et en le callant avec un bout de bois. Il ne reste plus qu'à aiguïser la lame sur une pierre pour obtenir une pointe et un tranchant. Ce travail prend des heures mais le temps ne manque pas. Avec ces "couteaux" on peut couper son pain, certains "étalent" leur margarine ou marmelade lorsqu'il y en a. D'autres, de vrais artistes, sculptent de jolis objets en bois, des figures de jeux d'échecs par exemple ou tout simplement des grains de chapelet. J'ai vu exécuter par un artisan une petite statue de Sacré Coeur dans un pied de Schmel en bois de hêtre.

Chacun pense qu'il pourra ramener ces "souvenirs" lorsque nous rentrerons. Les fouilles régulières ont souvent raison de ces doux rêves, mais dès qu'un objet est confisqué par les Wachtmeisters chacun recommence et en fabrique un autre, plus joli que le précédent.

Les douilles en aluminium, de format plus grand, sont coupées et aplaties. Elles forment alors un rectangle de 8 sur 12 cms. environ. Bien martelées et polies au sable durant des heures elles sont confiées à un graveur qui y burine une vue du Camp avec une façade de baraque en avant-plan et, inévitablement, l'inscription "Souvenir d'Esterwegen 1943".

D'autres fabriquent des petites boîtes plates avec couvercle, toujours en aluminium. Ils y mettent quelques biens précieux, une aiguille et du fil ou quelques boutons ; quoique les boutons se fixent généralement avec un bout de fil de fer provenant des condensateurs.

Parmi les détenus il y a plusieurs peintres et dessinateurs. Ils exécutent sur du papier Kübel ou un morceau de papier Kraft des croquis de la vie quotidienne à Esterwegen, surtout des "Têtes de Bagnards".

Parmi les dessinateurs les plus connus d'Esterwegen il y a Julien Lievevrouw de Gent. Les illustrations du livre de l'abbé Froidure, "La Calvaire des Malades au Bagne d'Esterwegen" sont de sa main. Bon nombre de ses dessins se sont perdus ou ont été confisqués lors des fouilles. Madame Lievevrouw possède encore des croquis originaux de Julien dont son "Autoportrait" exécuté à Erzingen et que je reproduis plus loin.

Près des "Cartouches" il y a un petit tas de tubes vides de provenances diverses. Certains ont contenu des produits alimentaires tels que pâté ou moutarde. Ils sont pressés et les quelques grammes extraits dégustés par les prisonniers chargés de dévisser les bouchons. Les tubes mêmes partent ensuite à la récupération des métaux non-ferreux.

Il y a surtout des tubes à dentifrice vides. Ils seront également complètement pressés et les restants gardés dans une petite boîte. Cette récupération sert aux fanatiques de l'hygiène dentaire. Les bouchons, de couleurs différentes, servent de support pour les figures de jeux d'échecs découpés en bois ou simplement comme jetons pour les jeux de dames. Jeux d'échecs et jetons sont régulièrement confisqués lors des fouilles.

Un autre travail à Esterwegen est le tressage de cordes en papier. Entre la baraque 8 et la Ravier il y a un tas de condensateurs provenant, dit on, des usines Philips bombardées. Ces condensateurs ont plusieurs formats, depuis quelques millimètres jusqu'à une bonne dizaine de centimètres. Ils sont faits de deux couches de papier paraffiné séparées par une couche de papier d'argent. Ils sont amenés dans les baraques par les hommes de la Corvée. Le dessus des tables est retourné et les condensateurs versés dessus. On prend place autour et on déroule lentement le papier dont on fait des pelotes. Le papier d'argent est pressé en boules et mis en sacs. Ils sont également emportés par le même camion qui vient charger les cartouches triées.

Avec le papier il faut tresser des cordes. Au-dessus de chaque porte d'armoire on a planté un clou où l'on attache trois bandes de papier et le tressage commence. Les fesses appuyées à la table on fabrique un mètre de corde, puis on vient s'asseoir avec ceux qui déroulent lentement les condensateurs en bavardant. On participe à la conversation ou on joue aux dames ou aux échecs, les grilles

sont tracées sur le dessous des tables sur lesquels on travaille.

Lorsqu'un Wachtmeister vient contrôler si tout le monde est au travail sa venue est annoncée par un guetteur qui annonce : "Vingt deux". Le gardien entre et le premier qui l'aperçoit crie : "Achtung" (selon le règlement). Tout le monde doit se lever et prendre la position fixe, sans bouger de place. Les jeux sont déjà recouverts de papier déroulé. "Weitermachen", on peut s'asseoir, les tresseurs font mine de reprendre le travail. Le gardien parti, chacun continue son jeu ou sa rêverie.

Quelques camarades, désireux d'occuper leurs dix doigts, tressent à longueur de journée. Ils fournissent à eux seuls le quotum imposé à la baraque.

Avec ces bandes de papier les prisonniers fabriquent des objets divers dont des pantoufles que l'on porte dans les sabots. Certains se permettent le luxe de posséder deux paires de ces espèces de chaussons ; des fins pour porter dans les sabots et une autre paire à double semelle (toujours de corde) que l'on porte dans la baraque au lieu de ces affreux trucs de bois qui font souvent mal aux pieds et sont lourds à traîner. Fini le règne des chaussettes russes qui servent maintenant de mouchoir ou de linge de toilette de rechange. Ces pantoufles sont exécutées au crochet de bois découpé dans un pied de tabouret ou une planche.

Avec le papier on tisse aussi des gilets à porter sous la veste pour se protéger du froid. On crochète aussi d'autres objets tels que des calots militaires du type d'avant 1940. Certains y attachent la "floche" et découpent en aluminium le numéro et l'arme de leur ancien régiment.

Louis, très adroit au crochet, a fabriqué pour René Getteman (mon ancien professeur retrouvé à Esterwegen) un ceinturon avec quatre cartouchières, René ayant touché un uniforme dépourvu de poches.

D'esprit inventif certains fabriquent à partir de cordes de couleurs et de diamètres différents, des sacs pour dames et autres objets militaires mais sans aucun intérêt pour un prisonnier.

Les gardiens ferment l'oeil mais reflent de temps en temps tous ces objets qu'ils destinent à leur usage personnel. Pourtant ils n'hésitent pas à nous traiter de "Saboteurs" puisque nous détournons des matières premières et les utilisons à des fins non prévues par l'effort de guerre.

A chaque condensateur il reste un petit bout de fil de cuivre ou de laiton variant de 2 à 10 cms. Ils sont soigneusement récupérés et servent à de multiples usages. Le plus fréquent est de fixer un bouton, l'aiguille et le fil sont rares. Il n'y a que les gars de la Main Noire qui ont des aiguilles, assez grosses et à pointe émoussée. Elles proviennent de la prison de Wuppertal où ils devaient coudre des Gammschen dans leurs cellules.

Ces bouts de fil sont indispensables à la fabrication des chapelets aux grains découpés dans du bois et dont la croix est faite en aluminium et même coulée en plomb.

Soudés ensemble et tournés en spirale ils peuvent servir de résistance pour chauffe-plats. Une brique est pourvue d'une encoche, on y loge la spirale et on prend du courant sur le fil de l'éclairage. Avec des déchets trouvés dans les condensateurs on a fabriqué un fer à souder indispensable pour la confection d'un poste de radio. Durant des mois il sera possible de capter des postes allemands pas trop éloignés, tel que Bremen ou le Soldatensender Friesland-Calais mais également la B.B.C. Les prisonniers dépourvus de toute information seront ainsi tenus au courant de la situation militaire.

Le poste de T.S.F. est du type "à galène". Pour obtenir le sulfure naturel de plomb on a subtilisé du soufre dans la Revier avec la complicité d'un médecin. Le plomb a été trouvé dans les "Cartouches".

Quelques ingénieurs et un chimiste réussirent à fabriquer la pierre à galène dans la forge où l'un d'eux s'est introduit en cachette et où il se fait aider de Frans Sinoy de Lebbeke, le forgeron officiel du camp. Le problème des écouteurs est résolu de la façon suivante. Avec les "pièces à conviction" d'un groupe de prisonniers il y a, à la Kammer, un casque de radiotélégraphiste. Le préposé à la Kammer a prélevé du casque un seul écouteur et l'a amené frauduleusement dans le Camp. Tout est prêt, on peut écouter Londres ou Bremen.

Une équipe fort réduite de la baraque 6 est en charge de l'écoute et de la transmission des nouvelles. Max Pesselecq, Bruxellois bilingue, connaît en outre parfaitement l'anglais et l'allemand. C'est lui qui écoute et dicte à un autre les bribes de communiqués qu'il arrive à capter. Ces renseignements sont transcrits sur du papier Kübel qu'on nous fournit en quantités dérisoires. Ces petits papiers sont distribués, avec précaution aux hommes de corvée qui les apportent dans les baraques. Il est important de rester au courant des nouvelles des fronts. Rien de se passe vraiment proche de nous mais il est indispensable pour le moral de savoir que les Russes ont repris Kharkov et avancent dans les marais du

Pripet ; que les Anglo-Américains progressent en Italie. Ces nouvelles directes et sûres empêchent la naissance de bobards avec leurs faux espoirs et les déceptions qui s'en suivent.

L'écoute se fait le soir lorsque chacun est au lit. Interdiction de venir dans le réfectoire, la petite équipe ne peut être distraite ou dérangée.

Ce poste a fonctionné durant plusieurs mois depuis septembre 1943. L'écoute fut abandonnée lorsque les gardiens, se doutant de quelque chose, ne cessaient de fouiller les baraques.

La fin de "Radio Esterwegen" reste mystérieuse. Certains affirment que lors du départ des "Parachutistes" (qui seront décapités à Wolfenbüttel en juin 1944) le poste fut caché à la Revier Sud où il fut découvert par hasard par Cognac. D'autres prétendent qu'il a fonctionné jusqu'à l'évacuation complète du camp en mai 1944.

Personnellement j'opte pour la première solution car, lors des évacuations de mars et de mai 1944 trop de bobards ont circulé ; j'aurai l'occasion d'y revenir.

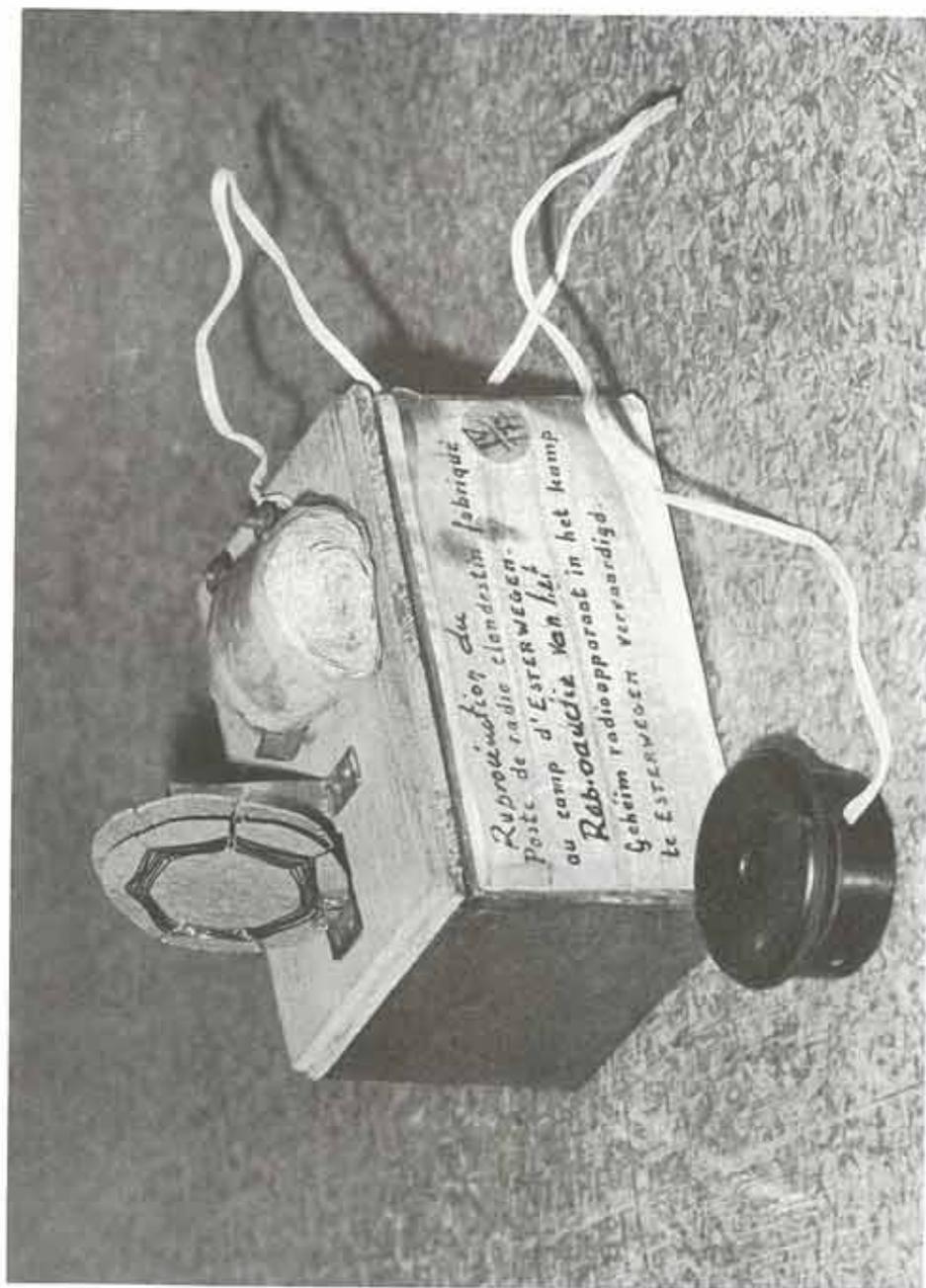


Julien Lievevrouw - Autoportrait



Julien Lievevrouw - "Têtes de Bagnards"

Julien Lievevrouw - "Têtes de Bagnards"



Reproduction du Poste Clandestin "Radio Ester"
Photo : Philippe Corbixier

UNE JOURNÉE À ESTERWEGEN

A 6.30 heures du matin un Wachtmeister ouvre la porte du dortoir et crie : "Aufstehen". On saute du lit, quelques trainards reçoivent un coup de matraque ou un coup de poing. Nous sommes en chemise, les sabots sont en-dessous des lits. Depuis la tentative d'évasion de Henrotin nous devons laisser nos vêtements, sauf chemise et sabots, dans le réfectoire. On se presse pour y rentrer et pour s'habiller car il fait toujours froid au dortoir.

Vers 7 heures coup de sifflet, l'Appell commence. Cognac ou le Chinois va passer dans les baraques pour compter le nombre de prisonniers dans chacune d'elles. Il commence toujours par la baraque 1, dans les autres les hommes se préparent, un guetteur veille dans le sas. Lorsque le Wachtmeister entre dans la baraque 7 ceux de la 8 se mettent en place.

18 hommes par table, 9 de chaque côté, entre la table et la rangée d'armoires. Il n'y a que 8 hommes à la table 5, plus petite à cause du poêle. A la table 8, la première à gauche en entrant, se groupe le "surplus", l'excédent du chiffre 18 par table.

Cognac entre solennellement ; à 6 pas de la porte d'entrée, au garde-à-vous, le Chef de Baraque lui fait face. Il crie : "Achtung!" Nous devons rectifier la position et faire claquer nos talons.

Ceux des tables 1 et 8, que Cognac peut voir depuis l'entrée, s'exécutent avec une rigueur militaire. Aux autres tables les gars se contentent de donner un coup de sabot dans une armoire. Le Chef annonce : "Baracke 8 belegt met 140 Mann - Bestand 123 - Revier 17 Mann, nichts zu melden Herr Hauptwachtmeister". Avec un sourire satisfait Cognac le toise, imbu de son importance, puis il commence le comptage.

A chaque table le premier homme de la rangée de gauche donne un coup de poing sur la table au moment où Cognac passe. Chacun se redresse et fait claquer les talons. Pendant que notre Chef Gardien compte nous devons rester figés, puis il continue sa ronde. Au moment de quitter la baraque il dit "Fertig" et nous devons encore une fois faire claquer nos talons.

Personne ne peut quitter la baraque avant la fin complète de l'appel qui est annoncée par un nouveau coup de sifflet. Alors seulement le Chef de Baraque crie : "Corvée Bouffe" et les hommes désignés partent en courant vers les cuisines chercher le "Café", liquide noir sans goût et évidemment sans sucre.

Pas de pain le matin : il est distribué le soir et rares sont ceux qui gardent une bouchée pour le lendemain.

Le café avalé on va rincer sa gamelle et faire un brin de toilette. Les fanatiques se lavent le torse nu, la plupart se contentent de prendre un peu d'eau dans les mains et de s'en frotter le visage et le crâne.

Les hommes de corvée balaient le réfectoire pendant que les autres commencent le Bettenbau. C'est un rite sacro-saint dans tous les camps et prisons d'Allemagne. Il faut aplatir le matelas et tendre la couverture dessus. Ce n'est pas aussi simple que cela paraît. Les matelas ont des bosses et des creux quasi impossibles à enlever. Certains essaient avec une planche de lit, d'autres s'y mettent à deux pour essayer d'obtenir un "plat" convenable. Ceux qui dorment dans les lits de dessous doivent attendre que leurs voisins du haut aient terminé car ceux-ci mettent leurs pieds sur les bords du lit inférieur.

Lorsque nous avons encore nos housses à carreaux Cognac exigeait que toutes les lignes soient exactement correspondantes d'un lit à l'autre. Les couvertures doivent être bien tendues ("Wie ein Billard"). Lorsque le Wachtmeister de service estime que l'un ou l'autre lit n'est pas bien fait il fait venir le coupable, il l'engueule, le traite de bon à rien ou d'Intellectuel, ce qui pour lui est la même chose, lance les couvertures par terre, les trépigne et il n'est pas rare que le prisonnier, qui doit rester au garde-à-vous, ne reçoive quelques baffes.

Les hommes de corvée viennent maintenant balayer le dortoir. Leurs balais sont de pauvres batons avec une touffe de bruyère sèche. Ils font beaucoup de poussière malgré l'eau qu'ils aspergent au moyen d'une boîte à conserves dont le fond est percé de trous.

Entretemps les hommes vont aux Latrinen. On y retrouve les copains des autres baraques. En attendant son tour on bavarde, on commente les nouvelles qui ont été lues pendant le "café". Puis on fait ses besoins sans se gêner pour les autres.

Vers 8.30 heures les Wachtmeisters sifflent et chassent les retardataires aux chiottes vers leurs baraques. Il faut retourner et se mettre au travail : Cartouches ou Tressage pour la plupart d'entre nous. Je l'ai déjà cit, ce travail n'est pas exténuant. S'il n'y avait pas la faim qui s'installe dans les entrailles en attendant la soupe de midi. Esterwegen est le Camp de la Faim. Nous nous en apercevons chaque jour un peu plus.

Le temps passe en suppositions sur la nature et la qualité de cette soupe impatientement attendue, sur la quantité que nous espérons recevoir. Les obsédés se racontent les gaeuletons qu'ils ont fait avant leur arrestation ou les repas de noces auxquels ils ont assisté dans leur village. Certains détraqués s'échangent des recettes de mets fins ou ils en inventent pour nourrir leurs pauvres imaginations de malades.

La matinée s'étire ainsi lentement. Nouveau coup de sifflet, les hommes des Cartouches se ruent vers leurs baraques. Les tresseurs retournent les dessus des tables pendant que la Corvée Bouffe part aux cuisines. Chacun guette leur retour.

Lorsque la Corvée rentre chacun est sagement assis, sa gamelle devant lui, la cuiller en main. D'abord l'opération de mesurage. En principe nous devons toucher un litre mais avant la distribution le Kalfaktor mesure le contenu de chaque bidon avec une latte de bois graduée. Il compare aussi la consistance du liquide dans chaque bidon, mélange parfois l'épais d'un bidon au liquide d'un autre. Il officie sous la surveillance du Chef de Baraque qui veille à l'équité mais aussi sous le regard avide et critique de ceux qui, de leur place, peuvent suivre les opérations et communiquent, à voix basse, à leurs voisins de table ce qu'ils voient.

Le Kalfaktor dispose de plusieurs louches, il y a le litre réglementaire et le Quart qui sert parfois pour la soupe du soir mais aussi pour le rabiote (dit "Rab"), s'il y en a. Avec des boîtes à conserves les Kalfaktors ont confectionné d'autres louches, de 900 cc., de 700 cc. etc ... Elles servent à de rares occasions, lorsqu'il n'y a pas un litre par personne, par exemple

Le "Rab" passe à tour de rôle, chaque baraque a son système pour désigner celui qui sera le premier à profiter de cet hypothétique supplément. Chez nous c'est un carton avec l'inscription "Rab de Midi" ou "Rab du Soir". Celui qui a le carton espère toujours qu'il percevra une bonne soupe de pois : le plus souvent il aura du rutabaga ou des "épinards".

La soupe distribuée et le Rab réparti (le carton change de propriétaire) chacun reste un moment silencieux pour bien profiter de cette sensation rare, on a quelque chose dans le ventre, on ne sent plus la faim aussi douloureusement. On lèche sa gamelle, à la langue ou au doigt, puis on va faire sa vaisselle.

Certains profitent de ce moment et sautent par la fenêtre pour aller visiter un copain dans une autre baraque, ce qui est interdit.

Après-midi : même programme : Cartouches ou Tressage. Ceux qui restent dans les baraques font parfois un petit somme, le front appuyé sur les avant-bras croisés, posés sur la table. Au cri de "Achtung" ils se mettent au garde-à-vous comme les autres. Le Wachtmeister passe et essaie de découvrir ceux qui ont dormi et qui sont reconnaissables à leur front rougi au contact de l'étoffe rude.

Rapas du soir vers 17 heures ; nous recevons la ration de pain pour 24 heures. Une tranche de pain allemand d'environ 1 cm. d'épaisseur. Ce pain est gluant et humide, composé de farines diverses auxquelles sont mélangés des grains d'orge ou de seigle entiers. On dit que ce sont des restes de céréales ayant servi pour la fabrication d'alcool.

Comme le pain a deux croustes et que celles-ci sont souvent plus épaisses que les tranches, il existe aussi un tour de rôle par table pour choisir la première tranche, les autres compagnons de la table choisissent ensuite dans un ordre tournant. A certaines tables on fait toujours choisir les moins de 21 ans en premier lieu, ces tables sont rares.

Pour choisir son pain il existe une règle absolue ; il faut prendre le morceau qu'on a touché. Chacun y veille jalousement.

Avec le pain on sert parfois une soupe sucrée (?) ou un potage de potirons, quelques fois une soupe "Maggi". On touche un quart de litre, 300 cc. s'il y en a assez. Le Rab est également d'un quart de litre, avec un peu de chance le repas du soir peut être considéré comme "bon".

Lorsqu'il n'y a pas de soupe le soir c'est le régime dit "Sec". Avec le pain on reçoit alors une cuiller de marmelade ou un peu de margarine, un paquet de 200 grammes pour 15 personnes. La marmelade est rouge et fait penser vaguement à une gelée de groseilles. Certains affirment qu'elle est tirée du charbon. Un jour j'ai trouvé une queue de groseille dans ma ration mais les sceptiques prétendaient que ces queues y étaient mises exprès par les Allemands pour faire croire qu'elle était faite avec des fruits ...

A de rares occasions nous recevons un filet de pommes de terre. Elles sont cuites non-épluchées, évidemment. Quel festin !!!

Avec nos petits couteaux nous enlevons les pelures que certains fument, roulées dans du papier Kübel. D'autres ne les épluchent pas et mangent tout. Ces patates sont souvent pourries ou gelées, peu importe, on les mange quand même. Un soir nous recevons une

cuiller de Kwark avec notre filet de pommes de terre. Epluchées et mélangées au Kwark c'est délicieux.

La soirée se passe en bavardages. On se rend visite de table à table, on joue aux échecs ou aux dames.

Pour certains c'est l'heure du chapelet. Ils se groupent et prient à mi-voix. Les non-croyants respectent ce moment de recueillement de leurs camarades catholiques et se gardent de faire du bruit ou d'élever la voix.

Un coup de sifflet annonce l'appel du soir. Même scénario comme pour celui du matin sauf que maintenant nous sommes en chemise, les vêtements pliés sont au-dessus des armoires, par petits paquets.

Après l'appel nous sommes bouclés dans le dortoir et la lumière coupée. On bavarde un peu avec des voisins de lit, certains poussent une chansonnette puis on s'endort ou on essaie de dormir. Les nuits à Esterwegen sont longues.

Les fenêtres sont pourvues de l'extérieur de panneaux d'occultation et ne laissent filtrer aucune lumière. On est souvent réveillé par le besoin pressant de vider sa vessie. En chemise, les gros sabots aux pieds, on se dirige vers le Waschraum. Pour se guider il faut compter les lits. Dans le lavoir les vasistas des fenêtres ne sont pas occultées et laissent passer un rayon de clair de lune. On urine dans la rigole et il n'est pas rare que, à moitié endormi, on arrose un copain déjà installé l'arme en main ou de se faire arroser ...

Puis c'est le retour au lit, toujours en glissant les sabots et en comptant les lits pour retrouver le sien. Parfois une voix lance : "Eléphant !!!", ce qui signifie que l'on fait trop de bruit en marchant ou en se cognant.

Installé au lit on ne se rendort pas facilement. Ventre creux et pensées nostalgiques n'aident pas à retrouver le sommeil. Puis il y a ceux qui ronflent, qui rêvent tout haut, qui pètent bruyamment.

Le matin coup de sifflet du Wachtmeister, le Chef de Baraque et quelques courageux se lèvent, les autres attendent l'intrusion du Wachtmeister et se précipitent alors pour éviter un coup ou l'engueulade-maison.

Pour les N.N. d'Esterwegen une nouvelle journée, pareille aux autres, commence.

UNE TENTATIVE D'ÉVASION

Cette tentative a été entreprise par quelques prisonniers de la baraque 8, notre baraque. Au moment des faits j'étais à la Revier Nord ; mes camarades m'en ont raconté les détails. Pour écrire ceci je m'inspire également du récit d'un Limbourgeois qui fut également à la 8 à cette époque (manuscrit de Frans Claessens - 1973). L'âme du complot est un petit Borain, membre des Milices Patriotiques, Lucien Henrotin.

Henrotin est un homme de petite taille, tout en muscles. Il semble bien supporter le régime alimentaire d'Esterwegen. Tous les soirs il fait une partie de lutte avec un "pays". Ces performances sont accompagnées de fou-rires, les lutteurs commencent par se lancer de gros mots en wallon puis ils s'empoignent.

Je connais bien Henrotin qui est notre Chef de Table. Parfois il nous raconte ses exploits et ceux de ses camarades-partisans de la région du Centre. Il ne tarit pas de nous raconter les coups faits contre les Rexistes et comment, au moment de son arrestation mouvementée, il a pris le "Rexisse" qui le tenait, par les couilles. Ce souvenir le fait rire de bon coeur. Il fut sérieusement passé à tabac ensuite mais il estima que cela en valait la peine.

L'évasion doit avoir lieu quelques jours avant la Noël 1943. Huit prisonniers de la baraque 8 creusent un tunnel partant de la Wäscherei, située dans la partie Nord du camp. Cette buanderie est proche des fils de fer barbelés et il s'agit de creuser un tunnel qui, passant sous les fils et le Postenweg et ensuite sous le mur d'enceinte, doit aboutir en dehors du Camp. En tout il y a environ 7 mètres à creuser.

Parmi les candidats à l'évasion il y a Henrotin, Théo Bergers et Henry Verheyden du Limbourg, deux gars d'Eekloo dont le Président de la Croix Rouge et trois autres Wallons. Un de ces derniers est conducteur dans le bassin minier de Charleroi. Verheyden a également une expérience de mineur acquise dans le bassin houiller de la Campine. Les "conseillers techniques" ont la conduite des opérations. Chaque nuit les hommes se glissent par une fenêtre qui est soigneusement refermée derrière eux. Un complice veille pour l'ouvrir à un signal convenu.

La Wäscherei est abandonnée la nuit. Nos hommes y pénètrent et creusent durant quelques heures, puis ils rentrent à la baraque. Le tunnel est étayé au moyen de planches de lit. On prélève également des planches sous les armoires. La terre enlevée est ramenée

en sacs et répandue dans le vide sous la baraque.

Après des semaines de travail le tunnel est prêt mais il existe un différend entre Verheyden et Henrotin. Le premier estime qu'il vaut mieux creuser encore un mètre ou deux, le second veut percer vers le haut car selon lui on est déjà hors du mur d'enceinte.

Impatients de retrouver la liberté, Henrotin est suivi par la majorité des candidats à l'évasion et un soir on creuse vers le haut, vers l'air libre.

Ce que Verheyden avait prévu s'avère malheureusement exact. Le tunnel débouche à environ un mètre du mur, au beau milieu du chemin de ronde des Posten. Tant pis ; on risque le tout pour le tout.

Henrotin, le premier, saute le mur, haut de 2.50 m. environ. Il est inévitable qu'il touche les fils surmontant le mur et les sirènes se mettent à hurler dans le Camp. Il ne reste aux autres que de rentrer précipitamment à la baraque.

Le camp est inondé de lumière provenant des miradors et des réverbères placés au-dessus des murs. Des gardiens courent dans le camp en s'interpellant. Les sept coparades se glissent vite dans leurs lits et attendent anxieusement l'appel qui va sûrement suivre.

Personne ne sait si on a vu les sept rentrer dans leur baraque. Ils espèrent rester inconnus si Henrotin n'est pas repris. Les Allemands peuvent encore supposer qu'il s'agit d'une tentative isolée, sans complices. Aucune visite des baraques n'est entreprise dans la nuit. A l'Infirmierie on vient compter les malades.

Le lendemain l'appel a lieu de bonne heure. Un gars se glisse dans la baraque 7 et trouve un volontaire qui viendra dans la baraque 8 prendre la place de l'évadé dès que le comptage sera terminé dans la 7. Exploit dangereux mais plusieurs gars se présentent pour cette substitution. Il faudra, dès que l'appel est terminé dans la 7 que le volontaire saute par une fenêtre et rentre dans la 8 en empruntant le même chemin. Comme il n'aura pas le temps de venir au réfectoire prendre la place du manquant il se mettra dans un lit en feignant être un prisonnier de la baraque 8 tombé malade durant la nuit.

Nos gardiens ont pris leurs précautions. Des Wachtmeisters s'installent entre chaque baraque et aucune circulation n'est donc possible aussi longtemps que durera l'appel.

La baraque 8 est la dernière de la rangée, le compte des prisonniers dans les autres est exact et les Reviers ont déjà été comptés. C'est donc sur la 8 que les recherches vont se concentrer.

Questions, menaces, engueulades, personne ne se souvient de rien. Van Biesbroeck, notre Chef de Baraque, feint une ignorance totale. Il dit à Cognac qu'il vient de constater qu'un homme manque mais qu'il n'a pas encore eu le temps d'enquêter. Cognac est furieux, il menace de laisser les hommes de la 8 sans manger et au garde-à-vous jusqu'à ce que le coupable soit retrouvé. Pour commencer, pas de "Café" le matin. A midi la baraque 8 reçoit une demi-ration de soupe. Les gardiens restent autour des baraques, personne ne peut sortir, on ne travaille pas.

Malheureusement l'après-midi amène l'issue fatale de cette tentative d'évasion. Henrotin a été repris tout près du camp où il se cachait dans un petit bois. Les Wachtmeisters quittent leur poste autour des baraques et retournent dans le Vorlager. La soupe du soir est distribuée à l'heure prévue.

Tout d'un coup Cognac entre dans la baraque 8. "Achtung", chacun se met au garde-à-vous. Notre Chef de Camp est suivi de quatre gardiens qui entourent et soutiennent Henrotin, ils le promènent de table en table. Personne ne parle, notre camarade n'est pas beau à voir. Il a été sérieusement passé à tabac et traîne les jambes, sans l'aide des gardiens il ne pourrait pas marcher. Muet d'émotion chacun fixe le petit Borain autrefois si joyeux et gouailleur.

Sur un signe de Cognac les Wachtmeisters amènent Henrotin au milieu de la baraque, puis il fait avancer tous les prisonniers qui doivent former un demi-cercle afin que chacun puisse voir et entendre. Henrotin doit prendre la parole, il dit à peu près ceci : "Oui, mes amis, ils m'ont repris et ils veulent que je dénonce mes complices. Même s'ils me tuaient je ne parlerais jamais. Si je suis ici devant vous c'est pour vous impressionner. On m'a forcé à venir et pour vous montrer ceci". Appuyé à une table il enlève ses sabots, les gardiens le forcent à s'asseoir et lui prennent chacun une jambe. Deux pieds ensanglantés sont poussés vers le demi-cercle de prisonniers qui regardent sans rien dire. L'ongle de chaque orteil a été arraché.

Henrotin continue: "Ils me feront la même chose aux doigts si je ne dénonce pas mes complices, je le répète, c'est à vous de décider". Sans l'ombre d'une hésitation les sept autres font un pas en avant. Ensemble ils sont amenés au Bunker où ils resteront 15 jours. Chacun est isolé dans une cellule noire, sans couvertures ils dormiront à même le sol et ne recevront qu'une tranche de pain et un broc d'eau par jour.

Quelques jours après le Nouvel An ils reviennent dans la baraque. Ils ont l'air de spectres. Les camarades font des quêtes de soupe, une cuiller par personne, et de margarine afin que nos huit rescapés se remettent un peu. La belle humeur de Henrotin s'est envolée avec ses rêves d'évasion. Il ne parle presque plus et encore seulement avec des gars de sa région.

Quelques semaines plus tard un gardien cherche noise à Henrotin qui le menace d'un Schemel et il est à nouveau mis au Bunker. Ensuite il est mis "auf Transport". Personne ne sait où on l'envoie et chacun pense qu'on lui fera la peau, à cette tête dure.

Quelques années après la guerre Henrotin est venu me trouver à Antwerpen où il était de passage chez des amis borains. Il m'a encore une fois raconté son histoire et la suite de sa captivité. Après m'avoir donné sa photo il est reparti.

Je ne l'ai plus jamais revu. J'ignore s'il est encore de ce monde.

Revier Sud - octobre 1943
Revier Nord - décembre 1943 - janvier 1944.

A deux reprises je suis admis à l'infirmerie. La première fois c'est un mal de gorge persistant que je prends pour une angine. Le Docteur Rombouts décèle une diphtérie dans un stade déjà avancé et réussit à me faire admettre à la Revier Sud.

Comme il n'y a pas de médicaments il me fait garder le lit et m'octroie chaque jour un comprimé de Permanganate. Je dois le faire dissoudre dans un litre d'eau bouillie que le Kalfaktor m'apporte le matin dans une boîte à conserves. Avec cette solution je fais plusieurs fois par jour un gargarisme.

J'ai une paralysie de l'oesophage, il m'est impossible d'avaler un liquide qui ressort invariablement par le nez. Le docteur parvient à me faire servir le Zweite Kost au lieu de la soupe du camp. Je reçois donc une bouillie de farine dans laquelle flottent quelques morceaux de pain.

Ensuite la paralysie se fixe aux membres inférieurs. Je ne sais presque plus marcher et, pour me rendre au Kübel, je dois me tenir aux lits.

Un jour le Fou me juge guéri et je suis viré de la Revier. Je vogue jusqu'à ma baraque où, avec joie, je retrouve mes camarades. La paralysie cède lentement. Pour un petit temps encore je suis exempté des exercices "gymnastiques" imposés par Mussolini.

J'avais déjà eu un début de gale, vite guérie pourtant ; sans doute pour mieux m'attaquer après.

Les démangeaisons entre les doigts, aux poignets et au bas-ventre reprennent de plus belle. C'est surtout le soir que cela devient intolérable. Je gêne mes camarades de lit et je me décide de coucher seul. Avant de me mettre au lit je trempe mon ligne de toilette que j'étales sur mon bas-ventre et sur mes cuisses. La fraîcheur calme un peu les démangeaisons mais ne guérit pas le mal. Je me décide d'aller à la consultation et le médecin me garde tout de suite. Je ne peux même plus aller dans ma baraque chercher ma gamelle et mes couvertures qu'un camarade m'apportera sans que le Fou ne s'en aperçoive.

Cette fois je dois partir à la Revier Nord, située dans la partie du Camp réservée aux Allemands déserteurs.

La Revier Sud n'est déjà pas belle à voir mais le "Nord" dépasse l'imagination. Dans une période antérieure la baraque à fait office de Chapelle et n'est donc pas conçue pour abriter des prisonniers. Les parois sont simples et les planches disjointes. Par les interstices, bourrés de bouts de chiffon et de papier provenant des condensateurs, le vent pénètre en sifflant. Les vitres cassées sont remplacées par du carton. Le tout est vétuste et sale. L'Abbé Froidure a décrit longuement la Revier Nord dans son livre : "Le Calvaire des Malades au Bagne d'Esterwegen".

Les "galeux" disposent d'une 10-aine de lits dans le fond de la baraque, à droite. Ils sont en face des "tuberculeux". Les autres lits sont occupés par des prisonniers, jeunes et vieux, souffrant de diverses maladies.

Comme les galeux ne sont pas obligés de garder le lit nous donnons un coup de main aux Kalfaktors ou aidons l'un ou l'autre des grands malades. Personne ne semble craindre la contagion ou préfère ne pas y penser. Le tuberculeux qui n'a pas faim passe sa gamelle à un gars attent d'érysipèle qui la bouffe sans se poser de problèmes.

Nous nous promenons avec l'urinal, au goulot réparé au moyen d'une boîte à conserve. La Revier ne dispose pas d'un récipient pour les "autres" besoins naturels aussi nous conduisons les grands malades au local où se trouve le Kübel. Plusieurs fois j'ai ainsi aidé le grand juif à qui le Fou refusait systématiquement des médicaments. Ce juif était connu pour sa manie de manger des mouches qu'il attrapait avec dextérité.

Deux fois par jour, matin et soir, les galeux doivent s'enduire le corps. Nous nous rendons dans une petite pièce où se trouve une baignoire qui n'est d'ailleurs jamais utilisée. Nous nous deshabilions complètement pour l'opération. Deux bouteilles sont mises à notre disposition. Elles contiennent un liquide incolore avec lequel nous nous frottons en nous aidant mutuellement. Le produit de la seconde bouteille dégage une odeur de soufre lorsqu'il entre en contact avec le premier déjà étalé sur la peau. La réaction de ces deux produits, à même l'épiderme, guérit de la gale en quelques jours.

Un de mes compagnons d'infortune est un gars de St. Truiden d'une 40-aine d'années. C'est un ancien mineur et il a le corps littéralement couvert de tatouages. A chaque doigt il a fait tatouer une bague et une montre au poignet gauche. Chaque centimètre carré de son corps porte un dessin, grossièrement fait d'ailleurs. Des scènes érotiques autour du sexe, évidemment. Léda et son cygne dans une position non-équivoque s'ébat dans son dos et un bateau sombre dans les vagues parmi les poils de sa poitrine.

C'est un véritable tableau ambulant.

Sur chaque fesse il s'est fait tatouer un oeil. Lorsque, tout nu, il marche, les deux yeux clignent alternativement. C'est d'un comique !!!

Nous nous arrangeons toujours pour mettre la seconde bouteille dans un coin de la pièce, loin de lui. Lorsqu'il va pour la prendre ses fesses nous font d'abord quelques clin d'oeil. Puis il se baisse, le postérieur bien tendu vers nous. Les "yeux" s'agrandissent, l'anus est bien visible et son appareil sexuel, pendant entre les cuisses légèrement écartées, se montre franchement. Nous sommes pourtant habitués à voir de drôles de choses mais ce spectacle vaut le détour ...

Malheureusement ce brave mineur n'est pas revenu des camp nazis. Personne ne sait ni où ni comment il a connu sa fin.

Je passe la nuit de Noël à la Revier Nord. Mon premier Noël en captivité ; il y a du cafard dans l'air. L'Abbé Froidure essaie d'encourager les uns et les autres, il fait quelques prières et un bref sermon de circonstance. On entonne quelques chants de Noël mais le coeur n'y est pas.

C'est dans cette nuit de Noël que meurt Bernard Caremans de la Main Noire. Il avait 20 ans et était arrêté depuis 26 mois. Le moral descend en-dessous de zéro.

ESTERWEGEN - SCÈNES DE LA VIE QUOTIDIENNE

- "Ce n'est qu'un au-revoir, mon frère".

Il arrive qu'un camarade soit convoqué pour le Tribunal qui siège régulièrement au Casino dans le Vorlager. C'est le Sondergericht de Essen qui juge les N.N. d'Esterwegen accusés par la Wehrmacht d'activités contre l'Armée. Le tribunal est composé de juges civils, il arrive qu'un interprète soit présent.

Le futur condamné est d'abord convoqué à la Kammer où on lui remet son acte d'accusation. C'est la première fois qu'il peut voir, noir sur blanc, les motifs d'accusation et qu'il apprend quels articles du code pénal allemand il a enfreint.

Les instructions du Ministère de la Justice sont ainsi respectées. Quelques jours après il doit revenir à la Kammer où on lui rend ses effets civils, il est rasé et passe à la douche. Ensuite il ira loger dans la baraque 1, la Baraque des Condamnés.

Il va y séjourner jusqu'à la fin de son procès, il n'aura plus de contact avec les prisonniers des autres baraques.

Lorsque le Tribunal a prononcé sa sentence le condamné retourne à la baraque 1 d'où il partira pour une prison ou un autre camp pour y purger sa peine. Tout ceci est purement théorique. Le Ministère de la Justice veut ignorer quel sort sera réservé aux condamnés lorsqu'ils arriveront dans un camp de concentration.

Par le prisonnier en charge de la Kammer les Chefs de Baraque savent au moins 24 heures d'avance qui sera appelé pour le transfert vers la Baraque 1. Le Chef en avertit l'intéressé qui peut ainsi "prendre ses dispositions". Il distribue les quelques trésors fabriqués sur place - ils lui seront de toute façon enlevés le lendemain. Lorsque le cas est grave et qu'une peine de mort soit possible il transmet ses dernières volontés à un ami sûr qu'il charge d'aller voir sa famille lorsque celui-ci rentrera.

Souvent aussi il s'isole avec un prêtre-prisonnier dans le dortoir. Ainsi préparé il reprend pour la dernière fois sa place à table avec ses compagnons de tous les jours. Ceux-ci font tout pour aider leur camarade à passer cette dernière soirée, sans trop penser. Sur un signe du Chef tous les gars de la baraque forment un grand cercle autour de celui qui va partir. On forme la chaîne en se tenant par la main et tous en chœur nous chantons :

"Ce n'est qu'un au-revoir, mon frère, ce n'est qu'un au-revoir ..."
37 ans plus tard, j'en ai encore froid dans le dos.

- Les Rats

C'est la nuit qu'ils sortent de leurs trous sous les baroques. Commence alors la galopade dans le dortoir, en quête de quelque nourriture. Ils se risquent sur les lits et fréquemment les dormeurs sentent leurs petites griffes ou leur queue grasse sur le crâne ou sur le visage. Chacun dort avec la tête sous les couvertures. Lorsqu'on sent un rat sur son lit on lance un coup de pied en l'air ce qui le fait partir mais il est revenu aussitôt. Comme on ne peut les chasser toute la nuit on se rendort tout de suite.

Albert a encore un beau morceau de savon Sunlight. Les anciens lui conseillent de le cacher à l'abri des rats, ces rongeurs bouffent tout. Chaque soir Albert glisse son morceau de savon entre le matelas et la planche de lit de son voisin du haut. Les rats attirés par cette proie l'assaillent toutes les nuits mais Albert défend son bien à coups de sabot. Un matin il retrouve son savon à moitié rongé par les rats. Personne n'a compris comment ils s'y sont pris pour atteindre l'objet de leur convoitise.

A la Revier Nord il y a encore plus de rats que dans les baraques du camp. La proximité du Spülfeld où sont vidés les Kübels de la Revier et jetés les pansements trempés de pus et de sang des malades et blessés favorise cette pullulation. Il est particulièrement répugnant de voir ces gros rats qui se nourrissent de nos pourritures, gambader entre les lits.

Je suis à la Revier Nord avec les Krätzen. Près de moi il y a quelques Liégeois dont un médecin qui n'a pas le droit de pratiquer. Il y a aussi Lambert, un grand gaillard et son ami "Tobarin", patron d'un dancing à Liège, il porte le nom de son établissement.

Lambert prend l'initiative de la "Chasse au Rat". Il enlève du chemin autour de la Revier une dalle de 30 sur 30 cms. et la fait tenir, inclinée, au moyen d'un petit bâton auquel il attache une ficelle longue de plusieurs mètres. Sous la dalle il a placé un bout de pain. Couché à plat ventre dans son lit il tient l'autre bout de la ficelle. Un rat se présente et flaire le pain. Lambert tire sur la ficelle, le petit bâton est entraîné et fait tomber la dalle sur le rat. D'un bond Lambert est déjà là, il achève le rat à coups de sabot. Il en attrape ainsi 4 ou 5 et se propose de les manger avec ses copains liégeois. Personne toutefois ne sait comment leur enlever la peau, j'offre mes services ayant déjà dépeauté pas mal de lapins lorsque j'étais encore à la maison. Pour mon

assistance je reçois deux cuisses de rat, cuites à la margarine dans une boîte à conserves. C'est très bon et personne ne semble craindre les dangers d'infection ; le docteur nous a mis en garde de ne pas consommer les viscères.

Dans son livre déjà cité, l'Abbé Froiture a raconté cette capture de rats. Lorsqu'il écrit : "un garçon fort adroit leur décolla la peau ..." c'est de moi qu'il s'agit ...

A la Revier les morts de la journée et de la nuit sont portés dans un petit local attenant en attendant leur transport vers le cimetière le lendemain matin. Souvent des camarades viennent prier ou se recueillir quelques instants dans cet endroit sinistre, faiblement éclairé par une petite ampoule de 25 watts.

Après quelques instants de silence, chacun à ses pensées, on voit d'abord un, puis plusieurs rats venir renifler le corps de notre camarade, à peine froid.

Nous chassons ces rats qui reviennent après quelques minutes. Nous montons une garde pour les empêcher de venir ronger le cadavre. Quelle haine nous ressentons lorsque nous les chassons à coups de sabot ou de planche à lit.

- "Un camarade passe ..."

A Esterwegen il y eut environ 80 décès de Belges et de Français durant la période des "Westlandgefängenen" c'est-à-dire de juin 1943 à mai 1944. Comparé aux hécatombes que nous connaissons à Buchenwald ce chiffre est relativement bas. Pratiquement tous ces décès sont dûs à la faim et au manque de soins médicaux - une simple bronchite peut avoir une issue fatale.

La dépouille du prisonnier décédé est transportée sur un brancard par deux Kalfaktors de la Revier. Un Wachtmeister, souvent le Fou lui-même, les précède. Le convoi funèbre passe par la Lagerstrasse et se dirige vers le Vorlager où le corps est mis sur un camion pour être enterré au Teufelsberg. C'est à cet endroit que sont enterrés les victimes des Camps du Marais depuis 1933.

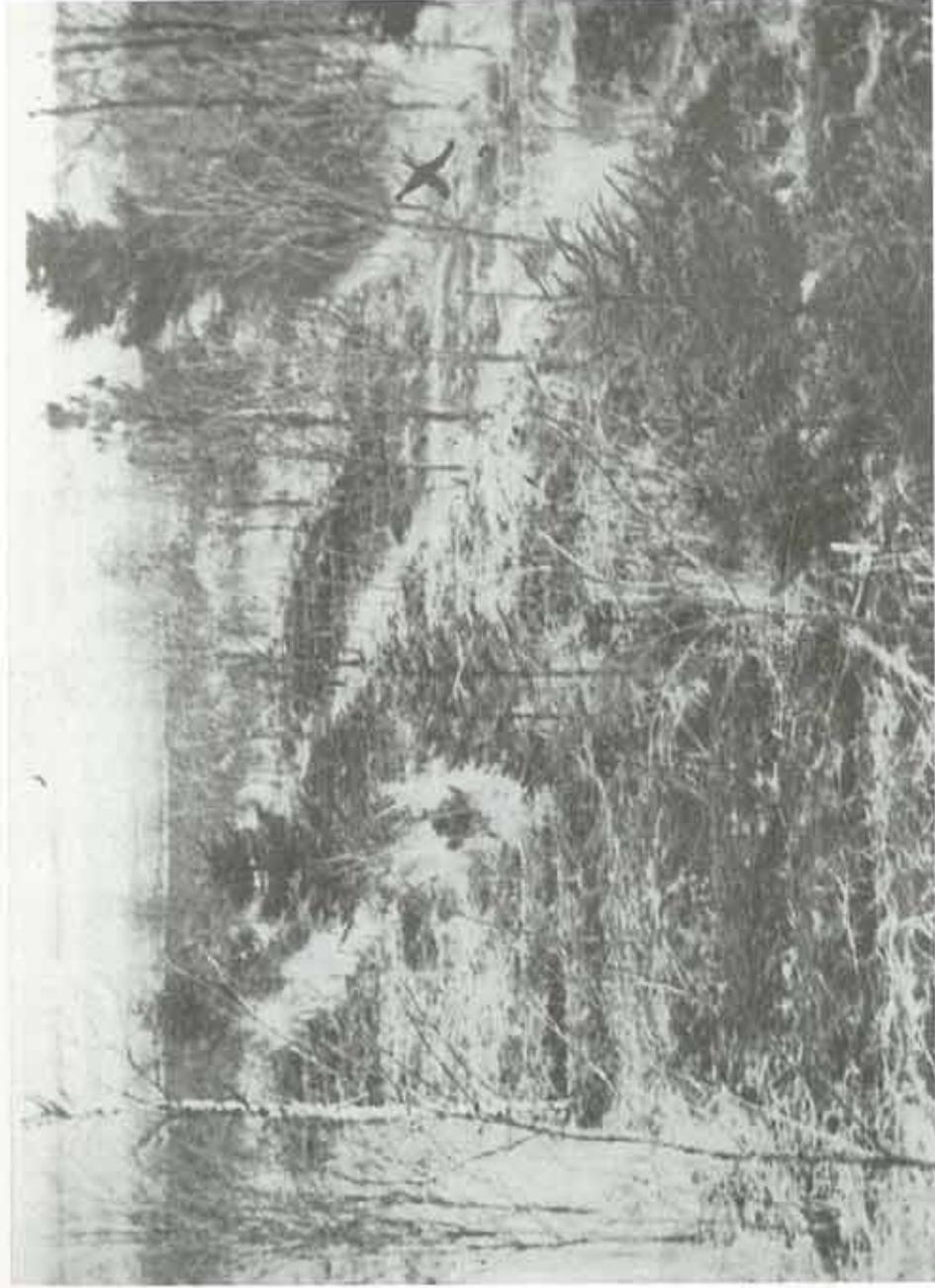
Ce cimetière existe toujours, je l'ai visité en 1980. Il reste encore beaucoup de tombes inidentifiées, les registres officiels ont "disparu".

Par les corvées du matin, chaque baraque est informée du décès d'un camarade. Aussi, dans chaque baraque un prisonnier guette le passage du convoi. Lorsque celui-ci passe devant la baraque le Chef ouvre la porte donnant sur la Lagerstrasse et ordonne : "Camarades, garde-à-vous s.v.pl. Il y a un camarade qui passe". Chacun se met debout et prend la position fixe. Personne ne parle, chacun est seul avec ses pensées.

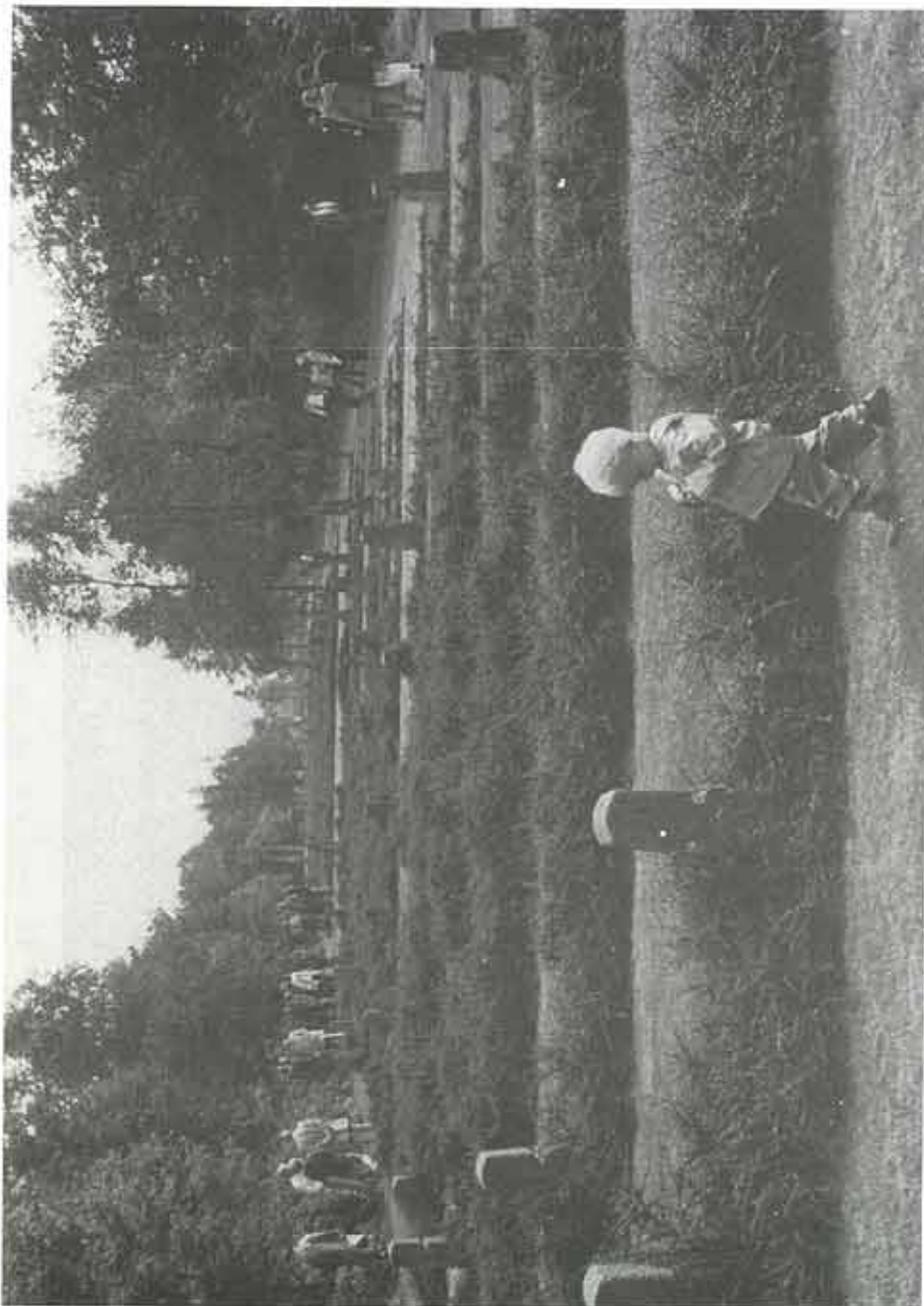
On pense que cela peut nous arriver aussi, on pense à l'ignorance dans laquelle est la famille du disparu et qui continue, en ce moment même, à espérer son retour.

C'est un jour de cafard pour beaucoup de camarades.

Parmi ceux que j'ai vu ainsi emporter il y avait "Parrain" et aussi un jeune Français tuberculeux. Je les avais connus lorsque j'étais à la Revier Nord.



Le Cimetière des prisonniers des Camps du Marais
Photo prise en 1947



Le même Cimetière en 1980

- Départ d'Esterwegen

A la fin février - début mars 1944 des bruits les plus invraisemblables circulent.

Les bobards peuvent se résumer ainsi : Les Alliés ont débarqué sur les côtes néerlandaises et françaises. L'Allemagne a demandé un armistice. Pour prouver leur bonne volonté les Nazis vont remettre leurs prisonniers à la Croix Rouge Internationale. Des camps immenses sont organisés dans la région de Aachen. Les détenus d'Esterwegen vont y être dirigés en vue de leur rapatriement ...

Quelques gars sont vraiment mordus par ces fables qui ont pris naissance on ne sait où ni comment. J'appartiens à la majorité sceptique et je me fais souvent rabrouer par les optimistes qui me reprochent de démoraliser ceux qui espèrent.

Comme nous vivons une période sans "Radio Ester" (caché à cause des fouilles de plus en plus poussées) on ne peut ni affirmer ni contredire ces folles nouvelles.

Par les prisonniers qui travaillent à la Kammer on apprend que l'on dresse des listes en vue d'une évacuation du Camp. Pour moi cela signifie que nous irons vers un autre camp ou une prison. Les fanatiques y voient la confirmation de leurs espoirs.

On peut se demander si les nouvelles de l'évacuation du camp ne sont pas à l'origine de cette frénésie d'illusions. Folie collective de gens qui ont espéré trop longtemps et qui sont prêts à croire n'importe quoi, quitte à embellir leurs propres rêves.

Le Camp compte environ 1800 prisonniers. Les baraques sont archicomblées et il n'y a plus d'uniformes pour ceux qui sont arrivés avec les derniers convois. On leur a donné des vestes et pantalons en toile blanche. Ils grelottent dans leurs vêtements trop légers.

Début mars une centaine de prisonniers quittent Esterwegen. On les a vu partir habillés de leurs vêtements civils. On ne sait pas où ils vont. L'effervescence croît parmi ceux qui restent.

Autour du 10 mars des listes sont distribuées aux Chefs de Baraque. Environ 800 prisonniers sont désignés pour la départ. Ils viennent de toutes les baraques sauf de la 1, celle des condamnés.

Je suis du nombre des partants avec 7 autres camarades de notre groupe. Je dois me séparer de mon ami Louis. Roger et Harry, déjà à la baraque 1 car condamnés depuis peu avec les Jugendlichen, restent également à Esterwegen.

Les baraques 3 et 4 sont vidées de leurs occupants qui sont répartis dans les autres baraques.

Ceux qui partent doivent passer à la Kammer. Nous recevons nos vêtements civils, devons passer à la douche et subissons un dernier rasage du crâne. Nous sommes entassés à environ 450 par baraque (3 et 4) où il n'y a plus ni tables ni tabourets. Entre les rangées d'armoires il y a de la paille à même le sol. Le dortoir aussi grouille de monde.

Les deux baraques réservées aux partants prennent une autre allure. Tous ces gens habillés en civil s'interpellent bruyamment. Les crânes rasés, les visages font encore plus maigre que lorsque nous étions tous habillés de la même façon. Les vêtements flottent sur les corps amaigris. Nous ne sommes pas beaux à voir.

Le jour du départ, le 13 mars, nous sommes sortis tôt des baraques. L'Appel commence, il va durer plusieurs heures. Alignés autour de la Place Rouge nous attendons dans la pluie et le vent. Des rafales de neige fine nous glacent jusqu'aux os. Pour protéger les crânes rasés de près, ceux qui n'ont ni chapeau ni casquette, tiennent d'une main leur gamelle légèrement inclinée sur la tête : on dirait des Tommies.

Après de nombreux comptages et des appels nominatifs nous sommes conduits dans le Vorlager. Encore une longue attente avant que le départ n'ait lieu. En camion découvert nous partons pour Bøgermoor, qui a la réputation d'être un "bon" camp. Ceux qui y ont résidé au début du mois et qui sont revenus à Esterwegen pour le grand départ, ont fait l'éloge des énormes quantités de soupe aux pois que l'on y distribue ...

Nous trouvons à Bøgermoor les mêmes baraquements qu'à Esterwegen. Dans le dortoir il y a des matelas mais pas de couvertures. Nous recevons effectivement une soupe aux pois le soir, malgré les affirmations nous touchons le litre réglementaire.

Le lendemain matin l'appel est vite fait. Nous repartons après la distribution des rations de route, six tranches de pain et un morceau de Wurst d'environ 15 grs. Les Kalfaktors allemands qui distribuent les rations nous disent que nous ne recevrons rien d'au-

tre avant le lendemain soir.

En camion jusqu'à Papenburg où un train d'une vingtaine de wagons, type "voyageurs", nous attend. Des militaires et des Bleus forment un cordon autour de nous. En bon ordre nous montons dans le train qui doit nous amener on ne sait où. Pour deux jours de Verpflegung, ça doit donc être loin, là où on nous conduit.

Nous sommes le 14 mars. A l'horloge de la gare il est 10.10 heures.



1947 - Procès des gardiens d'Esterwegen
1. Ludwig Hartwich - "Cognac"
2. Adolf Student - "Le Chinois"
3. Karl Nadler - "Le Fou"
4. Willy Schaeffer - "Charlot"
5. Peter Funcke - "Centimètre"
6. Jozef Karolus - "Mussolini"
7. August Wendtau - "Pachacroute"
8. Fritz Dude - "Epinard"
9. Alfred Kropoch - "Millimètre"

Le Matin 6/2/47

Au sinistre camp d'Esterwegen, le "fou" semait la mort

(Suite de la 1re page).

Bestialités

Un jour, le «Fou» estimant que le nombre des malades dépassait les limites acceptables, les mit sous à la porte, écriés, par 20 degrés sous zéro. Une autre fois, ayant remarqué que les malades souffrant de dyspnée, plaçaient une planche de leur lit sous leur tête pour rehausser le buste et respirer plus aisément, il arracha la planche d'un déterré gravement malade et lui en assésa deux coups violents.

Ce qu'on peut reprocher au «Fou», en dehors de ces bestialités, c'est avant tout son refus systématique de déléguer des médicaments — donc silence, il assurait n'en point posséder suffisamment pour les infirmeries des camps et prisons de la région étaient toutes complètement pourvues. Le «Fou», dans plusieurs cas de dyspnée qui furent mortels, ne consentit à donner aux médecins traitants belges que le quart «à la moitié de la dose nécessaire, elle en ont encore trop ainsi», précisa-t-il.

Une opération avec des oiseaux

C'est ainsi que les médecins «étranger» valablement d'obtenir de lui le sérum qui fut sauvé sans conteste un malade asphyxié par le croup. En dépit de ce cas, les docteurs belges entreprirent une opération délicate : «la tachéotomie, qui devait permettre à l'air de pénétrer dans les poumons du mourant. Ils eurent opéré, sans le moindre anesthésique, avec une paire de ciseaux de couturière. Ils firent tout ce qui était humainement possible dans l'homme mourant. En juin 1943, une épidémie de dysenterie ravagea le camp. Les quinze malades qui purent obtenir le spécifique antidyssentérique se réchappèrent. Les autres moururent. Dans plusieurs cas, les malades à qui l'on avait soigneusement mesuré les moyens curatifs, échappèrent à la mort mais restèrent aveugles ou virent souffrir leurs facultés intellectuelles.

L'alimentation

Le régime alimentaire était déplorable. Les malades perdaient de 2,5 à 3,8 kilos par mois. Le docteur Meistrich a connu un homme qui pesait 32 kilos au lieu des 70 qu'il avait avant, et sur lequel le «Fou» écharnait à coups de marteau la tête que l'on éprouve pour les familles de victimes distantes de donner leurs noms en regard des services incommensurables qu'ils avaient rendus. Mais sous ces cas sont nominalement établis. Le «Fou» faisait à trois degrés — délivrer des médicaments, venant de l'armoire dont il avait la clé; améliorer l'ordinaire des malades; maintenir l'hygiène dans un état décent. Les oiseaux pullulaient de vermine et les rats y trouvaient leur nid. Les nouveaux arrivants devaient prendre la place des morts dans d'infâmes cauchemars jamais désinfectés. Quant aux décès, le «Fou» les faisait placer «à l'avant, à côté des latrines» il savait, selon dit, pas plus de respect pour un cadavre que pour un vivant.

«Pachacroute»

A l'infirmerie, le «Fou» n'était pas le seul Allemand. Il y avait aussi «Pachacroute». Un médecin prussien, appartenant aux témoins, qui voulait en remonter à tout le monde. Il accompagnait le médecin allemand.

Solennel et ignare

Il connaît aux médecins belges des indications thérapeutiques surabondantes. Il leur recommandait à faire une diète intravéneuse selon des règles fantaisistes et dangereuses. Pour leur prouver l'empêchement de ses connaissances médicales, il fit «à tous une injection à un malade qui faillit bien de pas s'en remettre. Son «je n'ai pas eu de succès jusqu'à faire quelque chose pour améliorer le régime des malades. Il passait solennel et ignare, sans vouloir voir le géhenne da, à laquelle se débattaient les mourants.

Le plupart des malades parvinrent cependant à garder un moral suffisamment élevé. Mais il y eut des cas de folie. Beaucoup de patients, soignées par le «Fou», en conservant aujourd'hui encore des stigmates. Ces choses irréalisables pour les victimes se feront sans doute demain dans le «bourreau», qui aura bien du mal à sauter sa tête.

Au sinistre camp d'Esterwegen, le "fou" semait la mort

de Gérard des Mares, correspondant part. de l'Agence Belga.

Oldenburg, février.

L'œuvre du «Fou», l'œuvre d'un fou, semait la mort de dire si l'on se contentait d'attendre à tort la responsabilité du coupable. Dès le début du procès d'Oldenburg, la sinistre personnalité du «Fou» s'est précisée avec un relief qui se met en très mauvaise posture à cette heure du règlement des comptes.

«Comme et ses complices sont de bons braves, n'importe quels chiens dont je n'ai jamais vu, l'infirmerie mourir à un rythme de 20 à 30 par jour. Les autres, tous les autres sont des masochistes. Certains, l'indigne des nations, les bestialités des gardiens, l'abominable régime de ce camp ont pour quelque chose dans cette hécatombe. Mais l'œuvre Frodo et le Procureur Ribard ont fait à ce sujet.

Quelque mineur

Jamais, le «Fou», guerrier amateur absolument ignare en matière médicale, ne consentit à baser son «diagnostic» sur l'avis motivé des médecins belges. Il nous trouvait trop gentils, remarque le docteur Meistrich, trois humains envers les malades. «A quel bon se soucier, avait-il coutume de dire, d'améliorer leur sort? C'est pourquoi dans les cas graves, il se refusait à donner aux mourants les soins les plus élémentaires sous prétexte qu'ils étaient virtuellement «morts».

(Lire la suite en page 2).

Au procès d'Oldenburg Le "Fou", "Charlot" et "Pachacroute", trio de bandits

Le Matin 17/2/47

Oldenburg, février (Belga). — De G. Desmarez, correspondant particulier de l'Agence Belga.

Au procès d'Oldenburg, les témoins se succèdent, chargeant le «Fou» et ses complices.

Albert Lambert, de l'Armée secrète, arrêté par la G.P.P. en 1941, a séjourné à Esterwegen, du 22 mai 1943 au 15 mai 1944. Il a connu les deux inculpés. Il fut hospitalisé trois fois, souffrant de dysenterie, d'œdèmes, d'arthrite aiguë de la hanche et du genou.

Le témoin charge «Charlot» qui maltraita un malade atteint d'ématurie et empêcha les détenus de porter secours à un des leurs tombé d'épuisement; au cours des exercices sur le «Fou» Rouger, il vend le «Fou» responsable de la mort de M. Gaudin, qui souffrait de dysenterie aiguë et déclencha l'infâme conduite de la infirmerie.

Il cite au procès de «Pachacroute» la mort d'un prisonnier renvoyé de l'infirmerie et éjecté quelques jours après son transfert à Gees Straat.

Le témoin ajoute que «Pachacroute» modifiait lui-même les prescriptions des médecins belges et donnait d'autres médicaments que ceux qui s'imposent.

M. Frans de Buyser a connu les deux inculpés du camp d'Esterwegen, où il arriva en novembre 1943. Il était gravement malade et n'en est pas encore remis. Il cite des faits révoltants: En février 1944, le «Fou» ordonna les malades à passer cinq minutes sous une douche glaciale. Les patients cherchaient à s'échapper du jet qui leur gelait la moitié des os. Mais leur corbeie les y maintint à coups de trique. Un détenu hémiplégique souffrait d'un phlegmon au pied. Les médecins belges Rogier et Duron, conclurent à la nécessité d'une amputation pour sauver le malade. Le «Fou» refusa net «Un Juif pouvait crever sans inconvénient. Trois jours et trois nuits durant, le malheureux heu-

dit de douleur avant de succomber à l'infection.

Le témoin confirme les autres accusations contre le «Fou» qui battait les malades à coup de manche, les jetait hors du lit, les laissait sans feu en plein hiver. Le médecin allemand avait prescrit lui-même une ration supplémentaire de pain et de soupe que le «Fou» a supprimée motu proprio, causant un tort incalculable aux malades.

M. De Buyser dépose aussi contre «Charlot», qui brutalisait les détenus et battit un évadé repris jusqu'à ce qu'il perde connaissance contre «Pachacroute», qui chassa des malades avant qu'ils ne fussent guéris. En terminant, il rend le «Fou» responsable de la mort de M. Jansz qui espéra ce «Charlot» contre l'avis des médecins.

Les procès des criminels de guerre nazis

Ceux d'Esterwegen

UN MEDECIN EST ARRETE A L'AUDIENCE

Le tribunal a terminé l'audition des accusés d'Esterwegen comme d'habitude.

On a entendu successivement le «Charlot», le «Fou», «Meistrich» et «Pachacroute» qui se sont défendus comme ils pouvaient, minimisant leurs malades ou les morts. Puis le docteur Hillman, médecin-chef de ce camp de l'Estland depuis 1942, a déposé comme témoin à décharge.

Il a expliqué que lorsque la guerre était déclarée, chacun des six camps d'Esterwegen possédait un docteur sous sa direction. Le Dr Orth s'occupa du camp d'Esterwegen jusqu'en octobre 1943. Ward («Pachacroute») dirigeait les «Revers» nord et sud. Nadler («Fou») était le subordonné de celui-ci et devait suivre ses instructions médicales. «Cognac» avait la surveillance des «Revers». Les prisonniers se trouvaient dans un très mauvais état physique. Le premier cas de tuberculose fut son apparition le 1er juin 1943. Le premier cas de dyspnée se manifesta le 15 juin 1943. Les suppléments de nourriture furent supprimés, ce qui entraîna la mort de nombreux prisonniers. Vingt-cinq prisonniers furent admis à l'hôpital de Papenburg, entre mai 43 et mai 44. Vingt d'entre eux furent opérés. A l'hôpital de Papenburg, il n'y avait que dix-neuf lits pour les six camps.

Le témoin affirme qu'il était contraire à tous les règlements des camps pénitentiaires de battre ou de maltraiter les prisonniers. Il prétend que ses sentiments personnels ne se sont jamais élevés au-dessus de ce qui concernait les médecins belges et qu'il avait principalement la santé, quand il pensait que le seul crime de ces «coliques» était d'avoir servi leur pays. Il a tout fait, dit-il, pour avoir des fournitures médicales. A l'entendre, il n'a jamais vu un des accusés porter une maigreur de caoutchouc. Il donne ce détail que, durant la guerre, il était permis aux infirmiers de faire des injections, même intra-veineuses.

Au cours de son contre-interrogatoire, le Dr Hillman prétend que la nourriture à Esterwegen contenait à peu près 1.100 calories. Il ajoute cependant un peu plus loin, que si la plupart des victimes décédées ne seraient pas mortes, si elles avaient été assez nourries pour combattre efficacement la maladie.

Le témoin suivant est le Dr Orth, médecin depuis 1938. Il prétend à Esterwegen du mai à octobre 1943. L'accusation l'avait recherché pendant un an et c'est à la requête de la défense qu'il parut.

Un coup de théâtre se produisit après sa déposition: le Dr Orth est arrêté par la police britannique. Il est considéré comme l'un des accusés responsables des camps «Revers» d'Esterwegen. Le verdict sera probablement prononcé vers le 25 mars.

De Libe Belgique?

Articles parus dans la presse en Belgique le 6 février 1947

Articles parus dans la presse en Belgique le 17 février 1947



"Cognac"



"Le Chinois"



"Charlot"



"Le Fou"



"Mussolini"

*Il existe une ordonnance de Göring pour la
protection des grenouilles.*

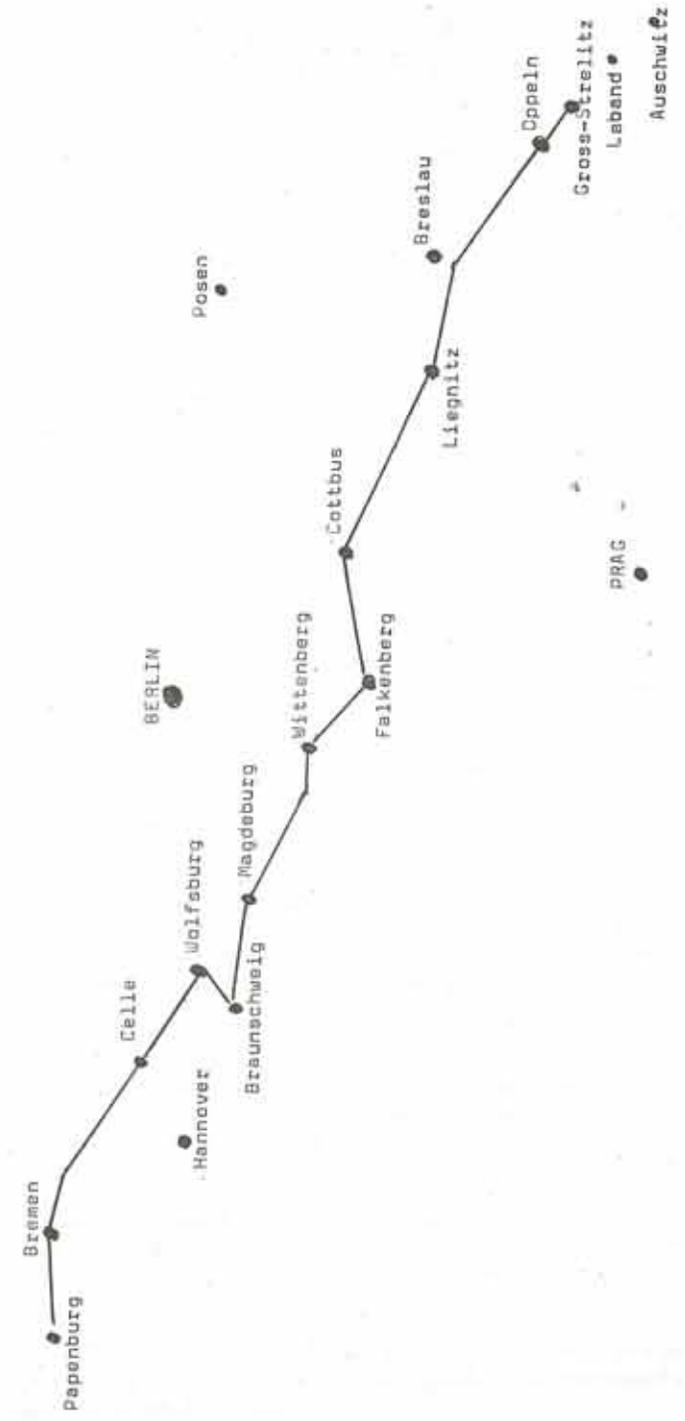
“L'Univers Concentrationnaire”

David Rousset

ZUCHTHAUS
GROSS-STRELITZ
STRELZE OPOLSKIE

15 mars au 22 juin 1944
11 novembre 1944 au 14 janvier 1945

Danzig



Nürnberg

Brno

Le train nous amène par Bremen, Wolfsburg, Braunschweig, Wittenberg, Liegnitz, Oppeln et nous arrête à Gross-Strelitz.

Très vite nous nous sommes rendus compte que nous allions vers l'Est mais personne n'a pu supposer que nous aboutirions en Pologne, ou plus exactement en Haute Silésie. Depuis 1939 cette région a été rattachée au Grand Reich.

Le voyage se fait sur des banquettes de bois. Prévues pour quatre personnes nous nous y tenons à cinq et il nous est interdit de nous lever sauf pour aller aux toilettes. Notre Verpflegung pour deux jours a été vite avalée et nous jeunons donc durant une trentaine d'heures. Trois fois par jour nous recevons un gobelet de thé. Les Wachtmeisters qui nous gardent portent les mêmes uniformes que nos gardiens d'Esterwegen et des Schliesseurs de Essen. Nous sommes donc toujours gardés par la Justizverwaltung.

L'Oberwachtmeister en charge de la surveillance de notre wagon a une cinquantaine d'années. Il s'appelle Kazeck mais nous l'avons déjà baptisé "Le Paysan". Grand et gros, bourru mais pas trop brutal, il nous observe et écoute notre conversation. Le flamand lui semble un patois allemand, cela l'intrigue. Il nous demande pourquoi nous sommes en prison. Armand lui dit que nous avons voulu servir notre Patrie. Souriant Kazeck sort son portemonnaie et nous dit que ça, c'est le Vaterland. Mis en confiance il nous dit qu'il se fait des soucis pour ses deux fils qui sont au front et qui doivent avoir notre âge.

Il vante la prison où nous allons et où nous pourrions garder nos cheveux. Les cellules sont, dit-il, propres et bien chauffées. A l'entendre nous y serons mieux qu'au Camp. Sceptiques, nous l'écoutons. Dans la soirée du 15 mars nous arrivons à Gross-Strelitz.

Il fait déjà nuit lorsque nous descendons du train. Des gardiens de prison et des Blauen nous entourent. Les Wachtmeisters ont des matraques en main et portent un pistolet à la ceinture. Les Blauen pointent leurs fusils et mitraillettes sur nous.

On nous amène rapidement hors de la gare qui semble déserte. On n'a pas formé les rangs, c'est un troupeau entouré de ces bergers qui est conduit dans l'obscurité par des rues vides.

Nous stationnons quelques instants devant une grande porte de prison, puis nous traversons une cour pavée. Les bâtiments de la prison sont en briques rouges.

Dans un large couloir du rez-de-chaussée nous sommes alignés et comptés. En dehors de nous la prison semble vide. Nous apprendrons plus tard que les "N.N." sont isolés dans une ou deux ailes sans contact possible avec les autres prisonniers allemands ou polonais (des droits communs pour la plupart) et qui sont enfermés dans les autres ailes.

Nous sommes mis en cellule par trois. Dès que tout le monde est enfermé nous entendons des bruits de bidons. La porte s'ouvre et un Wachtmeister nous ordonne de sortir ; nous devons nous mettre à gauche de la porte et rentrer après être servis. Un Kalfaktor donne à chacun une gamelle et une cuiller, le second nous sert une grosse louche d'une bouillie d'orge épaisse. Nous n'en croyons pas nos yeux.

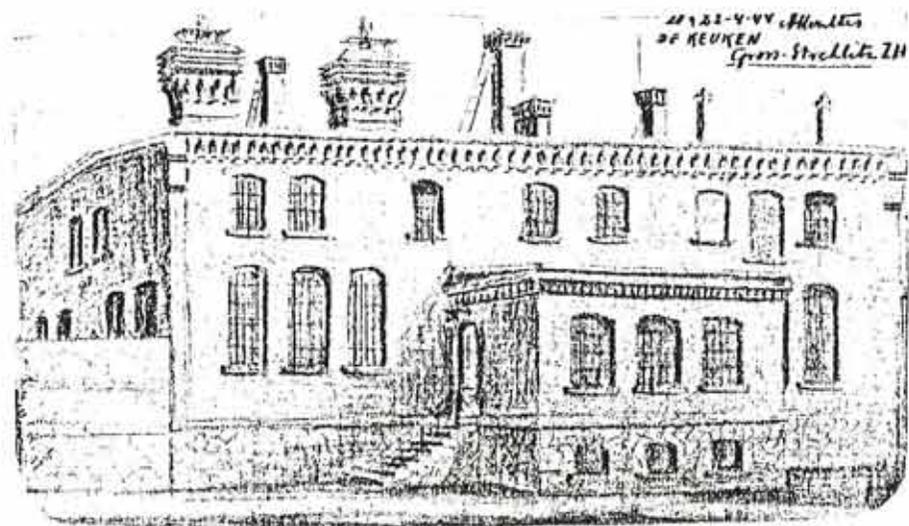
La distribution des rations se fait ici de façon différente de celle que nous avons connue à Antwerpen et à Essen où nous ne pouvions pas sortir de nos cellules. Dans cette nouvelle prison on peut se permettre de jeter un coup d'oeil dans le couloir et apercevoir de temps en temps un copain.

Nous restons trois jours dans ces "Aufnahmezellen" puis nous sommes conduits à la Kammer. Enregistrement, remise du numéro matricule et, bien sûr, échange de nos vêtements civils contre un uniforme de la prison. Celui-ci, comme à Esterwegen, est teinté en noir avec l'inévitable bande jaune au bras et sur la couture du pantalon. Bonnet et Binde, chemise et calaçon long en coton, des bas en mauvaise laine grise au lieu de chaussettes russes. Au lieu de sabots nous recevons des claquettes en bois avec une courroie au-dessus du pied. Le tout a l'air plus neuf et mieux entretenu qu'à Esterwegen.

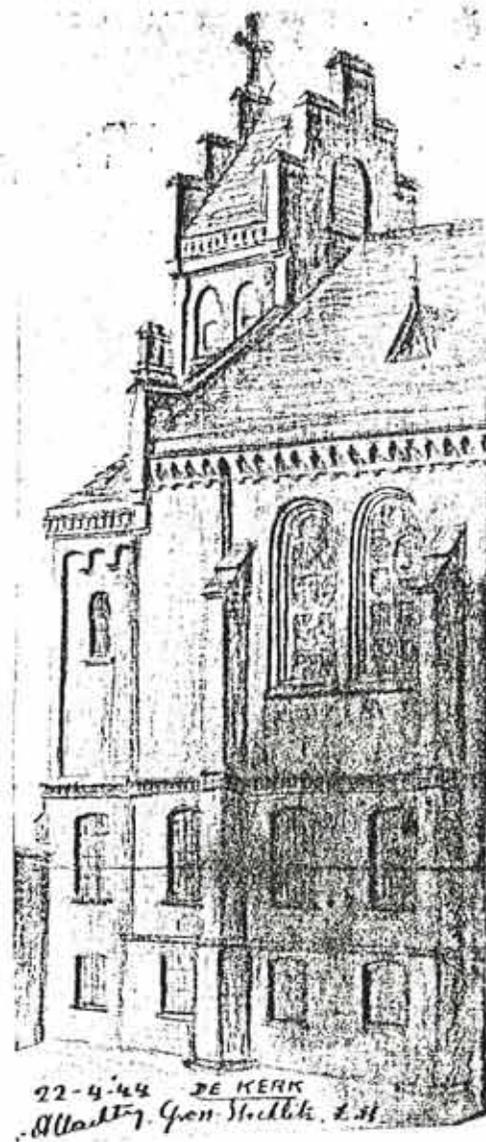
La numérotation est faite par ordre alphanumérique. J'ai ainsi le numéro B 61, Armand Manders a le MA 548, Marcel Vermeulen le V 831. J'ai rencontré un jour le gars qui portait le dernier numéro de notre convoi, un Gantois nommé De Zutter : le Z 700.

Dûment enregistrés notre vie en Zuchthaus commence, nous sommes autour du 18 mars 1944.

Je suis en cellule avec Philippe et Marcel. Sans nous connaître avant notre arrestation nous devenons de bons amis. Nous resterons relativement longtemps ensemble, avec Marcel jusqu'à l'évacuation de Laband et avec Philippe jusqu'à notre Libération à Terzin où il mourra quelques jours plus tard.



Zuchthaus Gross-Strelitz - La Cuisine



Zuchthaus Gross-Strelitz - La Chapelle
Dessins exécutés par Toon De Wachter sur des pages vierges de son Missel les 21 et 22 avril 1944.
De sa cellule Toon pouvait apercevoir la cuisine et une partie de la Chapelle de la prison.

Les premiers jours passent très vite. Nous apprenons à nous connaître et à nous habituer à notre nouveau milieu. Nous disposons d'un lit rabattable, fixé au mur et de deux matelas qui doivent être pliés dans un coin de la cellule durant la journée. Ici aussi ils doivent former, avec les couvertures, le Kùbus parfait.

Dans un coin le tuyau vertical du chauffage dispense peu de chaleur. Marcel a pris l'habitude de s'y appuyer, les mains dans le dos.

Comparé à Esterwegen cette prison semble un Paradis. La nourriture, quoique insuffisante, est mieux préparée et plus variée. Nous ne souffrons plus du froid ni de l'humidité comme au Camp.

Dans ce Zuchthaus on ne badine pas avec la discipline. La cellule doit être tenue de façon impeccable, il est interdit de monter sur la table pour regarder dehors ; celui qui se fait prendre est puni de quelques coups de matraque.

Un jour un petit Hauptwachtmeister, jamais aperçu avant, entre dans notre cellule. Sans commentaires il pose sur la table quelques aiguilles en bois et trois pelotes de coton blanc. Avant de quitter il nous dit : "Netzenstricker". Comme nous ne savons pas comment nous y prendre aucune tentative n'est faite.

Kazeck nous amène un gars de la Main Noire, déjà vu à Esterwegen. C'est Piet Scharlaecken qui vient nous apprendre le métier. Le plaisir d'avoir un visiteur aussi bavard et amusant fait durer notre apprentissage malgré les exhortations du "Paysan". Lorsque, décemment, il n'est plus possible de prétendre que nous ne sommes pas encore au courant, Piet nous quitte pour aller enseigner le noble métier de tricoteur de filets dans une autre cellule.

Nous devons fabriquer des filets à provisions et non de camouflage comme nous le craignons d'abord. Quotum imposé : 7 filets par jour et par personne. Nous y arrivons facilement. Le fait de nous occuper fait sembler le temps moins long et nous tricotons ardemment durant toute la journée. Rien que pour embêter les ménagères allemandes qui, un jour, feront leurs courses avec nos filets, nous déserrons quelques nœuds. Nous espérons que ce "sabotage" les rendra rapidement inutilisables.

La promenade reste l'occasion de nous distraire de notre vie de reclus. Lorsque le Printemps s'annonce nous regrettons presque le Camp malgré les avantages matériels de notre nouvelle condition.

Il arrive que Kazeck sort l'un ou l'autre de notre groupe de "jeunes" de sa cellule pour nettoyer les couloirs ou pour astiquer les vitres de la rotonde. Cela nous donne l'occasion de communiquer avec ceux qui sont enfermés et qui nous demandent parfois de passer un message à quelqu'un dans une autre cellule. Ce travail nous confère aussi le pouvoir de passer des nouvelles (vraies ou fausses) de la situation militaire et spécialement du front russe. Le débarquement en France n'a pas encore eu lieu. Chacun envisage la possibilité d'être libéré par l'Armée Rouge qui avance de façon irrésistible.

De temps en temps nous allons travailler au Wirtschaft, le jardin potager de la prison. On y glane toujours quelques carottes ou pommes de terre crues. Ces dernières sont rapées avec une cuiller et la pulpe obtenue séchée dans un linge contre le tuyau du chauffage. Ce produit est mélangé à la soupe pour épaissir le liquide mais il nous donne des crampes intestinales et des diarrhées monstres.

D'autres prisonniers arrivent maintenant directement de la prison de Köln où se forment les convois pour l'Est. Parmi les nouveaux, beaucoup d'Anversois de la Brigade Blanche - Fidélis. Nous en retrouverons quelques uns à Laband et à Buchenwald.

Nos camarades restés à Esterwegen arrivent également. Un jour je les aperçois à travers les judas de leur porte. Ils sont encore en civil et ont le crâne rasé.

La prison devient surpeuplée et la qualité de la nourriture s'en ressent. On entasse les prisonniers maintenant à 5 ou 6 par cellule. Les Wachtmeisters sont surmenés et plus nerveux. On tape plus facilement pour la moindre infraction à la discipline.

Le Netzenstricken est fini, quelques gars partent en Kommando. Il y a ceux qui vont travailler à Blechhammer. Ils rentrent le soir à la prison, exténués de la journée de travail de 10 heures. Certains chargent des sacs de ciment dans des péniches, d'autres creusent en vue de l'élargissement du canal. Lorsque nous sommes de service pour la distribution de la soupe du soir nous pouvons parfois échanger quelques mots avec les camarades de ce Kommando. Ils se plaignent amèrement du rythme de travail imposé et des sévices qu'ils subissent de la part des Meisters et des gardiens.

Il y a aussi le Kalkkommando : les prisonniers qui y sont affectés travaillent dans une carrière. Le roc est attaqué à la barre à mines, ensuite on le fait sauter à la dynamite. Les gros blocs doivent être cassés au marteau et entassés dans des wagonnets.

Chaque équipe doit fournir un certain nombre de wagonnets par jour. Lorsqu'un chariot est rempli et poussé jusqu'à l'endroit où son contenu est transbordé sur un camion, l'équipe reçoit un jeton. Celle qui n'a pas le nombre de jetons requis est privée de la soupe du soir. Les hommes de ce Kommando portent des chaussures à semelle de bois. On les entend partir très tôt le matin, toujours au Gleichschritt. Je les aperçois parfois lorsque je suis de service de nettoyage à la rotonde au moment où ils rentrent, le soir. Ils portent un sur-vêtement genre ciré jaune. Ils ont tous le visage rouge et brûlé par la poussière calcaire.

Sans raison apparente on change les prisonniers de cellule. On mélange anciens aux nouveaux. Je quitte Marcel et Philippe et tombe sur deux gars sympathiques. L'un a une trentaine d'années, c'est Frans Sinoy de Lebbeke, l'ancien forgeron d'Esterwegen. L'autre a environ mon âge, Wilfried Plateeuw de Roeselare : il vient directement de Köln.

Frans est un ancien partisan, arrêté depuis 1942. Il a connu pas mal d'aventures qu'il nous raconte volontiers.

C'est dans cette cellule que je vis le bombardement de la gare de Gross-Strelitz, distante d'environ 500 m. de la prison. C'est un dimanche du mois de mai, dans l'après-midi, que cette attaque eut lieu. Le dimanche la discipline est toujours relâchée. Il y a moins de gardiens de service et les rondes sont peu fréquentes.

Il m'arrive même de rabattre le lit et de piquer un petit somme. Brusquement je me réveille dans la niche que forme l'enfoncement de la porte. Je suis coincé sous Wilfried, au-dessus de lui Frans est couché. Il tient le matelas sur lequel j'étais étendu il y a quelques secondes. Au moment précis que je réalise ma situation éclate la première bombe d'une série. En même temps les sirènes de Gross-Strelitz se mettent à hurler. La vitre vole en éclats, quelques morceaux se fichent dans le matelas que Frans tient en guise de bouclier. Une poussière blanche de plâtre emplit la cellule, on n'y voit plus rien. Nous entendons les avions qui continuent à tourner au-dessus de la ville. Il y a peu de Flak dans cette région pourtant très industrielle mais où les attaques aériennes sont encore fort rares. Encore quelques chapelets de bombes, puis c'est la fin de l'alerte. Sans être inquiétés les avions repartent.

Frans nous explique que, pendant que je dormais, il a entendu les avions. Au bruit des moteurs il a reconnu l'escadre survolant la ville comme américaine.

*“La garde des détenus pour les seules
raisons de sûreté, de redressement ou de
prévention, n'est plus au premier plan.
Le centre de gravité s'est déplacé vers le côté
économique. Il faut mobiliser la main
d'œuvre détenue d'abord pour les tâches de guerre”.*

Oswald POHL à HIMMLER
le 30.04.1942

KOMMANDO LABAND

22 juin au 11 novembre 1944
14 au 22 janvier 1945

Notre première sortie de prison depuis 3 mois.
Nous allons à pied jusqu'à la gare. interdiction de parler, nos trois Wachtmeisters y veillent car c'est le Règlement. Pourtant dans ce Kommando on nous laissera libre de communiquer entre-nous, pourquoi alors cette interdiction ? Comprenne qui pourra.

Brève attente à la gare, bien atteinte par le récent bombardement. Nous sommes embarqués dans un train de voyageurs mais bien séparés des civils, dans un compartiment réservé aux prisonniers.

Après une demi-heure nous descendons à la gare de Laband-Rothfeld, plutôt un hangar avec un seul quai.

Toujours étroitement surveillés par nos trois gardiens nous continuons à pied et marchons entre des usines et hauts-fourneaux. Partout des rails et des trains chargés de diverses choses métalliques. Des ouvriers circulent sans nous prêter la moindre attention. Je vois des prisonniers de guerre conduits par des soldats de la Wehrmacht ; ce sont des Italiens, les alliés de la veille qui ont combattu les Allemands après l'armistice italien. Il y a également des Russes en uniforme de l'Armée Rouge. Ils transportent des rails et poutrelles sur leurs épaules.

Il fait beau et chaud ; sortis de cellule et avec ce ciel bleu, nous nous croyons presque en liberté.

Nous allons commencer un nouveau chapitre dans le livre de notre captivité, sans doute le dernier avant notre Libération.

Après quelques minutes nous arrivons à notre fameux camp. En fait il est encore en construction. Contre le mur d'une usine un rectangle d'environ 150 sur 60 mètres se transforme en Camp.

Il y a une seule baraque, presque terminée. Il manque encore une partie du toit et il n'y a ni portes ni fenêtres. Des anciens de Gross-Strelitz y travaillent. Certains tendent les fils de fer barbelés qui cerneront l'ensemble. Je découvre un copain, Roger Bosmans que nous appelons "le Tchekke" - personne d'ailleurs ne sait pourquoi. Je le connais depuis le temps de l'école. Arrêté après nous je l'avais retrouvé à Esterwegen à la Revier Nord. Juché sur une échelle il me lance : "Il faut tresser ici sa propre cage, on n'a jamais vu ça".

Les poteaux de l'enceinte sont érigés et les bases en béton, sur lesquelles se construiront les autres baraques, coulés.

Ceux-ci sont en "pré-fab" et les diverses parties à assembler sont éparpillées à travers notre futur camp.

L'Oberwachtmeister qui nous a en charge ordonne de nous arrêter et de nous aligner. Un comptage rapide, puis il nous tourne le dos et de dirige vers une petite construction en briques sur le côté droit. A ce moment sort de ce bâtiment le Legerleiter, c'était lui qui faisait la sélection à Strelitz. Salut hitlérien, remise d'une farde de documents, voici le Lagerleiter devant nous. Il nous re-compte et fait un appel nominatif. Ensuite il signe un papier (une décharge ?) qu'il remet à l'Oberwachtmeister. Nous devons rester au garde-à-vous pendant que le Chef de Camp nous pesse en revue. D'un regard froid il scrute chaque visage et semble s'assurer que nous sommes bien ceux qu'il a choisis pour son Kommando. Le Lagerleiter est de petite taille avec un menton en galoche. Son uniforme est plus clair que celui des gardiens de prison. A la ceinture il porte un petit revolver à la façon des officiers de la Wehrmacht, plus sur le dos que sur la hanche.

Après son inspection il nous adresse un petit discours de bienvenue. Il nous dit que nous irons bientôt travailler dans l'atelier contre lequel se dresse notre camp. Il faut d'abord terminer la baraque en construction et faire le gros oeuvre d'assemblage de la seconde. Ensuite d'autres prisonniers viendront pour continuer la construction et ceux de la première baraque iront alors à l'usine. Il faut commencer tout de suite car on attend le mobilier, tables, bancs et châlits et nous devons être le plus vite possible "Chez Nous" (textuel).

Un gros Oberwachtmeister à la jambe artificielle nous prend en charge et nous confie aux Blauen qui surveillent chacun un petit groupe de prisonniers. Nous apprenons ainsi des "anciens" qui sont là depuis une 12-aîne de jours, que lorsqu'ils sont arrivés il n'y avait strictement rien sur le rectangle où maintenant une cinquantaine d'hommes s'activent.

Le jour de leur arrivée on plaçait les potsaux pour les barbelés. Ils ont aidé à gâcher le béton pour les fondations des baraques et le soir ils ont dormi, chacun enroulé dans sa couverture, à même le sol contre la petite construction en briques et qui se révèle être la Wachtmeistere. Le lendemain des camions ont apporté les éléments pour commencer la construction de la première baraque. La deuxième nuit ils étaient encore couchés par terre en plein air. Les Blauen les surveillaient durant toute la nuit. Le troisième soir, enfin, ils ont pu coucher dans la baraque mais toujours par terre.

Pris par leur rythme nous nous attelons au boulot. Les camions avec le mobilier arrivent. Il y a aussi de la paille pour bourrer les matelas. Nous nous installons, presque joyeux, dans notre Camp. La soupe vient du camp de travailleurs polonais. Elle est bonne et on touche au moins un litre et demi à midi. Le soir on reçoit un bon morceau de pain avec de la margarine. Les perspectives sont donc encourageantes.

Les jours suivants nous continuons notre aménagement. Nous devons étendre des cendres qui viennent des hauts-fourneaux environnants, sur ce que seront les chemins entre les baraques. On entame sérieusement la construction de la seconde. Quelques maçons commencent à construire l'Infirmierie et la Cuisine mais aussi le Bunker ...

D'autres camarades arrivent ; il y a Armand, je me souviens très bien de son arrivée. Puis il y a Marcel et Philippe, mes deux camarades de cellule de Gros-Strelitz. Ensuite c'est Mon, Jefke et Jean. Nous serons ainsi 7 de notre groupe de 16 à Laband. On se sent presque en famille.

La soupe vient toujours du camp polonais mais elle est moins bonne maintenant et la quantité est retombée au litre réglementaire. La tranche de pain revient à 150 grs. environ et la margarine a disparu. Nous vivons ainsi à "régime réduit" jusqu'à ce que notre propre cuisine fonctionnera avec des cuisiniers de chez nous ; il y a André Daeninck d'Isegem, Fons Grégoir de St. Truiden, Nestor et Ernest Norret et encore quelques autres.

L'Infirmierie est terminée et Gros-Strelitz nous envoie le docteur Collignon plus un infirmier. Avant leur arrivée les blessés étaient soignés à la Verbandstube de l'usine.

Enfin on nous annonce que nous irons travailler en usine le lendemain. Le premier contingent d'une soixantaine de prisonniers ira travailler de 6 à 18 heures en usine, les autres restent affectés aux travaux de construction et de terrassement.

Jefke ne vient pas à l'usine, il reste à pousser des chariots de cendres. Je le vois chaque jour lorsque nous rentrons au camp pour la soupe de midi. Il est dans la baraque 2, tous les autres de notre groupe sont dans la 1. Nous travaillons tous à la fabrique ; dans notre baraque nous formons une table avec les deux frères Van Raemdonck, également d'Antwerpen et avec Marcel Crombeecke de Dams. Dans notre baraque il y a aussi les frères Mollin, tous les deux sont des lutteurs bien connus dans les milieux sportifs an-versois.

Notre Chef de Baraque est Joseph Fanard, gérant du Sarma de Wavre. Il est honnête et loyal ; son calme et son flair viennent à bout des multiples petits problèmes qui naissent inévitablement dans une baraque où une centaine d'hommes doivent apprendre à vivre ensemble.

Les travailleurs qui étaient avant nous à l'usine sont tous partis. Étaient-ce des prisonniers de guerre ou des travailleurs russes déportés ? Jusqu'à ce que les Belges et Français travaillent en équipes successives ils ont encore assuré le travail de nuit mais nous n'avons jamais pu communiquer avec eux.

Au début, à l'usine, c'est la pagaille. Notre premier groupe ne compte que très peu de gars capables de travailler aux tours ou aux fraiseuses.

Avec Armand je suis désigné comme Spitzendreher. Nous travaillons côté à côté et un Meister allemand nous explique la manœuvre. Le travail est assez simple, le tour travaille pour nous. Tout est préréglé et un sabotage semble irréalisable. Le Meister nous met plusieurs fois en garde. Une pièce mal tournée, le ciseau qui se casse parcequ'on couperait trop de métal à la fois, le "Stift Kaput", tout est "Sabotage" pour lui. Chaque fois qu'il prononce ce mot il nous regarde d'un oeil noir comme du charbon. Il boite, sans doute un soldat blessé qui continue à servir sa Patrie en surveillant la fabrication des obus.

Car c'est bien du matériel de guerre que nous allons produire, plus exactement des obus et canons pour la Marine. Notre usine qui dépend du groupe Hermann Göring Werken porte le nom de "Halle Marie" (nom de code pour Marine ?). Après une visite d'une délégation de militaires japonais (uniformes bleu-ciel avec beaucoup de dorures) le bruit circule que nous travaillons pour la Marine Impériale du Japon.

Des ponts roulants doivent amener les pièces à tourner. L'opération de la mise sur tour et l'enlèvement des pièces terminées est délicate. Le câble trop ou trop peu tendu risque de faire sauter l'obus qui doit peser 300 ou 400 kilos. Il y eut pas mal de pieds écrasés, surtout au début, durant l'apprentissage.

Jean travaille non loin de nous, il fabrique des caissons pour sous-marins. Comme il est peu appliqué et un peu rêveur il a de nombreux ennuis pour mettre les pièces à tourner en place.

Philippe et Marcel sont à l'autre bout de l'usine. Je vois Marcel

deux ou trois fois par jour pour fumer quelques bouffées car, depuis que nous sommes à l'usine, nous touchons une cigarette par journée de travail. Avec Marcel je forme équipe pour fumer plusieurs fois par jour, nous consommons ainsi une cigarette. L'autre est gardée pour être fumée le soir à la baraque.

Lorsque nous travaillerons alternativement une semaine de jour et une semaine de nuit, nous ne prestons pas un dimanche sur deux. Aussi c'est un jour "sens" : 13 cigarettes pour deux semaines de travail, c'est le Règlement ...

De jour comme de nuit les shifts sont de 12 heures, soit de 6 à 18 ; soit de 18 à 6 heures, avec une interruption d'une demi-heure pour la soupe, lorsqu'on est de jour.

La première fois que notre équipe doit monter "de nuit" et que le signal annonce la pause à minuit chacun arrête le travail et, gamelle en main, se rend vers la sortie car nous supposons qu'une soupe sera servie. Les Blauen paniquent en voyant cette centaine d'hommes se diriger vers la sortie. Ils chargent leurs fusils et lancent des coups de sifflet stridents ; ils croient à une révolte ou à une grève. Les Meisters arrivent en courant et nous demandent des explications. Un porte-parole leur fait part de notre désir de recevoir à manger. Consternation générale : "Comment, vous n'avez pas gardé votre ration de pain de la veille pour le manger à minuit ?" (le pain est distribué à l'équipe de la nuit à 17 heures et aussitôt avalé).

La situation devient tendue, les Blauen jettent des coups d'oeil effarés autour d'eux et sont visiblement soulagés par le fait que l'ingénieur de garde est devenu l'interlocuteur des prisonniers. L'ingénieur est un homme doux qui écoute patiemment nos revendications. Il tire sur sa pipe et finalement nous donne raison. Le Camp ne peut pas nous fournir une soupe complémentaire (le Règlement) mais l'usine en fournira une dès demain. Après un bref conciliabule nous marquons notre accord et le travail reprend avec trois-quart d'heure de retard. Nous sommes assez fiers de notre exploit, nous ignorons encore que dans d'autres camps une telle attitude aurait signifié le Bunker pour chacun et la peine de mort pour les meneurs.

Le lendemain, à minuit, signal de pause et chacun se rend avec sa gamelle et cuiller à la porte de sortie où, effectivement, deux grands bouteillons de 50 litres chaque se trouvent. Deux Kalfaktors improvisés commencent la distribution. Cela a l'air un peu liquide mais ressemble à une bouillie à la farine de seigle. Dès les premières cuillères chacun crache la "Soupe" qui est faite avec beaucoup d'eau et du son (on dit de la sciure de bois).

L'ingénieur est là et veut goûter ; il déclare qu'elle n'est pas mauvaise et que les civils s'en contenteraient bien. Les prisonniers ne veulent rien entendre et le climat devient de plus en plus houleux. Entretemps, le Lagerleiter arrive et nous menace du Bunker. Il dit aussi qu'il fera venir une compagnie de S.S. pour nous mâter. Quelques gars retournent, "la queue entre les jambes", à leur postes. L'élan est brisé et après quelques palabres, pour la forme, le travail reprend, non sans avoir obtenu de l'ingénieur qu'une soupe de meilleure qualité sera servie par l'usine à l'équipe de nuit. L'ingénieur tiendra parole et les rations de nuit constitueront un supplément appréciable à l'ordinaire.

La cuisine du Camp est maintenant en mains des prisonniers belges qui mettent tout leur cœur à l'ouvrage en pensant aux camarades qui travaillent à l'usine ou au camp. Les quantités restent insuffisantes mais nous arrivons à piquer parfois quelques pommes de terre ou un rutubage du stock qui se trouve près des cuisines ou même de la cave à provisions. Les légumes sont bien lavés et les soupes liées à la farine. L'usine fournit quelques suppléments de margarine et de marmelade. Ce n'est plus la famine mais nous gardons toujours cette insatisfaction après chaque repas, ensuite la faim revient.

A l'usine on impose maintenant des quotas à réaliser. Ça manque pourtant d'enthousiasme et personne ne veut réaliser les quantités imposées. Par malin plaisir on fabrique toujours trop peu et les engueulades ou menaces n'y changeront rien. On apprend aussi à saboter les bancs de travail et de provoquer des courts-circuits qui arrêtent la production. Julien Laforce de Gent pisse dans la boîte de contact des circuits électriques au risque de se faire électrocuter. Nous, les Spitzendreher, sommes des spécialistes du "Stift Kaput". Le Stift est une sécurité en métal léger qui se casse lorsqu'une fausse manoeuvre risque d'abîmer la pièce que nous sommes en train de tourner. Chacun a sa technique pour ralentir la production. En plus les obus qui vont aux déchets et à la re-fonte deviennent de plus en plus nombreux.

Des promesses de supplément de nourriture pour les "gute Arbeiter" sont aussi inefficaces. La totalité des prisonniers résiste aux ordres et malgré la tentation d'une bonne gamelle de rabiote, on continue à faire "chier" les Allemands.

Jos Van Raendonck et Bert Mollin travaillent en équipe. Leur Meister vient les voir au début de chaque shift et leur impose les quantités à fabriquer. Les deux camarades acquiescent et commencent leur boulot. Le rythme y est et ils semblent partis pour remplir les exigences. Puis c'est la panne qui met leur tour hors service ; ou bien le pont qui doit approvisionner leur machine tombe en arrêt et bloque tous les tours de leur rangée.

Le Meister pique des colères, tappe du pied, jure en polonais et en allemand, il les traite de saboteurs Nos deux anversois restent calmes et imperturbables. Ce n'est jamais de leur faute et ils s'y entendent pour faire les innocents.

Une nuit le Meister arrive avec une belle gamelle de soupe bien épaisse qu'il place sur le tour de Jos en disant : "et j'espère que cette nuit vous réaliserez vos quotas". Jos le regarde sans rien dire et met son tour en marche. Au fur et à mesure que la pièce à tourner avance, la gamelle glisse vers le bout de la machine. Le Meister reste à côté de Jos et l'observe, celui-ci semble ignorer cette présence et lorsque le trajet arrive en fin de course la gamelle, entraînée, bascule et répand son contenu par terre. Fou furieux le Meister ramasse sa gamelle et s'en va sans dire un mot. La soupe reste éparpillée par terre entre les flaques d'huile et les copeaux métalliques. Plus jamais le Meister n'a imposé des quantités à réaliser.

Tous ces refus d'obéissance ne se terminent pas par la victoire morale des prisonniers. Le Bunker accueille ceux qui sont considérés comme "faul" ou "Saboteur".

Désiré de Martelaere, que tout le monde appelle "Le Chou", est mis au cachot noir pour refus systématique de fabriquer les quantités imposées. Gaston Van Hecke, un gantois, vient à l'appel du soir, juste avant d'aller à l'usine, avec sa couverture sous le bras. Il sait qu'il finira la nuit au Bunker.

Un ancien boxeur anversois que tout le monde appelle "Petit Louis", malgré son mètre quatre vingt, est mis au cachot noir pour avoir rossé un Meister qui l'exaspérait par ses ordres et ses menaces. Petit Louis est renvoyé à Strelitz, où il passera des semaines au Bunker de la prison avant d'être envoyé à Gross-Rosen. Il est un des rares survivants belges qui furent expédiés dans ce camp de concentration et venant de Gross-Strelitz pendant l'hiver 1944-1945.

Au début du mois d'août 1944 nous devons nous présenter à la Wachtmeisterei, tous ceux de notre groupe sont convoqués.

L'Oberwachtmeister nous annonce que notre cas va passer en jugement devant le Sondergericht et que nous retournons donc à Gross-Strelitz. Cette nouvelle est accueillie avec des réactions diverses. Nous sommes arrêtés depuis plus d'un an. Les Anglo-Américains sont sur le sol Français et libèreront bientôt notre pays. Nous savons que, quel que soit le verdict, nous resterons en Allemagne jusqu'à la Victoire Finale. Alors, quelle différence ???

Lorsque nos camarades retournent à l'usine nous devons attendre dans notre baraque que l'on vienne nous chercher.

Peu de temps après la reprise du travail nous voyons l'ingénieur en chef se diriger à grandes enjambées vers la Wachtmeisterei. Le Lagerleiter vient ensuite dans notre baraque et nous ordonne de reprendre le travail, nous partirons plus tard.

L'usine ne pouvant se passer de ses Spitzendreher, l'ingénieur s'est entendu avec le Chef de Camp pour que nous ne partions qu'au dernier moment et que le temps strictement nécessaire pour le procès. Entretiens nous devons former d'autres prisonniers qui seront capables de nous remplacer durant notre absence afin que la production ne souffre d'aucun retard. Armand et moi formons ainsi Julien Laforce de Gent au noble métier de "Spitzendreher".

Nous quittons Laband le 14 août, dans la matinée. Dès notre arrivée au Zuchthaus nous recevons nos vêtements civils et Jomme, le coiffeur de la prison, un gars de St. Truiden, vient nous couper les cheveux qui ont déjà pas mal repoussé. Puis on nous enferme, seul dans une cellule en Einzelhaft ; comme le prévoit le Règlement pour ceux qui doivent passer au Tribunal.

Le lendemain nous nous rassemblons à la Rotonde. Nous y retrouvons nos camarades, laissés à Strélitz lors de notre départ pour Laband ou à Esterwegen lorsque nous quittons ce camp en mars 1944.

Interdiction de parler mais nous arrivons quand même à échanger quelques phrases avec nos amis retrouvés.

Nous sommes 16 à être conduits sous bonne garde de quelques Wachtmeisters au Palais de Justice de Gross-Strelitz. Nous partons à pied à travers les rues de cette ville de province. Henk se souvient que nous sommes passés par la Gustav Freitagstrasse.

Dans la salle du tribunal nous devons prendre place sur des bancs face à une estrade sur laquelle il y a une table recouverte d'un drap vert. Trois juges, portant toge noire et bavette blanche s'y installent. Sur la droite, deux officiers de la Wehrmacht, les interprètes, sont assis. L'un fera les traductions en néerlandais, l'autre est chargé d'intervenir lorsque l'un des accusés désire s'exprimer en français. Les présentations sont faites selon les règles : nom, prénoms, âge et état-civil ainsi que profession de chaque Dolmetscher. Le néerlandais-allemand est "Kaufmann". Il n'y a pas d'avocats de la défense. Dans le fond de la salle nos Wachtmeisters s'installent en attendant que cela se passe.

La première matinée est réservée à l'appel des accusés qui doivent décliner leur identité et état civil. Pour chacun le Président du Tribunal résume l'acte d'accusation qui se termine invariablement par "Feindbegünstigung".

Interruption de la séance à midi, nous ne retournons pas à la prison mais devons attendre dans une petite salle attenante pendant que les juges et interprètes prennent leur repas. Nous ne recevons rien à manger.

L'après-midi le Président interroge chaque accusé individuellement. Nous nions tout, chacun se rétracte et retire ce qui a été enregistré par la Sipo à la Kriegswehrmachtgefängnis.

Au cinquième ou sixième interrogé un des juges s'énerve passablement. Il nous dit de ne pas comprendre pourquoi nous avons signé nos dépositions qu'il brandit au-dessus de sa tête.

Henk, dont c'est le tour, rétorque que ces "aveux" ont été obtenus sous les coups. Le juge semble surpris et incrédule (ou feint-il de l'être ?) et dit qu'il ne peut pas croire qu'un policier allemand utiliserait de telles méthodes pour obliger un détenu à faire des déclarations contraires à la vérité. On croit rêver ...

Paş démonté pour un pfennig Henk, toujours dans le box des accusés, ouvre grand la bouche et montre les endroits où il lui manque des dents, perdues sous les coups. Le juge ne le croit pas et nous traite de menteurs.

Les interprètes font leur travail sans passion. Le "Kaufmann" n'est pas très fort et se contente souvent de donner une consonnance néerlandaise aux mots allemands. Ainsi, lorsque le Président demande à Ludo s'il a été battu lors de son "Vernehmung" (interrogation), il traduit par "neming". Ludo comprend mal et croit qu'il lui est

demandé s'il a été battu lors de son arrestation. Il répond donc "Non", nous n'avons pas subi de sévices au moment de notre arrestation. Le juge lève les yeux au ciel. J'essaie de rectifier la mauvaise traduction mais je me fais rappeler vertement à l'ordre.

Fin de la première journée. Nous sommes reconduits au Zuchthaus où la gamelle de soupe de midi nous attend, froide évidemment, dans chaque cellule. Nous recevons une tranche de pain avec margarine et marmelade pour notre repas du soir.

Le lendemain, 16 août, nous retournons au tribunal. Les juges ont bien l'intention d'en finir. Ceux qui n'ont pas été interrogés la veille sont rapidement interrogés à leur tour. Ensuite le tribunal se retire pour délibérer. Nous restons seuls dans la salle avec nos Wachtmeisters et les deux interprètes qui fument des cigarettes près de la fenêtre ouverte.

Les juges reviennent, nous devons nous mettre debout. Lecture des conclusions et des peines retenues pour chacun. Cela varie entre 6 ans de travaux forcés et trois mois de prison. Par ma part j'écope de deux ans de travaux forcés ; j'ai la certitude que je ne les finirai pas. La guerre sera finie bien avant ...

Le Président conclut sa lecture par l'annonce que pour ceux dont la peine serait inférieure au temps déjà passé en détention et que pour ceux dont la peine viendrait à expiration des mesures sont prévues afin d'être mis sous surveillance spéciale de la police (Gestapo) ... "bis zum Kriegsende".

Nous retournons dans nos cellules au début de l'après-midi. Chacun pense qu'on va rester maintenant à la prison, comme à Esterwegen les condamnés ne seront sans doute pas mêlés aux autres prisonniers.

Surprise donc lorsque, le lendemain, on vient nous annoncer que nous retournons à Laband où on attend avec impatience le retour des Spitzendreher chevronnés. Ils ont vraiment besoin de nous pour faire tourner leur usine ...

Jefke reste à Gross-Strelitz et ne revient pas avec nous. Comme il ne travaille pas à la fabrique mais au terrassement il n'est pas indispensable à Laband. Il sera expédié au Maurerkommando de Langenbielau (Bjelawa) et partira ensuite sur Flossenbürg. Lors de l'évacuation de ce camp devant l'avance américaine il sera abattu à Rötze le 22 avril 1944 la veille de l'arrivée des troupes Alliées.

Der Oberstaatsanwalt
als Leiter der Anklagebehörde
bei dem Sondergericht.

32 Js 94/43 g

S 32 Kls 124/43 g.

Verfasser: St.A. Bellwinkel.

Essen, den 27. 12. 1943

Ausländer! Haft!

An den
Herrn Vorsitz
des Sondergerichts
in
Essen.

Sondergerichtsanklage.

- Bl. 11 1.) Der Arbeiter Joseph D e r o u l o u aus Antwerpen, geboren am 14. Mai 1922 in Borgloon, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4,72 - festgenommen am 27.6.1943 und z.Zt. in dieser Sache im Strafgefängnislager VII in Esterwegen in Haft -
- Bl. 27 2.) der Schüler Philippe L e e m a n s aus Antwerpen, geboren am 17. August 1924 in Antwerpen, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4,73 - festgenommen am 27.6.1943 und z.Zt. im Strafgefängnislager VII in Esterwegen in Haft -
- Bl. 8 3.) der Schüler Charles B r u s s e l a i r s aus Antwerpen, geboren am 18. Januar 1925, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4,76, - festgenommen am 27.6.1943 und z.Zt. im Strafgefängnislager VII in Esterwegen in Haft -
- Bl. 35 4.) der Schüler Jean van P e t e g h e m aus Antwerpen, geboren am 10. Februar 1925 in Antwerpen, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4,83 - festgenommen am 27.6.1943 und z.Zt. im Strafgefängnislager VII in Esterwegen in Haft -
- Bl. 15 a 5.) der Schüler Christian F r a n c k e n aus Antwerpen, geboren am 29. Mai 1925 in Antwerpen, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4 - festgenommen am 27.6.1943 -
- Bl. 39 6.) der Schüler Hendrik V e r h e y e n aus Antwerpen-Berchem, geboren am 10. Mai 1925 in Antwerpen, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4,81 - festgenommen am 27.6.1943 und z.Zt. im Strafgefängnislager VII in Esterwegen in Haft -
- Bl. 40 7.) der Angestellte Maurice V e r h e y e n aus Antwerpen, geboren am 30. April 1925 in Kalmthout, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4,74 - festgenommen am 27.6.1943 und z.Zt. im Strafgefängnislager VII in Esterwegen in Haft -

- 2 -

- Bl. 25 8.) der Schüler Michel L e c l e r c aus Antwerpen, geboren am 2. Februar 1925 in Berchem, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4,77 - festgenommen am 27.6.1943 und z.Zt. im Strafgefängnislager VII in Esterwegen in Haft -
- Bl. 32 9.) der Schüler André M a r e c h a l aus Antwerpen, geboren am 8.3.1925 in Antwerpen, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4,79 - festgenommen am 27.6.1943 und z.Zt. im Strafgefängnislager VII in Esterwegen in Haft -
- Bl. 19 10.) der Schüler Ludwig G o n i s s e n aus Antwerpen, geboren am 6. Juni 1925 in Antwerpen, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4 - festgenommen am 27.6.1943 -
- Bl. 14 11.) der Student Ludovic D i e l t i e n s aus Antwerpen, geboren am 16. Juni 1924 in Antwerpen, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4,82 - festgenommen am 27.6.1943 und z.Zt. im Strafgefängnislager VII in Esterwegen in Haft -
- Bl. 42 12.) der Schüler Henri F o u t e r s aus Antwerpen, geboren am 15. Januar 1925 in Antwerpen, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4 - festgenommen am 27.6.1943 -
- Bl. 41 13.) der Schüler Marcel V e r m e u l e n aus Brüssel, geboren am 17. Oktober 1924 in Berchem, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4,75 - festgenommen am 27.6.1943 und z.Zt. im Strafgefängnislager VII in Esterwegen in Haft -
- Bl. 31 14.) der Schüler Armand H a n d e r s aus Antwerpen, geboren am 7. August 1924 in Antwerpen, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4,78 - festgenommen am 27.6.1943 und z.Zt. im Strafgefängnislager VII in Esterwegen in Haft -
- Bl. 36 15.) der Schüler Raymond S h i e l l aus Antwerpen, geboren am 3. Dezember 1924 in Antwerpen, ledig, belgischer Staatsangehöriger,
- festgenommen am 27.6.1943 -
- Bl. 37 16.) der Schmied René V a n b a l l a e r t aus Borgerhout, geboren am 18. Dezember 1908 in Antwerpen, verheiratet, belgischer Staatsangehöriger,
Bl. 4,80 - festgenommen am 27.6.1943 und z.Zt. im Strafgefängnislager VII in Esterwegen in Haft -

werden angeklagt,

in Antwerpen in den Jahren 1942/43
es unternommen zu haben, während eines Krieges gegen
das Reich der feindlichen Macht Vorschub zu leisten
und der Kriegsmacht des Reiches und seiner Bundesgenossen
Nachteile zuzufügen.

Verbrechen gegen § 91 b StGB.

Pour tous ceux qui l'ont connu, Laband est un "bon" Kommando. Les survivants que je retrouve de temps en temps estiment que ce fut le seul camp où nous jouissions d'une relative "liberté".

Le travail en usine nous laisse quand même un peu de temps que nous pouvons consacrer à une certaine forme d'indépendance, sans appels ni corvées.

En dehors du temps de travail, nous sommes libre de flâner, d'aller de baraque en baraque. On ne s'imagine pas ce que c'est, cette semi-liberté à l'intérieur des barbelés.

L'été 1944 fut beau en Silésie. Lorsque nous travaillons de jour nous avons encore quelques heures de la soirée que nous passons, à l'extérieur des baraques, à bavarder par petits groupes. Quelques uns lavent leur linge ou font une toilette complète, à poils, aux robinets qui sont à l'extérieur. Ce fait très "Camp de Jeunesse". Pendant quelques heures nous oublions le boulot à l'usine où nous avec passé 12 heures, debout devant notre machine.

En plus le travail est un remède contre le cafard.

Lorsque nous sommes de nuit nous nous couchons un peu après 6 hrs. du matin et dormons jusqu'à midi. Après la soupe quelques gars se recouchent jusque vers 16 hrs. mais la majorité utilise cet après-midi pour mieux profiter de ces quelques heures de temps libre.

Ces moments de "rien faire", sans être commandés et sans Wachtmeisters sur le dos sont très appréciés.

Nous regretterons Laband lorsque nous serons à Buchenwald où il ne nous sera permis aucun instant de répit ou de "vie personnelle".

11 NOVEMBRE 1944

Je travaille depuis quelques jours à une autre machine. Je ne suis plus à côté d'Armand mais rapproché de Jos. Je dois couper à une longueur fixée des cônes d'aluminium destinés à être vissés sur les têtes d'obus. Contrairement aux tours où l'on coupe de l'acier ou du fer le mien doit tourner très vite. Les copeaux d'aluminium d'environ 1 sur 10 cms. et de 3 ou 4 mm. d'épaisseur sont légèrement incurvés. La vitesse de rotation de la pièce les envoient de l'autre côté du tour, en face de l'endroit où je me trouve, debout, à manier un volant vertical.

Ce 11 novembre est pour nous un jour spécial. Le souvenir de la défaite allemande en 1918 est sans doute un motif de plus pour travailler avec encore moins de zèle.

Vers 11 hrs. du matin il y a déjà eu un peu de chahut : des bancs et tours se sont arrêtés, à droite et à gauche on a entonné des chants patriotiques.

Vers 4 hrs. de l'après-midi j'estime que j'en ai fait assez pour la journée et je décide de mettre mon tour hors d'usage pour un bout de temps. Au lieu de faire avancer lentement le ciseau qui mord l'aluminium je donne un coup plus brutal au volant qui fait avancer le ciseau. Un choc violent, le ciseau traverse brutalement 3 ou 4 cms. d'aluminium. La machine se bloque non sans avoir fait plusieurs tours en sens inverse. Les gros copeaux, au lieu d'atterrir en face de moi me volent au visage. Je sens un coup sur l'arcade sourcillière droite et une douleur violente à l'oeil droit. Sous le choc j'ai reculé de plusieurs pas. Des camarades m'entourent, Jos me dit de ne pas me frotter l'oeil qui est rempli de sang. Un Meister arrive et m'envoie à l'infirmerie du camp sous garde d'un Blaue Poste, Jean m'accompagne.

Arrivés chez le docteur Collignon le Poste repart en emmenant brutalement Jean qui déclare vouloir rester avec moi. Le petit Meister polonais, celui qui parle français, est venu voir à l'infirmerie. Je l'entends dire : "Cet oeil est crevé".

Collignon se dit incapable de soigner la blessure par manque d'instruments chirurgicaux. Il demande au Polonais s'il n'y a pas moyen de me faire transférer à Gross-Strelitz où le Docteur Dumont pourrait s'occuper mieux de ce cas. (Le Docteur Dumont est un ancien des Brigades Internationales et a donc déjà opéré en d'autres occasions avec des moyens de fortune). Le Polonais va voir le Lagerleiter qui est d'accord.

Accompagné d'un Wachtmeister je suis renvoyé à la prison. Le docteur Collignon m'a fait un pansement autour de la tête. Je ne me souviens que vaguement de ce voyage en train. J'ai très mal.

Au Zuchthaus je suis conduit directement à l'Infirmierie où le docteur Dumont m'attend. Il examine la blessure et confirme le diagnostic du Meister polonais. Il ne veut rien entreprendre le soir même et me dit qu'il essaiera de faire venir le lendemain une ophtalmologue prisonnière, le Docteur Elza Claes, de la prison de femmes de Gross-Strelitz.

Il me refait un pansement et me donne une aspirine.

Je ne ferme pas l'oeil de la nuit (c'est le cas de le dire). J'ai toujours des douleurs violentes et l'aspirine ne suffit pas pour m'aider à dormir.

Le lendemain matin l'infirmier belge m'amène dans une petite pièce à côté de l'infirmierie. Il y a là le docteur Dumont avec une prisonnière d'une quarantaine d'années qui me sourit. C'est la doctoresse dont Dumont m'a parlé. Une surveillante allemande en uniforme et calot bavarde avec le Wachtmeister de l'infirmierie, il est le seul à porter une blouse blanche.

On défait mon pansement et le docteur Claes examine la plaie. A mi-voix elle fait son diagnostic. La cornée est fendue au niveau de l'iris. La substance fluide s'est échappée, le nerf optique ne semble pas touché. On va fermer la plaie par un point de suture. Je demande si je verrai encore de cet oeil. Toujours souriante elle me dit à peu près ceci : "Il existe une chance sur deux que tu puisses garder ton oeil mais tu n'y verras plus clair ou plus du tout. Si l'infection s'installe il faudra opérer et l'enlever. Après la guerre tu viendras me voir à Bruxelles et je te placerai un bel oeil de verre". Jolie perspective.

Avec du fil de fer le docteur Dumont fabrique deux petits crochets destinés à tenir les paupières écartées. Je suis allongé sur une table et je reçois une piqûre de Novocaïne dans l'oeil. Au moyen des crochets Dumont tient ouverte la cavité orbitaire. J'aperçois les têtes du Wachtmeister et de sa collègue penchées au-dessus de moi. Chacun veut voir le spectacle. Malgré l'anesthésie locale je sens nettement chacun des gestes de la doctoresse. J'ai plus mal là où les crochets tirent les paupières qu'à l'oeil même.

Désinfectant, collodion pour coller la paupière, pansement et bandages ; l'opération est terminée.

Le Wachtmeister autorise Elza Claes à revenir chaque jour pour suivre l'évolution. Il est très impressionné par ce qu'il a vu. Je suis reconduit à l'infirmierie et reçois deux aspirines. Je me sens très "vaporeux".

Le lendemain et les jours suivants le Docteur Claes vient faire mon pansement. Il n'y a pas d'infection et le fluide vitreux se recompose dans l'oeil. Elle pense que je pourrai le garder mais que je ne distinguerai que le clair et l'obscur. Aussi est elle surprise lorsque, après quelques jours, j'arrive à distinguer des formes ; une personne qui passe devant la fenêtre, un bras qu'elle agite devant mon oeil blessé, l'autre soigneusement fermé.

Les séances de soins sont en même temps des occasions pour les deux médecins d'échanger des propos sur la situation militaire. Ils ne prononcent pas les noms des villes ou autres mots qui pourraient être reconnus par les Wachtmeisters. Ils parlent de "visites nocturnes de nos amis à la grande capitale" (Berlin). Ils annoncent l'avance de nos "amis de l'Est" et font des remarques au sujet des combats menés par "ceux qui sont venus en bateau". Ces propos sont échangés au-dessus de moi, couché sur la table de l'infirmierie. Les gardiens pensent que les docteurs parlent de l'état de leur blessé. Les deux complices ont d'ailleurs adopté un ton neutre et ne formulent que de courtes phrases coupées de silences durant lesquels ils semblent absorbés par leur travail.

Après deux ou trois semaines je suis déclaré sortant et remis en cellule où le docteur Dumont vient me voir de temps en temps. Il est toujours accompagné du Wachtmeister de l'Infirmierie.

A chaque visite celui-ci me sourit et me regarde comme un miraculé. Je porte encore un bandeau noir - façon pirate - que je dois enlever après quelques jours afin que le nerf optique puisse reprendre sa fonction. L'acuité visuelle s'améliore un peu, elle restera définitivement amoindrie à 2 dixièmes. Je distingue des formes et des couleurs mais suis incapable de reconnaître un visage si je ne regarde que de l'oeil droit.

Après la guerre je suis allé rendre visite au Docteur Elza Claes. Elle m'a dit alors qu'elle avait agité ainsi dans le souci de ne pas me garder trop longtemps à Strelitz. Par la gardienne de l'infirmierie de la prison des femmes elle savait que les malades de longue durée et les handicapés étaient envoyés à Gross-Rosen. Arriver seul, sans camarades, dans un camp de concentration équivalait à une mort certaine. Son but était donc de me "rafistoler" afin que je puisse vite retrouver mes camarades de Laband.

Je retourne donc en cellule et suis de nouveau dans la section de Kazeck. Dans la prison il n'y a plus que des infirmes et des vieillards ; pour nous un homme au-dessus de 50 ans est un vieux. Je suis avec les éplucheurs de légumes. Il y a là le docteur Casman d'Antwerpen. Il me fait expliquer l'histoire de ma blessure et s'intéresse autant au fonctionnement d'un tour qu'à l'accident qui a failli me coûter un oeil. Il projette de suite de s'acheter un petit tour lorsqu'il sera rentré en Belgique.

Il vient, sur le champ, de décider qu'il fabriquera lui-même ses propres instruments chirurgicaux. Encore un doux rêveur.

Je change plusieurs fois de cellule. La veille de Noël je suis avec deux gars des Flandres (Eeklo ou Maldegem ?). Ils sont bien sympathiques. Il y en a un qui, après la guerre voudrait se marier, mais avec une orpheline. Il estime que ces filles qui sortent de l'orphelinat ont eu chez les Soeurs une bonne formation de ménagère. En plus, il n'aura jamais d'emmerdements avec la belle-famille.

Le jour de Noël nous recevons à midi une belle gamelle de Kartoffelsalad au lieu de la soupe qui est devenue bien maigre. Heureux, nous nous empiffrons. Dans l'après-midi Kazeck passe l'inspection de la cellule. Nous sommes encore sous l'effet bienfaisant de notre bon repas de midi. L'Oberwachtmeister remarque notre béatitude et nous engueule sans raison apparente. Avec délectat il nous annonce que les troupes allemandes ont repris l'initiative à l'Ouest et qu'ils ont repris Liège et ... Antwerpen. Que les Anglo-Américains reculent partout et s'embarquent déjà à Dunkerque ... En ricanant il nous quitte ; effet d'une bombe pour nous !!!

Vite pourtant nous nous ressaisissons. Ce n'est pas vrai, c'est de la propagande. Il n'est pas possible que nos villes soient reprises par les Nazis. Mensonges, tout ça, pour nous décourager. Le coup de Dunkerque est de trop.

Le soir Kazeck ouvre notre cellule pour la distribution du pain, avec marmelade à l'occasion de la Noël. Avant de refermer notre porte il tire un journal de sa poche et nous le brandit sous les yeux. En première page un grand titre avec les mots "Antwerpen" et "Lüttich". Devant nos mines défaites il ricane de nouveau et nous enferme pour la nuit.

C'est ainsi que nous apprenons que von Runstedt a lancé sa fameuse offensive. Le moral descend en-dessous de zéro.

Il y a trop peu de prisonniers à Gross-Strelitz pour communiquer

et pour avoir des nouvelles plus encourageantes. Il n'y a personne dans la cellule au-dessus ou en-dessous de nous. Nous restons donc dans une ignorance totale de la suite des événements. Cela ne doit pourtant par marcher fort pour les Allemands car Kazeck ne nous montre plus de gros titres. Sa mine renfrognée fait plutôt penser que l'offensive est en train de foirer. Tout notre espoir est de nouveau porté sur les avances de l'Armée Rouge.

Le 14 janvier, très tôt au matin, Kazeck me fait sortir de ma cellule. Je pense à une quelconque corvée mais il m'emène dans son bureau dont il ferme la porte. Il m'annonce qu'aujourd'hui le Lagerleiter de Laband vient chercher des prisonniers pour l'usine. Sur un ton de commande il me dit que je dois retourner au camp ; la vie en cellule n'est pas bonne pour un jeune comme moi. Il me reconduit et me dit encore avant d'ouvrir la porte de la cellule : "Vous m'avez compris, vous y retournez". J'ignore encore qu'il me sauve probablement la vie en m'expédiant à Laband sous la menace.

Dans la matinée le Lagerleiter arrive et nous sommes conduits à la Rotonde. On a rassemblé une vingtaine de gars, les plus valides de ce qui reste au Zuchthaus.

Notre Chef de Camp choisit ceux qui lui semblent encore en état de travailler pour l'effort de guerre. Lorsqu'il est devant moi et me regarde il demande à Kazeck : "N'est-ce pas un de mes gars ?". L'Oberwachtmeister s'empresse d'acquiescer. Il rappelle au Lagerleiter que je suis celui qui a été blessé à l'oeil mais que je suis complètement rétabli. Je suis parmi les 5 ou 6 élus. Nous sommes le dernier ramassis, le fond du tiroir.

Ceux qui restent à la prison de Gross-Strelitz seront évacués quelques jours plus tard vers Gross-Rosen. Pas un seul n'en reviendra.

Le même jour, dans l'après-midi nous repartons pour Laband. Une demi-douzaine de prisonniers sous la conduite de deux Wachtmeisters. Il a neigé, il fait froid dans les rues de Gross-Strelitz.

A la gare nous devons rester sur le quai. La salle d'attente est pleine de monde ; surtout des femmes et des enfants. Ils sont expédiés vers l'intérieur de l'Allemagne devant la menace du rouleau compresseur russe.

8 jours plus tard, le 22 janvier 1945, Gross-Strelitz sera en mains de l'Armée Rouge.

Le train de Laband-Rothfeld nous emmène. Nous arrivons au Camp vers 18 hrs. L'équipe de jour est déjà rentrée, celle de la nuit est sur le point de partir. Mes camarades m'accueillent avec joie. Ils me font vraiment fête.

Je reprends ma place à table, je retrouve mon lit. Jean et Philippe me donnent leur cigarette. Je suis vraiment content d'avoir retrouvé mes amis.

Armand et Marcel viennent me voir. Ils sont tous les deux à l'infirmerie. Armand a des plaies aux jambes ; des brûlures de copeaux qui se sont infectées.

Les nouvelles sont bonnes, les Russes avancent à grands pas, on n'en aura plus pour longtemps. Certains prétendent que nous serons libérés dans quelques jours.

Le lendemain je reprends ma place à l'usine.

Le jour de mon anniversaire - 20 ans - mes amis m'offrent tous leur cigarette quotidienne et Armand m'apporte quelque chose à manger de la cuisine, je ne me souviens plus ce que c'était.

Nous décidons que je suis le dernier de notre groupe à "fêter" son anniversaire en captivité. Attention ! l'anniversaire de Jean tombe le 10 février ...

Nous sommes le 18 janvier 1945.

*Chaque homme, conscient de l'épreuve qu'il
traverse se transforme en brute déchaînée.
Il lutte farouchement pour la vie.*

Christian Bernadac

AUF TRANSPORT

LABAND - BUCHENWALD

22 janvier au 5 février 1945

L'Armée Rouge est très proche maintenant. Dès que la nuit tombe nous voyons dans le ciel les éclairs rouges des tirs d'artillerie. Le roulement sourd de la bataille vient chaque jour plus près. Les Meisters et gardiens sont de plus en plus nerveux. Un Meister russe (déporté obligatoire ou travailleur volontaire ?) se tient toujours près de la porte par où sortent les wagons chargés d'obus. Inquiêt, il observe le ciel. Il s'attend à être mal traité par ses compatriotes lorsqu'ils seront là. Tout cela renforce notre espoir d'être libérés dans quelques jours.

La Kriegsmarine ou la marine impériale japonaise ne se servira plus des derniers obus que nous sommes en train de tourner.

La semaine du 22 janvier nous sommes à nouveau "de nuit". Dans la matinée Armand vient nous réveiller et nous annonce que le camp sera évacué le même jour. A la cuisine on distribue du pain à ceux qui doivent partir. Nous y allons aussi, une file s'est formée devant la cuisine, nous avançons en bon ordre et recevons chacun deux pains et un paquet de margarine pour deux. Jos s'empare en plus d'un seau de marmelade de 5 kilos.

L'équipe de jour sort de l'usine et vient rejoindre la file devant la cuisine et le magasin à provisions.

Malgré l'effervescence tout se passe dans un ordre parfait. Les Wachtmeisters qui sont habituellement armés d'un pistolet et d'une matraque portent maintenant en plus une carabine et des cartouchières. Ils nous crient de faire vite. Ceux qui sont servis doivent retourner dans leur baraque en attendant l'ordre de l'évacuation générale.

A midi nous recevons une bonne soupe épaisse avec de l'orge. Il y en a beaucoup et chacun reçoit deux gamelles pleines. L'optimisme est au zénith. Ils n'auront plus le temps de nous faire partir. Certains prisonniers disent qu'ils ont déjà vu passer des tanks russes - avec une grande étoile rouge peinte sur les flancs ...

Excités et confiants nous nous préparons pour un départ éventuel auquel personne ne croit vraiment. La couverture est enroulée en saucisson, plus facile à porter ainsi, en bandouillière. Quelques gars arrivent avec des chaussettes neuves et des claquettes de réserve reçues au magasin d'habillement. Je vais chercher deux paires de chaussettes. Avec un morceau de jute de paille et du fil de fer je confectionne une besace où je mets mon pain et mes chaussettes ainsi que quelques bricoles personnelles.

Chacun pense à prendre sa gamelle et sa cuillère, on ne sait jamais ; il y aura peut-être encore une distribution de soupe en route ...

Vers 16 hrs. la nuit tombe. "Antreten !", devant chaque baraque les rangs se forment. Le bruit de la bataille est tout proche maintenant. On distingue nettement le tir des mitrailleuses et autres armes légères. Les coups de canon semblent partir d'une batterie située juste derrière l'usine. Il n'est pas possible qu'ils nous fassent encore déguerpir, nous allons tomber tout droit dans la ligne du front.

"Los !", nous partons quand même. Chacun pense que les Russes nous auront rattrapés dans quelques heures.

Nous sommes environ 400 à quitter le Kommando de Laband. Les malades restent, on dit qu'ils suivront en camion. Armand et Marcel sont à l'infirmerie et ne partent donc pas avec nous.

Les gardiens fouillent les baraques et chassent à coups de crosse ceux qui avaient l'intention de s'y dissimuler. Ils nous rejoignent en courant ; certains toutefois réussissent à se faufiler dans une baraque déjà fouillée et échappent ainsi à l'évacuation.

Nous avançons péniblement dans l'obscurité totale et trébuchons sur des rails et autre matériel éparpillé. Nous prenons la route de Gleiwitz en marchant dans la neige qui atteint, sur cette route de campagne, 25 à 30 cms. Les premiers rangs tassent, en marchant, la neige fraîche. Avec nos claquettes en bois c'est exténuant. Les gardiens nous crient de marcher plus vite. Malgré les jurons et coups de matraque ils n'arrivent pas à faire accélérer le mouvement. L'Oberwachtmeister organise alors une "tournante". Toutes les 10 minutes les prisonniers qui sont en tête de la colonne vont en queue du convoi. Ils peuvent ainsi récupérer un peu pendant que d'autres tassent à leur tour la neige fraîche en marchant.

Dans les faubourgs de Gleiwitz nous marchons au milieu d'une rue, petits jardinets devant les maisons, cela fait très cité ouvrière. Sur un trottoir se trouve une femme qui nous lance des tranches de pain. Une jeune fille sort de la maison et lui en apporte d'autres. Un gardien les rabroue et les oblige à rentrer. Zôlé, il note l'adresse de cette allemande (ou polonaise ?) trop miséricordieuse.

De temps en temps un gars saute la haie d'un jardinet. Aussitôt réperé il est menacé du fusil d'un Wachtmeister. A coups de pied dans les fesses il doit regagner la colonne.

Sortis de Gleiwitz nous tombons en pleine campagne. Il fait nuit noire et le bruit de la bataille s'est estompé. Derrière nous nous voyons toujours des éclairs rouges dans le ciel.

Le rythme s'accélère ; les trainards reçoivent des coups de crosse dans les reins. La colonne avance péniblement.

Des prisonniers profitent de l'obscurité et d'un moment d'inattention des gardiens pour se glisser dans un ruisseau sec qui borde la route. Quelques uns parviendront à retourner à Laband où ils seront libérés avec les malades qui, finalement, n'ont pas été évacués. D'autres erreront encore durant des semaines dans la campagne se faisant passer pour des travailleurs déportés, évacués de leur camp de travail.

Quelques uns seront repris et remis dans des colonnes d'autres détenus évacués - notamment d'Auschwitz.

Il y a enfin ceux qui seront découverts et abattus par les S.S. ou par les Volksturmiers.

Marcet Suet de St. Truiden s'est ainsi évadé avec quelques amis. Après avoir erré durant plusieurs jours ils se sont séparés en petits groupes de deux ou de trois pour mieux passer inaperçu. Mêlé à des civils qui regardent passer une colonne il reconnaît dans le convoi de "zèbrés" un camarade qui s'était évadé avec lui quelques jours plus tôt. Repris, ce camarade avait été mis dans une autre colonne d'évacués d'un autre camp. Il n'est jamais rentré, on ignore ce qu'il est devenu.

La première nuit les gardiens nous enferment dans une grange. Il y a beaucoup de foin et des bottes de paille. Nous nous groupons avec d'autres Anversoises. Il y a là Michel Peeters, les deux frères Mollin et les frères Van Raendonck, Achille Jaspers, Albert Thienpondt, Piet Mertens, Raoul Van Riet, Constant Van Nijen, Philippe et moi.

Le seau de confiture que Jos a transporté sans sa couverture, s'est ouvert et rend la couverture inutilisable. Nous puisons et mangeons à pleines mains la marmelade. Jos reçoit une autre couverture d'un camarade qui en avait pris une de réserve.

Nous avons les pieds mouillés et sommes transis de froid. Nous essayons de dormir.

Le lendemain, avant le jour, un cri : "Alles 'raus !!". Durant la nuit quelques prisonniers ont fait des cachettes dans le foin et ne sortent pas. Avec Philippe je reste parmi les derniers en espérant passer inaperçus. Les Wachtmeisters entrent avec des torches électriques et donnent des coups de matraque à ceux qui ne sont pas encore sortis.

Avec Philippe je me cache derrière des bottes de paille ; découverts nous sommes chassés à coups de crosse.

Un Wachtmeister tire, à l'aveuglette, des rafales de pistolet-mitrailleur à droite et à gauche dans le foin. Avec des torches électriques on repère ceux qui se sont installés dans le faitage et espèrent ainsi échapper aux recherches. Quelques uns sont abattus comme des moineaux, les autres se laissent tomber dans le foin et se précipitent dehors.

L'Oberwachtmeister fait cesser le tir et crie, à l'intention de ceux qui seraient encore cachés, que le feu sera mis à la grange. Quelques gars sortent encore de la paille et sont cueillis à coups de crosse. Avec Philippe je rejoins les rangs. Nous repartons dans la nuit et dans la neige.

La grange ne fut pas brûlée et ceux qui n'avaient pas cru au bluff (ou qui n'avaient pas compris ...) s'en sont tirés. Certains sont rentrés, d'autres ont été repris et ont connu le sort d'autres évadés : remis en colonne avec des détenus de divers camps évacués pour aller mourir on ne sait où.

Nous marchons déjà depuis plusieurs jours. Le front est loin derrière nous maintenant. Nous passons par Kieferstädtel et par Hengersdorf. Nous recevons peu ou pas de ravitaillement et suçons de la neige pour éteindre notre soif.

Une nuit nous dormons dans un hangar à même le sol. C'est là que plusieurs évadés de la veille nous rejoignent. Repris, ils ont été ramenés par des membres de la Volksturm. Ils racontent qu'ils ont vu des S.S. abattre ceux qui ne savaient plus avancer, d'une balle dans la nuque. L'exécution a lieu là où un prisonnier exténué s'effondre ou s'est simplement assis pour se reposer un peu. Ils ont vu des gars se faire tuer ainsi en pleine rue d'un bourg, sous les regards indifférents des civils. Mieux vaut donc ne pas rester en arrière.

Les routes sont encombrées de prisonniers et de civils. Tout le monde se dirige vers l'Ouest. Il y a les évacués des camps et Kom-

mandos de Pologne et des prisonniers de guerre de toutes nationalités. Il y a les civils qui fuient devant l'Armée Rouge.

Spectacle inoubliable de ces vieillards, femmes et enfants marchant à côté ou derrière les carrioles tirées par un vieux cheval ou par des boeufs, parfois même par un attelage de vaches. Sur les chariots, où sont entassés les seuls biens qu'ils ont pu sauver, il y a parfois une vieille femme ou de tout petits enfants ; installés au-dessus d'un bric à brac invraisemblable. Les enfants sont enveloppés de couvertures ou de plusieurs manteaux. Les adultes ont le regard fixe, les enfants pleurent de froid. Nous ne ressentons aucune pitié ayant trop besoin de notre énergie pour penser d'abord à nous.

Il fait toujours très froid et il neige sans arrêt. Nous avons plié en deux notre couverture et la portons sur la tête ; elle couvre ainsi notre crâne, nos épaules et notre dos jusqu'à hauteur des reins et nous protège ainsi un peu de la neige et du froid.

Les "zèbrés" (avant notre départ de Laband nous n'avions jamais vu ces uniformes) forment la grande majorité de ces détenus qui sont évacués devant l'avance russe. Nous sommes parfois complètement entourés de ces êtres faméliques aux crânes rasés, maigres et n'ayant souvent que leur seul uniforme pour se couvrir. Pas de manteaux, pas de couverture, pieds nus dans les claquettes, ils avancent comme des automates ; le regard fixe, les mains dans les poches ; les épaules relevées à hauteur des oreilles ...

De leurs longs bâtons les S.S. tapent dans le tas pour faire avancer plus vite le pauvre troupeau. Dès qu'un gars tombe, un S.S. lui lance un coup de botte dans les côtes ; s'il ne se relève pas tout de suite on lui tire une balle dans la tête.

Un Obersturmführer de très grande taille, botté et portant une courte veste en peau de mouton, marche le long de la colonne. Il tient ses mains dans les poches sur le devant de la veste. Lorsqu'un prisonnier tombe il tire la main droite tenant un revolver de sa poche et sans ralentir son pas, tue celui qui vient de tomber. Indifférent à son geste, dans lequel il ne semble mettre aucune haine, il poursuit sa route à grandes enjambées. Il suit les ordres qui ont été donnés : "Aucun prisonnier ne peut tomber vivant dans les mains des Alliés".

Nos Wachtmeisters nous tiennent ensemble et essaient parfois de nous sortir de ce capharnaüm. Sûrement pas pour nous épargner ce triste sort. Ces fonctionnaires soucieux sont chargés de conduire autant de prisonniers d'un endroit vers un autre et ils ont le

souci du nombre exact à remettre. Ils transportent même des listes nominatives complètes et nos dossiers de Gross-Strelitz ...

A Ratibor nous devons franchir l'Oder. Sur les deux rives les troupes allemandes du génie renforcent les lignes de défense.

Toutes les routes aboutissent à deux ou trois ponts réservés aux non-combattants. C'est une cohue indescriptible de civils avec leurs chariots et de prisonniers pourchassés par les S.S. Ceux-ci nous font passer par priorité. Les civils doivent céder le passage, nous avançons lentement. Lorsque je passe devant les S.S. qui gardent le pont j'entends un civil demander avec angoisse s'ils ont l'intention de faire sauter les ponts après le passage des prisonniers. Les civils craignent être abandonnés sur la rive Est de l'Oder qui leur semble la dernière et ultime ligne de défense derrière laquelle ils peuvent encore se réfugier.

Les ponts sur l'Oder, à Ratibor, ont sauté lorsque les troupes russes ont commencé le combat pour franchir le fleuve.

Ils ont sautés, chargés de prisonniers et de civils qui ont été tués ainsi ou qui sont allés se noyer dans le fleuve glacé. La panique a lancé tous ces gens en avant lorsque les tanks russes sont arrivés et ont commencé à tirer à vue, au canon et au lance-roquettes, dans le tas. De ce carnage pratiquement personne se trouvant sur la rive droite de l'Oder n' échappé.

Passés le fleuve nous continuons vers Leobschutz. Nous y passons la nuit dans une salle de cinéma assis sur les strapontins réservés en d'autres temps à d'autres spectateurs.

Le froid est toujours intense. Il ne neige plus mais la température est descendue à -15° de jour et à -25° la nuit.

Maintenant les routes sont plus dégagées. Nous marchons en longues colonnes sur le côté droit de la route qui traverse des champs immenses. Aucun village ni hameau, pas une maison isolée durant des heures de marche.

De l'autre côté de la route des troupes allemandes montent au front en longues colonnes d'artillerie, de camions et de tanks. On se croise ainsi durant des heures dans une indifférence mutuelle.

A coups de bâton les S.S. chassent des prisonniers russes qui coupent des morceaux d'une carcasse de cheval gisant sur le bord de la route. Malgré les coups, certains arrivent à arracher une poignée de cette viande sanguinolente. Ils y mordent à belles dents et se maquillent la bouche et le menton du sang qui dégouline des commissures des lèvres. Malgré notre répulsion nous envions ces Russes. Pour s'approprier cette bouchée de nourriture ils ont reçu de sévères coups. Chez certains le sang s'échappe d'une blessure béante au crâne et se mélange au sang de cheval qui leur coule de la bouche.

Nous passerons par Neustadt et arrivons à Neisse, petite ville coquette. Peu de passants dans les rues ; ils se pressent de rentrer lorsqu'arrive notre cortège. Nos Wachtmeisters de Laband sortent, par petites groupes, leurs prisonniers du convoi des "zèbrés". Nous devons attendre sur le trottoir pendant que les autres continuent à défiler au milieu de la rue. Les gardiens arrivent à regrouper environ 300 évacués de Laband. Nous attendons, appuyés aux murs car personne n'ose s'asseoir malgré la fatigue.

Nous crevons de faim et de froid. La neige nous a trempés et nos vêtements gèlent sur nos corps. Beaucoup des nôtres ont perdu leurs claquettes ; d'autres ont enveloppé leurs pieds de chiffons ou de bandes découpées dans leur couverture. Nous avons tous les pieds en sang et les orteils gelés à divers degrés. Nous avons perdu nos effets personnels, même notre précieuse gamelle, certains ont encore leur cuiller, glissée dans une boutonnière de la veste d'uniforme.

Notre petit troupeau lamentable est conduit par nos gardiens à la prison de Neisse. Excepté pour nous, la prison semble vide. On nous boucle dans une aile, nous devons nous mettre à 5 par cellule dont les portes restent ouvertes. Les gardiens partis nous pouvons circuler de cellule en cellule et visiter des copains.

Il n'y a pas de chauffage, pas de meubles, pas de matelas ni couvertures. Nous sommes dans une prison vidée de ses occupants, sans doute évacués avant notre arrivée.

Epuisés nous nous écroulons à même le sol en nous serrant pour nous réchauffer un peu. Quelques lambeaux de couvertures mouillées nous couvrent. Très vite nous nous endormons.

Je reste persuadé que nos gardiens avaient reçu l'ordre de nous conduire à la prison de Neisse qui devait être notre nouveau lieu d'incarcération. Lorsque nous y arrivions les événements avaient, sans doute, dépassé les prévisions et pendant les quelques heures que nous résidions à Neisse d'autres instructions avaient été données.

Depuis 10 jours nous marchons. Nous avons reçu quelques fois une tranche de pain mais jamais ni soupe ni autre boisson chaude. Nous avons dormi dans des hangars, dans des granges et une fois dans une salle de cinéma. Nous avons aussi passé deux ou trois nuits dans un champ, couché dans la neige, à la belle étoile.

Un bruit de bidons nous réveille. Des Kalfaktors allemands (venus d'où ?) nous servent une soupe claire mais chaude dans des gamelles que nous devons rendre tout de suite afin de pouvoir servir les autres. Ceux qui n'ont plus de cuiller boivent le liquide chaud à même la gamelle ou de la boîte à conserve qui en tient lieu.

La distribution terminée nous nous sentons mieux. La chaleur de nos corps a dégelé nos vêtements qui ont même séché un peu. Nous défaisons les bandes et chiffons qui enveloppent nos pieds et frottons nos orteils douloureux et rougis par le froid. Nous commençons à revivre un peu.

Un jeune Polonais, fils d'immigrés et arrêté en Belgique, a découvert une pièce bourrée de linge de la prison. Au moyen d'une pelle il a fait sauter la serrure de la porte de cette caverne d'Ali Baba et vient nous montrer ses trésors. Nous allons tous chercher des sous-vêtements secs et des chaussettes. Quelques couvertures sont également emportées et découpées pour être portées sous l'uniforme.

Nos gardiens ne se montrent toujours pas. Sans doute sont ils également en train de récupérer.

La nuit tombe et nous nous endormons. Cette prison nous semble un véritable Paradis.

Le lendemain matin nos Wachtmeisters réapparaissent. Ils nous rassemblent à la Rotonde (il y en a donc une dans chaque prison ?). Appel nominatif ; beaucoup d'appelés manquent. Chaque fois qu'un nom est crié en vain nos gardiens s'énervent un peu plus. Ils se font visiblement des soucis d'arriver à destination avec 25% d'avancés ou de manquants. Nous ne sommes même plus 300 sur les 400 partis de Laband. Cela les préoccupe au plus haut point.

"Los !!" nous repartons en rangs par cinq et quittons, hélas, cette prison où nous avions un toit et des murs pour nous protéger du froid et de la neige.

Nous arrivons à la gare de Neisse et sommes embarqués dans des wagons à bestiaux découverts à raison de 60 à 70 par wagon avec

trois ou quatre Wachtmeisters pour nous garder.

Durant l'embarquement l'Oberwachtmeister constate que plusieurs prisonniers ont des couvertures neuves avec les initiales H.A.N. (Haftanstalt Neisse). Il pique une colère folle et les arrache du dos des coupables qu'il roue de coups de matraque. Lorsqu'il constate que quelques prisonniers portent des "gilets" taillés dans des couvertures, sa rage ne connaît plus de bornes. Comme un fou il cogne sur les prisonniers avec ses deux poings ; il les traite de "Saboteurs" et de voleurs. Détérioration de matériel de l'Etat est le pire crime que l'on puisse commettre.

Le train part enfin. L'Oberwachtmeister est dans mon wagon, il n'est un peu calmé mais nous menace toujours de sa matraque et nous assure que là où on va on nous fera passer le goût du vol et de la rapine.

Comme je n'ai plus de couverture Paul Ceysens de Bonheiden me donne un manteau de l'Armée allemande, du type que portaient les motocyclistes militaires.

Le voyage a duré deux jours et deux nuits. Je ne me souviens plus des détails de ce trajet. Il y eut de nombreux arrêts pour faire passer en priorité des convois militaires.

Nous avançons lentement vers l'Ouest. Nous passons par Reichenbach, Liegnitz et Görlitz. Nous contournerons Dresden (où 10 jours plus tard aura lieu le fameux bombardement qui tuera environ 150.000 civils). Nous continuons par Chemnitz, Gera, Jena et Weimer.

Le matin du 5 février notre convoi de 5 wagons tirés par une petite locomotive s'immobilise. Nous sommes au "Bahnhof Buchenwald". Un quai unique ne dessert que le K.Z. que nous distinguons à quelques centaines de mètres. Des phares et réverbères éclairent une partie importante du Camp. Un bruit sourd de milliers de sabots et de claquettes, les prisonniers quittent la place d'appel.

Nos gardiens nous font descendre et nous nous alignons sur le quai. Quelques S.S. armés de longs bâtons et tenant des chiens-loup en laisse, nous attendent. Les chiens tirent sur leurs laisses mais n'aboient pas.

L'Oberwachtmeister, visiblement soulagé de pouvoir se décharger de sa responsabilité, nous compte et nous recompte. Avant de se tourner vers un gradé S.S. qui se tient un peu à l'écart, il nous lance :

"Ihr wollt ihr die Fleischtöpfen Labands noch gedanken !".

Un gars me demande ce qu'il dit. Je traduis et, sceptique il me chulote : "Pour ce qu'on a eu comme viande à Laband ...".
Il n'a pas compris ou n'a jamais lu la Bible.

L'Oberwachtmeister, devant le gradé S.S. le salue au bras droit levé et annonce : "285 Häftlingen aus dem Zuchthaus Gross-Strelitz, Staatsanwaltschaft Kattowitz, angetreten".

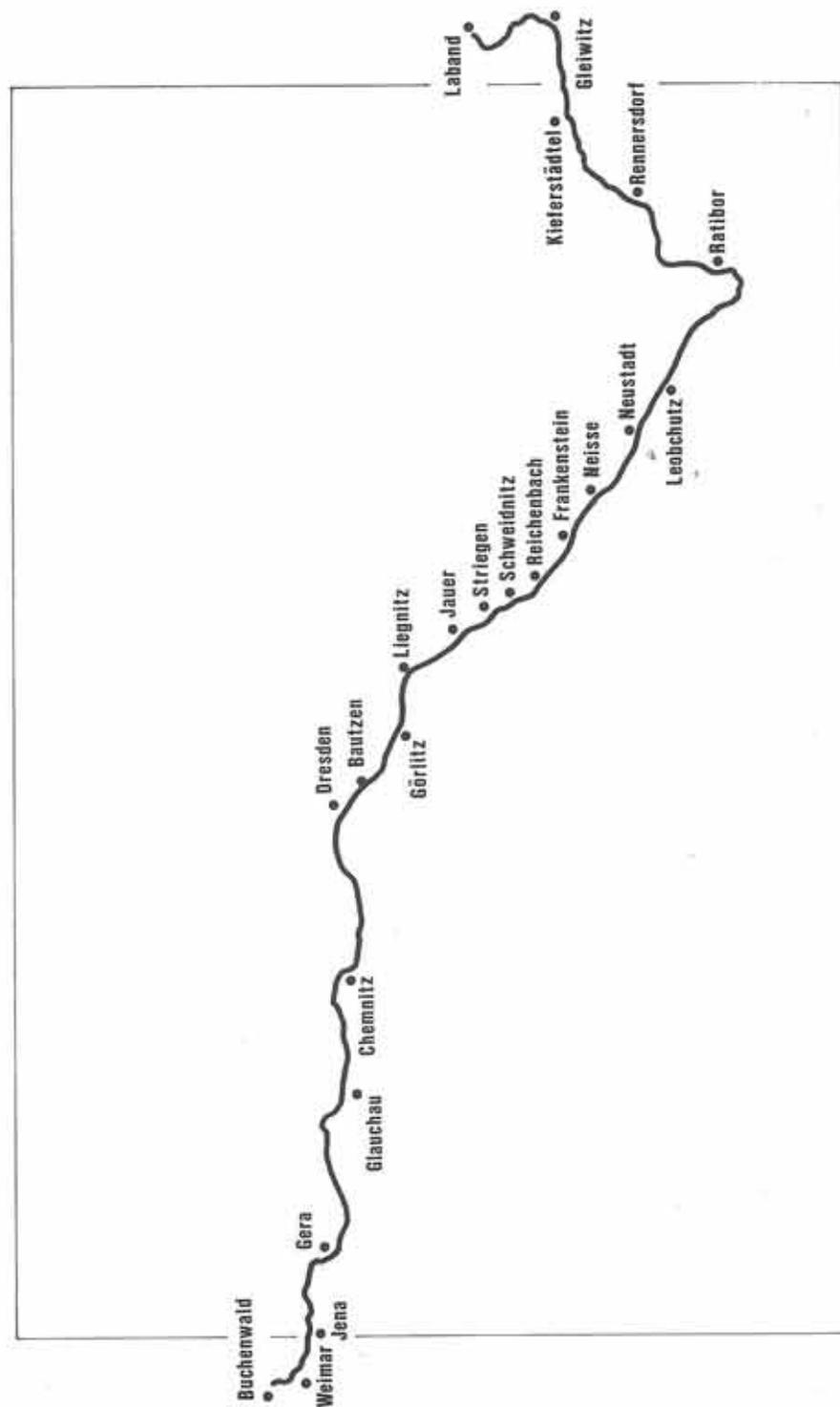
Nous allons être happés par l'Univers Concentrationnaire.

LABAND - BUCHENWALD
710 kms.

Convoy of political prisoners who were moved from Laband to Ratibor, probably on foot, in Jan. 1945. From there by train to Buchenwald Concentration Camp.

Place	Map ref.	km.	Zone	Dates	Remarks
Laband	051/Y 38		Poland		
Gleiwitz	Q51/Y 37	7	"		
Kieferstdtel	Q51/Y 27	11	"		
Gross-Rauden		12,5	"		
Rennerdorf	Q51/Y 16	1,5	"		
Ratibor	P51/Y 05	21	"	Left Ratibor on 1.2.1945	
Leobschutz	P51/S 12	37	"		
Neustadt	P51/H 93	24	"		
Neisse	P51/H 75	28	"		
Frankenstein	L50/H 40	48	"		
Reichenbach	P51/S 08	22,5	"		
Schweidnitz	P51/H 18	19,5	"		
Striegen	P51/H 09	19,5	"		
Jauer	052/B 90	16	"		
Liegnitz	052/B 82	16,5	"		
Haynau	052/B 72	16	"		
Bunzlau	052/B 18	26	"		
Pensin	054/T 68	38	"		
Grlitz	052/B 00	13,5	"		
Lobau		28	Russian		
Bautzen	052/A 60	18	"		
Dresden	N52/F 29	60	"		
Freiberg	N51/K 97	41	"		
Chemnitz	N51/K 66	36	"		
Glauchau	N51/K 35	38,5	"		
Gera	M51/K 06	48	"		
Jena	S51/I 66	46	"		
Weimar	M51/S 57	21	"		
Buchenwald	M51/S 57	4	"	Arrived 5.2.1945	
		<u>710</u>			

Copie du document 479985 de l'UNRRA - Central Tracing Bureau -
Routes and distances of Death Marches. Documents Intelligence -
19 march 1946



*Le Camp n'est pas une collectivité
d'individus mais une agglomération de
petites collectivités ayant leur vie propre.*

Christian Bernadac

BUCHENWALD

5 février au 9 avril 1945

Le gradé, un Untersturmführer, nous fait avancer ; entourés des S.S. nous arrivons à la porte du Camp. Une grande porte en fer forgé est largement ouverte. Sur le battant droit je lis la devise de Buchenwald : "Jedem das Seine" - à chacun son dû.

Dès la place d'appel nous devons nous mettre à courir, au pas de course nous traversons l'Appellplatz et sommes dirigés par les Lagerstrassen vers le fond, sur la droite, du Camp.

Entassés dans une grande tente nous attendons, les pieds dans la boue. Devant l'ouverture de la tente se tient un prisonnier portant un brassard blanc, c'est un belge qui fait partie de la Lager-schutz, la police du camp. Il tient une matraque en bois.

Un des nôtres l'accoste et demande où nous sommes et ce que nous allons devenir. Le compatriote nous explique brièvement quelques règles de la vie dans un K.Z.

Les gardiens S.S. ont disparu. Les opérations d'enregistrement et d'accueil vont être faites par des prisonniers.

On nous emmène d'abord vers la Schreibstube, nous défilons devant un grand comptoir. Chacun doit décliner son nom et prénom ainsi que sa nationalité. Ces renseignements sont notés dans le Zugangsbuch en regard de numéros pré-inscrits.

J'ai le numéro 86.915 - sechs und achtzig neun fünfzehn. Chacun reçoit une petite plaquette de bois sur lequel son numéro est inscrit au crayon.

On nous pousse déjà vers la porte de sortie où nous sommes pris en charge par d'autres Lagerschützen. Nous devons courir vers les douches.

Nous nous déshabillons et mettons nos vêtements de Laband et nos quelques affaires personnelles dans un sac en toile auquel nous devons attacher notre plaquette numérotée. Ensuite, c'est le défilé devant les coiffeurs qui nous tondent le crâne et rasent tout autre poil de notre corps. Nos cheveux qui avaient repoussé depuis presque un an, tombent sous les rasoirs électriques.

Nous, nous parcourons un couloir glacial qui nous conduit au local des douches. Par 30 à 35 à la fois nous sommes poussés par des Kapos vers le milieu d'une pièce. Un jet d'eau brûlant nous fait

sursauter mais tout de suite après nous suffoquons sous l'eau glacée. Fin de l'opération, nous sommes à peine rincés. Pas question de se sécher, nous n'avons pas de linges de toilettes.

Nous devons sortir, l'un après l'autre, et passer par le bain de créoline. Un liquide noirâtre et caustique remplit une cuve en forme de grande baignoire, encastrée dans le sol. Chaque nouvel arrivant doit passer par ce bain désinfectant. Un immense Kapo veille à côté de la baignoire et répète inlassablement : "Augen schliessen" ; ceux qui ne comprennent pas l'allemand sentiront la brûlure dans leurs yeux. Chaque égratignure ou blessure est littéralement brûlée par ce liquide désinfectant à l'odeur de formol.

Toujours en Laufschrift et nus comme des vers nous traversons l'espace qui sépare la baraque des douches d'un autre Block. Ici on distribue les sacs avec nos effets qui ont été passés à la vapeur, soit disant pour détruire la vermine qui aurait pu se trouver dans nos vêtements ...

Un prisonnier crie les numéros et lance le sac à son propriétaire. La distribution dure fort longtemps, nous attendons mouillés et nus en plein air, il fait très froid, nous sommes le 5 février.

Habillés à moitié, tenant notre sac vide et notre planchette numérotée, nous rentrons dans un autre local de la Schreibstube. Ce "Secrétariat du Camp" est meublé de pupitres au-dessus desquels une affiche annonce la langue parlée par le prisonnier-fonctionnaire qui y est installé.

Il n'y a pas de "Néerlandais", les Flamands doivent se présenter au pupitre "Deutsch".

Un Kapo assure l'ordre et le silence au moyen de sa matraque en caoutchouc. Il cogne sur ceux qui ne vont pas assez vite ou qui s'informent anxieusement.

Je suis devant un jeune Allemand qui me demande d'abord mon numéro matricule. Il l'inscrit sur un formulaire et note un "B" dans le triangle préimprimé sur sa feuille. Son aide s'est saisi de la planchette et confectionne, avec un jeu de chiffres, mon numéro qui est imprimé sur trois rectangles de tissu. Il y ajoute trois triangles rouges avec l'initiale de ma nationalité.

Le Schreiber note mes nom et prénoms, adresse, religion et l'adresse des personnes à avertir en cas de décès.

Ensuite il faut vider ses poches et étaler sur une table les quelques affaires personnelles qui nous restent. Il me rend ma ceinture et une paire de chaussettes. Lorsque je demande si je ne peux pas garder mon chapelet il me répond d'un ton ironique : "Mensch, was willst du machen mit einem Rozenkranz im Konzentrationslager?" Mon chapelet, don de l'aumônier de la prison d'Antwerpen, est jeté dans un bac.

Poussés dehors par le Kapo nous devons entrer dans une autre baraque où nous échangeons nos uniformes de Laband contre des vêtements du K.Z. Nous ne recevons pas de tenues zèbrées mais des effets civils "arrangés". C'est-à-dire que dans le dos de la veste et sur les cuisses du pantalon des carrés d'étoffe ont été découpés et remplacés par du tissu rayé, bleu et gris. C'est ainsi que l'on a pallié au manque d'uniformes réglementaires.

Nous recevons une chemise et un caleçon, une veste et un pantalon plus une paire de brodequins ou de claquettes. J'ai de la chance : je reçois une paire de grosses chaussures en toile à semelle de bois. La peinture est bonne, ceux qui ont moins de veine doivent faire des échanges avant de trouver chaussure à leur pied.

Toutes ces opérations se font à un rythme endiablé. Partout et toujours les Kapos et Lagerschützen veillent et font accélérer le mouvement à coups de gummé.

Nous nous trouvons à nouveau dehors : des Lagerschützen nous conduisent vers un Block en "dur".

A Buchenwald il y a deux sortes de Blocks, il y a les baraques en bois et les Steinblocks. C'est vers un de ces derniers que nous sommes dirigés. Nous allons être mis en "quarantaine".

Les Steinblocks ont un étage et se composent de quatre Stuben. Nous sommes répartis sur les deux Stuben de l'étage, nous allons y passer une semaine. Il nous est interdit de sortir sauf pour les deux appels journaliers, matin et soir.

Ensuite, nous sommes transférés à la baraque 28 où nous sommes également répartis sur les deux Stuben. Pratiquement tous les survivants de Laband sont à la 28, mélangés à des Polonais et des Russes.

Comme les Belges y sont en majorité nous ne serons pas trop en butte à leurs violences et à leurs rapines.

Le Block 28 est donc divisé en deux Stuben, A et B, situés à gauche et à droite de l'entrée. Entre ces deux Stuben il y a le Waschraum où se trouvent également les chiottes. Une affiche recommande aux prisonniers de se laver les mains après avoir été aux toilettes. "Nach dem Stuhlgang, vor dem Essen, Handenwaschen nicht vergessen".

Une autre affiche représente un pou immense sur une tête de mort : "Eine Laus, dein Tod". En termes équivoques nous sommes donc avertis qu'un seul pou peut entraîner la mort ...

On croit rêver. Dans ce milieu sale, où l'eau est coupée bien souvent et où tout le monde est infesté de vermine on nous donne des leçons d'hygiène corporelle.

Ironie ? Ou veut-on laisser croire qu'un K.Z. est un lieu de rééducation ? Qui veut-on leurrer ainsi ?

Chaque Stube est divisée en deux parties, le Tagesraum avec les tables, Schemels et cassettes et le Schlafraum avec les chalits en bois. Sur ces chalits des matelas sales et pratiquement sans paille. Chacun reçoit une seule couverture. Nous couchons à trois dans un lit de 80 cms. de large.

Le Chef de Baraque ou Blockälteste est un prisonnier politique allemand à triangle rouge. Il y a 12 ans qu'il est dans les camps et prisons nazis ; sans doute un communiste arrêté lors des rafles de 1933. Il est assisté de quelques prisonniers allemands et polonais, les Stubendiensten, qui font office d'adjudants. Ils veillent à l'ordre et à un semblant de propreté dans la baraque. Ils font également office de Kalfaktors et se servent royalement avant les autres.

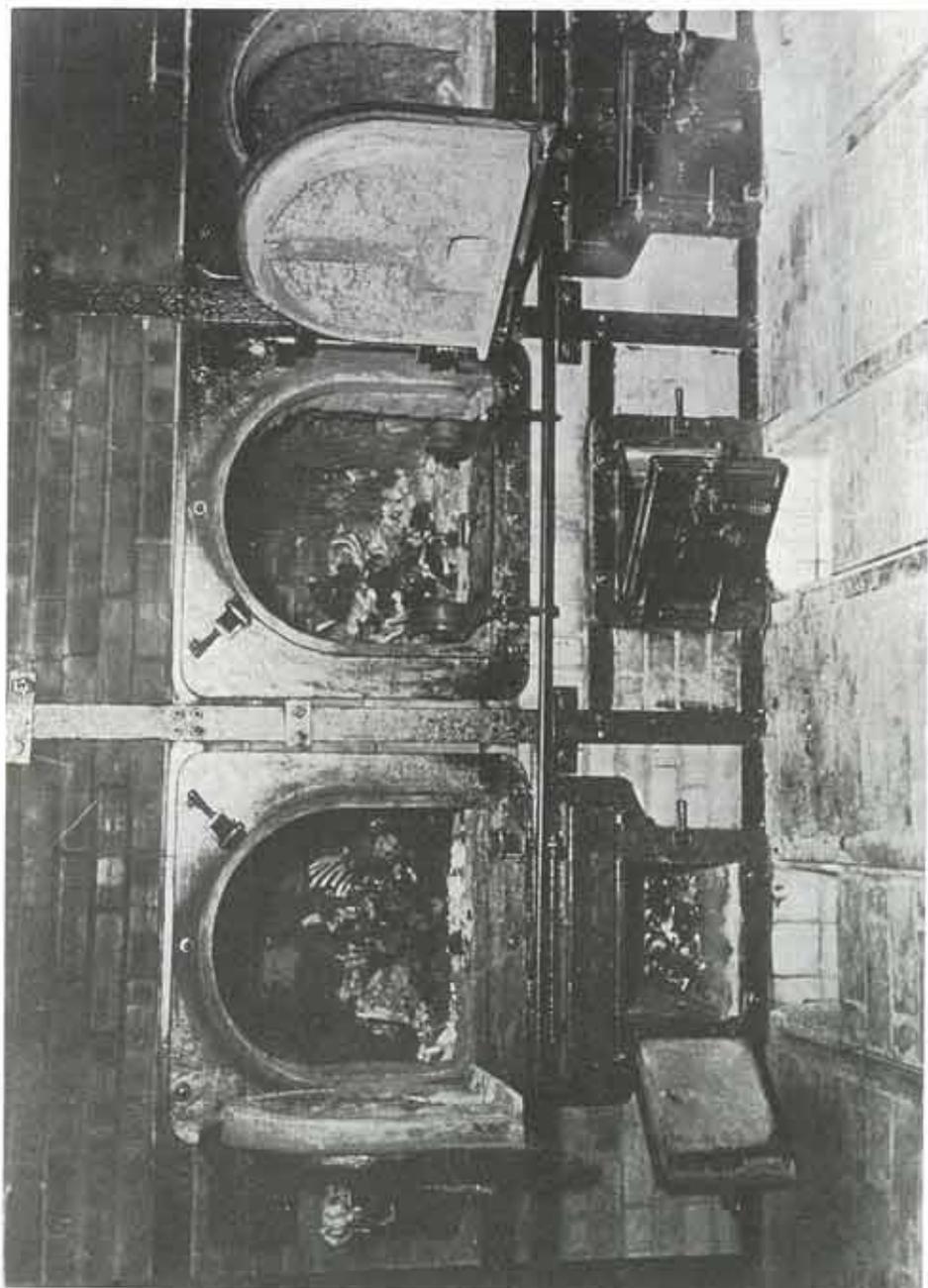
Nous apprenons que toute l'organisation, à l'intérieur du Camp, est en mains de prisonniers privilégiés, les "Prominenten". Les S.S. leur ont abandonné tout le fonctionnement du Camp.

Il existe beaucoup de livres qui traitent des structures internes d'un Camp de Concentration. Je n'en donnerai donc pas tous les rouages de fonctionnement. Cet aspect de l'univers concentrationnaire est, à mon avis, très bien expliqué dans le livre d'Eugen Kogon : "Der S.S. Staat" - traduit en plusieurs langues.

Nous faisons partie des sans-grades. Nous pouvons tout juste fermer nos gueules et obéir. Obéir au Blockälteste, aux Stubendienst, aux Kapos, aux Lagerschützen et bien sûr aux S.S.



Numéro et triangle original de Buchenwald



K.Z. Buchenwald - Les fours crématoires
Photo prise en avril 1945 par le U.S. Signal Corps

Le matin entre 4 et 5 hrs c'est le reveil dans les cris, les bousculades et les coups. Avec le "Café" nous recevons une tranche de pain d'environ 100 grs. De temps en temps un peu de margarine est distribué avec le pain.

Puis c'est le départ pour l'appel matinal ; le comptage avant le départ au travail.

D'abord nous sommes envoyés à Weimar pour y travailler au déblaiement des maisons bombardées. Dans les ruines de ces habitations nous dénichons parfois de quoi manger, ne fut ce que des condiments.

Avec Bert Mollin nous avons découvert un jour un lapin, à moitié cuit, dans le four d'une cuisinière. A belles dents nous l'avons dévoré. Une autre fois nous trouvons dans la cave du Théâtre Municipal plusieurs dizaines de kilos de sucre candi. Le S.S. qui nous garde nous autorise d'en manger un peu ; après avoir rempli sa musette. Il nous interdit toutefois d'en emporter au Camp. Malgré l'interdiction nous mettons quelques poignées de sucre dans notre caleçon qui est enfilé dans nos bas ; c'est pour les copains de notre petit groupe et qui travaillent dans un autre Kommando.

Frans Hass, d'Antwerpen, mange un jour, avec un copain un petit seau de saindoux. Ils ont découvert ce trésor dans les ruines d'une maison touchée par une bombe. Le seau devait bien contenir 3 ou 4 kilos de cette graisse de porc. Ils l'ont mangé dans la journée sans en avoir eu le moindre ennui intestinal ...

D'autres fois nous devons dégager les voies de chemin de fer bombardées. Il n'y a rien à glaner ici ; nous devons transporter du ballast et emporter les rails tordus sous les coups de gummi des Kapos. Je suis dans ce Kommando le 23 février 1945, lors d'un bombardement de Weimar qui coûte la vie à plusieurs camarades.

Lorsque l'alerte est donnée les Kommandos travaillant en ville doivent se rassembler au parc communal et se mettre à l'abri ... sous les arbres. Les S.S. entrent dans les maisons environnantes d'où ils continuent à surveiller les prisonniers par les fenêtres et depuis les portes d'entrée. Quelques Schützen restent avec les détenus dans le parc.

Une bombe tombe au milieu d'un groupe de prisonniers, on n'en retrouvera aucune trace. Pierre Mertens et Henri Van Raemdonck, frère de Jos, sont parmi les morts.

Au Eisenbahnkommando nous avons aussi quelques chapelets de bombes mais aucun tué ni blessé.

Dès que les sirènes se sont mises à hurler nos Posten ont fait cesser le travail et nous ont ordonné de nous asseoir contre le talus. Je suis à côté de Franz Charle de Lier, nous entendons les bombes exploser en ville. Un sifflement aigu se rapproche, Franz me prend par le bras et ensemble nous déboulons jusqu'en bas du talus. Les bombes explosent à environ 50 mètres de nous et les éclats sifflent au-dessus de nos têtes, ils vont se fichir dans le talus à l'endroit où nous étions quelques secondes plus tôt.

Pour se rendre à Weimar les prisonniers partent en train - wagons marchandises découverts. Nous sommes quelques milliers à descendre ainsi chaque jour sur la ville où nous sommes dirigés vers la Grand' Place. Là se tient le marché d'esclaves. Les Kapos constituent leur Arbeitskommandos en choisissant dans le troupeau. Ils ne veulent pas trop des vieux ni des trop maigres. On se bat pour être dans un "bon" Kommando, là où on pense que l'on trouvera quelque chose à bouffer. Ceux qui restent sur la Place forment le Eisenbahnkommando.

En principe le retour vers le Camp, le soir, devrait s'effectuer également par le train. Souvent pourtant, retenu par le zèle d'un Kapo ou des Posten, on arrive à la gare lorsque le train est déjà parti. Il faut alors rentrer à pied ; 6 kms. de montée après la journée de travail et avec comme seule nourriture depuis la veille, la tranche de pain du matin.

Arrivés au Camp il faut tout de suite rejoindre les camarades du Block qui attendent déjà sur la place d'appel. On attend la rentrée de tous les Arbeitskommandos avant de commencer le comptage. Nous passons ainsi souvent plusieurs heures à attendre sous la neige ou la pluie.

Les Blockältesten comptent les hommes de leur baraque. Chacun doit être aligné exactement sur son "Vordermann" tout en respectant le "Seitenrichtung". Celui qui n'est pas exactement dans l'alignement reçoit des coups de poing ou des gifles du Blockälteste ou de son Stubendienst. Lorsque tout semble en ordre les Blockführers se décident enfin à se présenter, chacun devant son Block.

Par le haut-parleur le Rapportführer donne ses ordres. D'abord un : "Achtung !!!", chacun se met au garde-à-vous; puis c'est le : "Mützen ... AB !!". D'un seul geste les dizaines de milliers de détenus ont arraché leur bonnet et le font claquer contre la cuisse droite. Si le Rapportführer estime que le mouvement est désordonné il refait l'opération, parfois nous devons arracher nos bonnets une 10-aîne de

fois avant qu'il ne soit satisfait.

"Augen Rechts !!", les têtes tournent vers la droite et les regards suivent le Blockführer qui passe lentement devant les rangs. Nous sommes toujours au garde-à-vous, alignés exactement tant sur le détenu qui est devant nous que sur ceux qui sont à notre droite et notre gauche.

En passant devant les rangs le Blockführer compte le Bestand de son Block. Si le compte y est il prend note et s'éloigne. Souvent, pourtant, il se trompe et doit recommencer. Les appels de trois ou de quatre heures ne sont pas rares. Il arrive que l'appel prenne fin grâce à une alerte aérienne ce qui oblige les S.S. d'éteindre les phares et réverbères. Dans ces cas nous rentrons dans nos baraques dans l'obscurité.

Après le comptage le Rapportführer fait le total de l'effectif du Camp.

Enfin le haut-parleur annonce : "Mutzen ... AUF !!". D'un seul geste les dizaines de milliers de bonnets reprennent leur place sur les crânes rasés et les mains claquent contre les jambes droites.

La Mütze reste sur la tête comme elle y est arrivée, les prisonniers ont, ainsi, l'allure de joyeux lurons. Il faut attendre le "Korrigieren" du Rapportführer pour rectifier la position du bonnet. Puis vient le "Abtreten". En colonnes, marquant le pas, les détenus quittent, Block après Block, la place d'appel.

Dans la baraque la soupe est déjà servie. Elle est froide, nous la mangeons avidement. A peine le temps de rincer la gamelle et il faut aller au lit. On se couche vers 10 ou 11 hrs. et il faut se lever à 4 ou 5 hrs. Epuisés nous nous endormons tout de suite.

J'ai également fait partie du Kommando Autobahn, j'y ai connu Raymond Duplouy de Mons, que chacun appelle "Le Violoniste". C'est un professeur de musique que les anciens de Laband connaissent bien. La nuit de Noël 1944 il a obtenu la faveur de pouvoir jouer pour les prisonniers de ce Kommando sur un violon que le Lagerleiter lui avait prêté pour cette occasion.

Sur une hauteur, à côté de l'Ettersberg, nous devons transformer une autoroute en piste d'envol ou d'atterrissage pour les avions de chasse car l'aviation alliée empêche l'utilisation des aérodromes à la Luftwaffe.

Il faut creuser le terre-plein qui sépare les deux bandes de circulation et remplir le fossé ainsi obtenu d'un ballast sur lequel sera versé du béton afin de construire une piste d'une 20-aîne de mètres de large.

Sur cette hauteur nous sommes exposés au vent et aux intempéries. La bise glaciale nous envoie une pluie de neige fine ou de grêle qui pique nos visages et nos mains transies. J'ai recouvert mes mains de ma paire de chaussettes de réserve qui me fut rendue à la Schreibstube. Un Kapo m'ordonne de les enlever sous prétexte que l'on ne peut pas bien travailler avec des "gants".

Le travail n'avance pas vite, faute d'outils et à cause de la fatigue extrême des prisonniers ; aussi les coups pleuvent.

Après une dizaine de jours le travail est abandonné, il n'y a pas de ciment pour faire le béton qui doit recouvrir le fossé que nous avons creusé et rempli de briquillons provenant des ruines des maisons bombardées de Weimar.

Raymond Shiell est malade, après la visite à la Revier il ne revient pas dans notre Block. Parle Docteur Derho, un médecin anversoïis qui travaille à l'Infirmierie, j'apprends qu'il est au Petit Camp.

Si le Camp de Buchenwald est un Purgatoire, le Petit Camp c'est l'Enfer. On n'y entre souvent que pour mourir.

Les prisonniers qui y sont enfermés vivent dans des conditions atroces. Leurs maigres rations sont volées par les Blockältesten et autres Stubendienst. C'est la partie du camp réservée aux Muselmänner, aux morts-vivants. Leurs baraques ne sont pas chauffées, ils n'ont pas le droit d'aller à la Revier.

Je trouve Mon Shiell sur un grabat en train de mourir ; il me reconnaît à peine. Un Stubendienst me chasse à coups de gummi. J'y retourne le lendemain et j'apprends que notre ami, arrêté avec moi, est mort. Je n'ai rien pu faire pour ce camarade que j'avais surtout connu à Laband où j'avais pu apprécier son calme et son humeur toujours égale.

J'ai été à la Revier et ai obtenu deux jours de Schonung. J'ai un billet qui me dispense d'aller travailler pendant deux jours. J'ai de l'œdème dans les jambes, je peux rester dans la baraque après l'appel du matin, au lieu de partir avec les Arbeitskommandos.

Pas question, bien sûr, de se mettre au lit. Les "Schonungs" doivent rester assis à une table de la Stube dans le Tagesraum. Il est interdit de parler ou de faire du bruit, les Stubendienst y veillent. Pour aérer le Block les fenêtres restent grandes ouvertes durant la matinée. Il fait un froid de canard dans la baraque.

Lors de ma visite le Docteur Derho m'a donné un quart d'hostie consacrée, introduite en cachette dans le camp par les hommes du Bombkommando. Les gars de ce commando de déminage ne vivent généralement pas bien longtemps. Lorsqu'une intervention sur une bombe non-explosée se termine mal on constitue un autre Himmelfahrt-kommando. Les volontaires ne manquent d'ailleurs pas, les rations supplémentaires qui y sont servies attirent, malgré les dangers, toujours des prisonniers.

Je partage mon quart d'hostie avec Philippe et Toon de Wachter. Nous avons communié à Pâques 1945, en plein enfer de Buchenwald.

On ne travaille pas le dimanche. C'est-à-dire que les Arbeitskommandos ne quittent pas le Camp. Ce jour de "repos" ne se passe jamais sans rien faire. On se lève à 6 hrs. au lieu de 4 ou 5 hrs. en semaine ; c'est le seul fait appréciable de ce repos dominical.

L'appel du matin n'est pas trop long, une heure et demie à peine. Ensuite, c'est le grand nettoyage de la baraque. Chacun doit y participer, comme on est trop nombreux pour ce genre de travail, les Stubendienst s'énervent et ... cognent. Afin d'y voir plus clair on fait sortir la grande majorité des prisonniers des deux Stuben et on les enferme dans le Waschraum en attendant que la Corvée finisse le nettoyage ; il est interdit de sortir de la baraque. Vers midi on peut revenir dans le Tagesraum. Quelques prisonniers astiquent encore les fenêtres avec du papier-journal.

La soupe est distribuée vers une heure. L'après-midi on peut circuler entre les baraques. Interdiction toutefois de venir sur la place d'appel. Quelques prisonniers sont constitués en orchestre et jouent, au milieu de l'Appel-Platz, des airs d'opérette allemande. La musique est diffusée par les hauts-parleurs des baraques.

Le soir l'appel à lieu vers 5 hrs. et se termine vers 7 hrs. Lorsqu'il n'y a pas de "Lausenkontrolle" on peut se mettre au lit vers 8 hrs. On en profite pour dormir une bonne nuit.

Je garde vivant dans ma mémoire des scènes isolées, sans liens entre-elles, de la vie journalière à Buchenwald.

Comme dans un film je revois le décor et les figurants, je revis des épisodes de mon séjour dans ce Camp.

Je reste très impressionné par les appels du soir avec ces dizaines de milliers de prisonniers alignés par Block, sous la pluie et sous la neige. Le Blockführer qui passe et qui regarde chaque homme individuellement. Sur la gauche il y a le Crématorium ; le Krema comme on dit ici, avec son aura rouge au-dessus de la grande cheminée. Les feux fonctionnent 24 heures sur 24. De jour la fumée est noire, de nuit on ne voit que cette lueur sinistre.

L'odeur douceâtre des cadavres qui brûlent envahit tout le camp mais c'est surtout pendant l'appel du soir que nous la sentons le plus.

Dans chaque Stube il y a un haut-parleur, même dans le Petit Camp. La "Tour" transmet par ce moyen les instructions et les appels aux prisonniers. Elle peut également rappeler un Blockführer qui se trouverait par hasard dans une baraque.

Le plus souvent le Rapportführer utilise ces hauts-parleurs pour appeler l'un ou l'autre prisonnier à la porte du camp pour des raisons diverses. Il égrène alors quelques numéros et termine invariablement par : " ... sofort am Tor, aber im Laufschrift". Au pas de course les appelés se rendent à la Tour. Souvent c'est pour faire compléter la fiche établie lors de l'entrée. Parfois aussi c'est pour se rendre à la "Politische Abteilung" où la Gestapo continue ses enquêtes et interrogatoires des prisonniers politiques dont l'affaire n'a pas encore été jugée.

Chaque fois que le haut-parleur grésille, un silence de mort s'installe dans la Stube. Chacun écoute avec attention les numéros appelés. Chacun, sans distinction de langue ou de nationalité, connaît son numéro en allemand. Il ne s'agit pas de faire croire que l'on n'a pas compris ou entendu l'appel de son numéro d'immatriculation.

De plus en plus de convois d'évacués arrivent. Ces transports viennent de camps et de commandos tant de l'Est que de l'Ouest. Souvent ces prisonniers ont été en route pendant des semaines. Certains convois ne restent que pendant quelques heures à Buchenwald et ne sont même pas enregistrés. Ils restent dans une baraque du Petit Camp ou dans un coin de la place d'appel, puis ils repartent on ne sait où.

Quelques transports arrivent par le train jusqu'au Bahnhof Buchenwald. D'autres doivent marcher de Weimar au Camp à pied.

De plus en plus souvent on entend dans les hauts-parleurs la voix cassante du Rapportführer : "Leichenträger am Tor, aber im Laufschrift". Les "porteurs de cadavres" se précipitent vers la porte du camp avec leurs brancards. Ils ramassent les morts du convoi qui vient d'arriver.

Les Leichenträger doivent parfois monter sur un camion conduit par un S.S. Ils vont ramasser les cadavres de ceux qui sont morts ou qui ont été abattus entre la ville de Weimar et le Camp.

En ce début du mois d'avril 1945 il est clair que la guerre va vraiment sur sa fin. La situation militaire est connue de chacun. Les grandes questions qui préoccupent chacun restent : "Est-ce que les S.S. essaieront encore d'évacuer le camp, vont-ils le faire bombarder comme certains le prétendent, ou vont-ils le remettre aux Américains qui sont à Eisenach, à environ 60 kms. de Weimar ?"

Les Kommandos ne quittent plus le Camp ; avec les arrivées journalières Buchenwald compte maintenant environ 50.000 prisonniers. L'atmosphère devient de plus en plus tendue ; les bruits les plus contradictoires circulent. On parle d'une résistance armée qui se prépare à livrer combat aux S.S. si ceux-ci prenaient des mesures qui mettraient la vie des détenus en danger.

Le Lagerälteste Eins et son adjoint, le L.A. Zwei, réunissent tous les jours les Blockältesten et les Kapos du Lagerschutz.

Le climat de ces dernières journées à Buchenwald a été très bien décrit dans le livre de Bruno Apitz "Nu parmi les Loups" et dans "Les Belges à Buchenwald" édité par l'Amicale des anciens de ce Camp.

En annexe je reprends la chronologie de ces dernières journées de Buchenwald qui sera libéré le 11 avril 1945.

Le commandement de l'armée allemande chargé de la défense de ce secteur refuse de livrer combat avec la menace de ces 50.000 ennemis dans le dos. Il appréhende un soulèvement et les troubles qui s'en suivraient.

La Gestapo de Weimar s'en mêle et exige également l'évacuation du

camp ; aucun prisonnier ne peut tomber dans les mains des Alliés. Le Lagerführer hésite pourtant à donner cet ordre. Envoyer des dizaines de prisonniers sur les routes constitue un danger certain pour la population civile, ses supérieurs lui reprocheraient les incidents éventuels. Il craint également que les Américains le tiendront personnellement responsable pour cette dernière hécatombe inutile qui résulterait inévitablement d'une marche forcée dans les rangs de ces détenus exténués et à la limite de leurs forces.

Aussi le Lagerführer feint. Malgré les 3000 Schützen dont il dispose, il sait qu'il aura besoin de toute la collaboration des "Prominenten" - qui constituent la véritable hiérarchie du Camp - pour réaliser un semblant d'évacuation.

Or, les Prominenten se dérobent. Notre Blockälteste p.ex. nous déclare qu'on fera tout pour éviter ou pour retarder une évacuation. Il nous dit qu'il n'a pas passé 12 ans dans les geôles nazies pour aller crever comme un chien sur le bord d'une route.

Il y des négociations interminables entre le Lagerführer et ses adjoints avec le Lagerälteste assisté du Chef-Kapo de la Lager-schutz et de quelques Blockältesten de la vieille souche.

Quelques prisonniers notables, parmi lesquels le Ministre d'Etat belge Soudan, vont voir le Lagerführer et insistent afin qu'il abandonne toute tentative d'évacuation. En contre-partie ils lui promettent leur protection lorsque les Américains arriveront.

L'intervention des "notables" et la résistance passive des Prominenten ont fait une forte impression sur le Lagerführer. Il avertit toutefois ces derniers que, si aucun convoi ne quitte le camp celui-ci pourrait être bombardée par la Luftwaffe ce qui entraînerait sa destruction totale et la mort certaine de la plupart des détenus.

Parmi les adjoints du Lagerführer il y a un noyau de "durs". Des S.S. Führers qui optent pour la solution brutale : forcer les prisonniers à l'évacuation et abattre tous ceux qui résisteraient.

Le Lagerführer est balloté entre ces deux tendances. Il semble vouloir céder parfois aux pressions des uns puis des autres.

Il ordonne que les Juifs soient évacués en premier lieu. Les Prominenten s'y opposent car, si on commence par les Juifs d'autres catégories suivront.

Aussi lorsque les hauts-parleurs, vers le 5 avril, annoncent : "Sämtliche Juden, sofort zum Appell-Platz" bon nombre de ceux-ci trouveront asile dans des Blocks "ariens". Personne ne se présente à la place d'appel. C'est la première fois qu'un ordre des S.S. n'est pas suivi par les détenus. C'est déjà une victoire.

Des Blockführer et Schützen, armés jusqu'aux dents et munis de longs bâtons attachés au moyen d'une lanière de cuir au poignet, descendent vers le Petit Camp. Tapant dans le tas et chassant devant eux des Juifs en panique ils arrivent à rassembler environ 3000 Musselmänner pour le premier transport.

Forts de ce succès les S.S. arrivent à faire évacuer d'autres Blocks de la même façon.

Il n'y a plus d'appel, ni le soir ni le matin. Personne n'a encore jamais vu cela, Buchenwald sans appel

On ne voit personne dans les rues du Camp, sauf quelques Lager-schützen ou un Blockälteste se dépêchant vers une réunion.

Les prisonniers restent dans leurs Blocks, chacun dans sa Stube. On ne donne plus suite aux appels lancés par les hauts-parleurs qui ne cessent d'appeler soit des numéros individuels, soit des Blocks entiers pour se présenter à la Tour.

La voix du Rapportführer se fait de plus en plus menaçante, personne toutefois ne réagit. Nous suivons les ordres de notre Blockälteste et de personne d'autre. Obscurément chacun sent que lui, il sait ce qu'il y aura lieu de faire. En silence tout le monde envisage un départ éventuel et se prépare, tout le monde espère secrètement qu'il n'aura pas lieu.

J'ai enroulé ma couverture en saucisson. J'ai attaché ma gamelle avec un bout de fil de fer à ma ceinture, la cuiller est glissée dans une boutonnière de mon gilet. Partira ? Partira pas ?

Tout d'un coup notre Block est entouré de Schützen et de Blockführers, armés de leurs longs bâtons. Deux ou trois S.S. se ruent dans la Stube et commencent à taper dans le tas. En panique les prisonniers sautent par les fenêtres. Des tables et Schemels sont renversés, on se piétine pour vite sortir. Dans la Lagerstrasse d'autres S.S. nous cueillent à coups de bâton et chassent les prisonniers vers la Place d'Appel.

J'essaie de sortir par la porte de la Stube et d'éviter les coups qu'un S.S. de grande taille assène à droite et à gauche. Un autre me tape violement sur la crâne, étourdi j'ai ralenti mon élan et je reçois un second coup dans la nuque, heureusement amorti par ma couverture que je porte en bandouillère.

Je tombe nez à nez avec notre Blockführer qui me menace de son pistolet ; avec son arme il me montre le chemin à suivre : "Lauf, zum Appell-Platz". Je cours avec les autres.

Différents Blocks sont soumis à la même formule, des diverses Lagerstrassen donnant sur la place d'appel des prisonniers arrivent en courant, les S.S. sur les talons. Quelques coups de feu claquent entre les Blocks, on abat ceux qui essaient de fuir ou de se glisser dans une autre baraque.

Les Lagerschützen doivent former un cordon autour de nous et nous garder ensemble. Malgré la présence de nombreux S.S. ils laissent parfois filer quelques prisonniers.

Très vite l'ordre de partir vient de la Tour. Les Schützen, aidés mollement par la Lagerschütz nous font avancer. Avant de quitter le Camp nous devons nous mettre par cinq pour faciliter le comptage. Avec le groupe de mes camarades anversois je franchis la porte du Camp, aux battants grands ouverts. Pour la dernière fois je lis l'inscription : "Jedem das Seine ...".

Nous sommes 5500 environ à quitter le camp de Buchenwald ce 9 avril 1945, persuadés que les Américains vont nous rattraper dans quelques jours.

Buchenwald sera libéré 48 heures plus tard. Trop tard pour nous.

LE TRAIN

Nous laissons derrière nous le K.7. Buchenwald. La longue colonne descend le Caracho Weg et suit la route qui serpente à travers bois jusqu'à Weimar.

Derrière nous des coups de feu claquent. Les S.S. abattent ceux qui, à peine sortis du camp, n'arrivent pas à suivre le rythme de marche imposé.

Les "los, los" et les "Schnell, schnell" nous font avancer toujours plus vite et c'est presque en courant que nous arrivons à Weimar. Sur une voie de garage, un peu de dehors de la gare, stationne un train d'une 50-aine de wagons, la locomotive déjà accrochée.

Nous devons monter à raison de 100 prisonniers par wagon. Les S.S. nous entassent à force de coups de crosse et de bâton dans ces wagons découverts dont le plancher est recouvert d'une épaisse couche de poussière de charbon.

Lorsque tous les détenus sont embarqués deux S.S. prennent place dans chaque wagon. Ils font dégager une place d'environ 2 mètres à une extrémité de wagon. Quelques planches et une bache au-dessus de cet espace dégagé forment un abri précaire pour nos gardiens, armés jusqu'aux dents et munis de plusieurs musettes de ravitaillement. La nuit les deux Schützen s'y installent : l'un dort pendant que l'autre veille, la mitraillette constamment braquée sur nous.

De jour ils sont tous les deux assis sur les planches qui forment le toit de leur abri.

Ce voyage, qui allait durer 28 jours et 28 nuits sera pour tous le summum de la souffrance, de la faim, de la misère humaine. Nous partons environ 5500 et arriverons après 28 jours et 28 nuits à Terezin en Tchécoslovaquie, nous ne serons plus que 970 dont beaucoup mourront encore après la Libération.

En septembre 1945 le journal "Volksgazet" a publié de larges extraits d'un journal tenu par Isidore Mols, un anversois, dans des conditions indescriptibles. J'ai personnellement connu Mols à Landau et à Buchenwald.

J'ai traduit ce texte, mot à mot, et le fais paraître en annexe à ce récit. Ce témoignage, pris sur le vif est, selon ceux qui ont survécu à ce transport, la description fidèle de ce cauchemar que nous vécûmes durant 28 jours et 28 nuits.

Ce "Journal" se présente sous forme de lettres que Door Mols écrit à sa femme. Il les écrit dans ce wagon surpeuplé d'êtres désespérés que la faim et la folie poussent au meurtre et au cannibalisme.

Les nuits surtout sont effroyables. Profitant de l'obscurité et de la surveillance relâchée, les forts écrasent les plus faibles pour quelques centimètres carrés de plancher crasseux.

Des cris et des pleurs, des lamentations et des jurons fusent de partout. Il n'y a pas assez de place pour permettre à chacun de s'asseoir ou de s'accroupir et les S.S. interdisent que l'on se tienne debout durant la nuit.

On est assis, les genoux ramenés sous le menton, sur les pieds de celui qui est derrière soi et avec un autre assis sur vos pieds. Ainsi encastrés il est impossible de bouger. Celui qui se risque à se relever un instant ne retrouve plus sa place, il doit se laisser choir sur les corps accroupis. Il est reçu à coups de poings et de pieds jusqu'à ce qu'il réussisse à se refaire une petite place parmi quelques amis.

Plus que jamais on se tient en petits clans de 3 à 6 ou 7 amis pour former dans cette jungle un groupe d'auto-défense. Ceux qui sont seuls meurent les premiers. Dans un groupe on peut se serrer les coudes, les plus faibles sont aidés par les plus forts ou les plus habiles. De vraies amitiés pour la vie sont nées dans ce train de malheur.

Pour faire cesser les bagarres entre prisonniers il arrive qu'un S.S. excédé tire une rafale de mitraillette dans le tas. Quelques uns sont tués sur le coup, d'autres simplement blessés. Ils se vident de leur sang et seront jetés le lendemain sur le ballast, avec les autres morts de la nuit.

Le train s'arrête parfois en plein champ. Les prisonniers sont alors autorisés à descendre mais doivent rester entre le train et la Postenkette qui s'installe à une 50-aine de mètres de chaque côté du convoi.

A chaque arrêt les détenus se lancent à la cueillette de tout ce qui est ou semble être comestibles, des pissenlits, des orties ou du trèfle. On mange aussi les jeunes feuilles et les pousses des arbres et même l'écorce blanche des bouleaux.

Il arrive qu'aux arrêts il y ait une distribution de "ravitaille-

ment". Une tranche de pain, ou deux cuillers de farine ou de pois secs par personne. Lorsque nous restons plusieurs jours au même endroit nous recevons parfois un demi-litre de soupe claire qu'un camion de la Wehrmacht nous apporte on ne sait d'où.

Ces "distributions" ont toujours lieu sous garde de S.S. armés et avec force coups de bâton pour contenir cette masse affamée qui se rue chaque fois comme des bêtes sauvages sur cette maigre pitance. Nous recevons parfois quelques pommes de terre crues. Elles sont croquées telles quelles. Lorsqu'on a le temps on les fait cuire sous la cendre d'un feu de bois ou, avec quelques amis on les mets en commun pour les faire cuire avec des orties. On obtient ainsi une "soupe" à laquelle nous ajoutons un peu de bougie rapée pour faire plus gras ...

Il faut défendre sa casserole - la gamelle plate - contre les rafles des Russes et des Polonais qui errent, par petits groupes, entre les feux où l'on fait cuire quelque chose.

On se méfie d'eux et de leur technique de vol qui se déroule toujours de façon identique. Six ou sept Russes arrivent en courant. Ils bousculent un groupe plus petit de 4 ou 5 non-slaves assis autour de leur feu et surveillant avec avidité la cuisson des quelques patates qui sont leur seule nourriture pour la journée et parfois même pour deux ou trois jours. Le plus agile des Russes rafle la casserole pendant que les autres renversent et piétinent les gars surpris. Avant qu'ils n'aient pu se relever pour reprendre leur bien les Russes ont disparu dans la foule. Ils ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont entourés de leurs compatriotes. Personne ne se risque d'aller chercher son bien dans cette masse compacte de 700 ou 800 Russes qui forment une barrière menaçante entre les voleurs et les volés.

La plupart du temps les S.S. laissent faire. Il n'y a qu'un Scharffrer hollandais qui fait partie de la compagnie de garde, pour chasser les rôdeurs russes. Avec un des nôtres il va, un jour, récupérer une gamelle volée en distribuant des coups de bâton pour se frayer un passage dans la masse des Russes.

Vers la fin de notre périple il s'arrange même pour grouper les Belges et les Français dans un seul wagon, à l'abri des Slaves qui font régner la terreur parmi les "Occidentaux". En faisant cela il accède à la demande que Michel Peeters lui a adressée en l'assurant que c'est sans doute la dernière bonne action qu'il pourra encore faire dans ce monde ...

Nous sommes tellement affaiblis que des camarades meurent sans que

l'on s'y attende. Je vois ainsi mourir Jos Verholen, de la "Main Noire", au moment précis où il met une pomme de terre crue dans sa bouche. Jos cesse tout à coup de vivre, gardant dans sa bouche mi-ouverte un morceau de pomme de terre. Un camarade de son clan, constatant ce brusque décès, retire le bout de patate de la bouche du mort et le mange sans tarder.

Pour nos besoins naturels nous disposons de quelques boîtes à conserves. Ces boîtes sont passées à ceux qui doivent uriner ou déféquer. Comme chacun a la diarrhée, la boîte arrive souvent trop tard. On laisse alors couler le liquide jaune et malodorant dans son pantalon. Lorsqu'on arrive à s'emparer d'une boîte avant qu'il ne soit trop tard on fait ses besoins debout, pantalon baissé et la boîte tenue entre les jambes. Dans cette position il est inévitable d'éclabousser ceux qui se trouvent à proximité. Si l'opération n'a pas trop mal réussi il faut vider la boîte. Elle passe de main en main pour en jeter le contenu par-dessus la paroi du wagon. Les secousses du train et le remue-ménage dans le wagon font que, bien souvent, une partie du contenu malodorant est versée sur les prisonniers assis.

Ces accidents provoquent toujours des bagarres parmi ces êtres familiaux à qui il manque la force de se battre ou de se donner de bons coups de poings. On assiste donc à des simulacres de rixes avec des tapes appliqués mollement sur les têtes ou sur les bras. Ces "combats" font plutôt penser à des disputes entre petites filles, en plus chacun geint, pleure et gémit.

On doit toutefois livrer parfois de vraies bagarres pour défendre son bien ou un butin inespéré que l'un ou l'autre du clan a su "organiser".

Jos et Bert ont volé un jour, dans une remise pour des ouvriers de la Reichsbahn, un sac contenant 5 ou 6 kilos de blé et un cruchon de betteraves rouges au vinaigre. Dès que les Russes de notre wagon se rendent compte de notre bonne fortune ils nous attaquent. Nous sommes dans un coin du wagon et défendons notre butin. A coups de poings et de pieds nous essayons d'éloigner les Russes qui ont sorti des couteaux. Un moment donné le sac est crevé et nos adversaires se désintéressent de nous. A quatre pattes ils commencent à ramasser les grains de blé tombés et les mangent aussitôt. Avec le cruchon Jos continue à marteler les crânes baissés jusqu'à ce que notre coin soit dégagé. Nous avons pu sauver une bonne poignée de blé pour chacun de notre groupe et nous nous estimons heureux.

Parmi les Russes il y a de nombreux blessés mais aussi parmi les nôtres. Je garde au bras gauche deux cicatrices de coups de couteau reçu dans cette bagarre. Je me rappelle que les blessures

étaient béantes comme les lèvres d'une bouche à moitié ouverte mais que pas une goutte de sang ne s'en échappait.

Un des survivants, Oscar Noël de Jemappes, a noté au jour le jour les rations prétendument distribuées. Tenant compte du fait qu'un être affamé a tendance à surestimer (par auto-illusion) la quantité de nourriture qu'il reçoit, j'estime que les quantités indiquées dépassent encore la réalité.

Durant ce transport de 28 jours nous aurions donc reçu :

18 fois une ration de pain	soit au total	2.600 kg.
8 " " " " margarine	" " "	200 grs.
7 " " " " saucisson	" " "	270 grs.
5 " " " " soupe	" " "	2.500 l.
13 " " " " pommes de terre	" " "	4.000 kg.
2 " " " " farine	" " "	5 cuillers
4 " " " " pois secs	" " "	7 cuillers

soit environ 7 kilos de nourriture et deux litres et demi d'une soupe claire.

Il y a des cas de cannibalisme. Des cadavres, la peau sur les os, gisent, la poitrine et le ventre ouverts au couteau. On leur a enlevé le cœur, le foie et les poumons que certains font cuire dans une grande casserole trouvée on ne sait où.

Les Posten, qui ne s'intéressent guère à ce qui se passe dans ce troupeau de crèves-la-faim, viennent parfois vérifier ce qui se fait cuire et qui dégage une odeur de viande bouillie.

Leurs réactions en découvrant la vérité sont très différentes. Certains s'en amusent et appellent leurs collègues à venir voir : "Die fressen einander auf !!". D'autres, dégoutés, se fâchent et d'un coup de pied renversent la marmite ; tapent de la crosse de leur fusil sur les prisonniers qui se trouvent autour du feu.

Il n'y a pas que la faim, il y a aussi la soif. La dysenterie pompe tout le liquide de nos corps. Nous mangeons du charbon de bois, restes de nos feux, et aussi la poussière de charbon qui recouvre le plancher de notre wagon pour enrayer ce mal. Cela nous donne encore plus soif.

Certains gars boivent leur urine à même la boîte dans laquelle nous faisons nos besoins.

Lorsqu'il pleut nous restons assis, la tête renversée en arrière et la bouche ouverte, tenant nos gamelles sur nos genoux pour y recueillir un peu d'eau de pluie.

Après une averse nous tordons nos couvertures pour en extraire un peu de liquide noir que nous recueillons dans une gamelle ou nous suçons le tissu humide de nos uniformes.

La faim pousse certains gars à de véritables opérations-suicide. Frans S. de Schoten, vole un jour la besace qu'un S.S. de la Postenkette vient d'enlever et de mettre à côté de lui. Le Schütze est assis, sa carabine sur les genoux. Frans, comme hypnotisé par cette besace dans laquelle il y a sûrement de quoi manger, se dirige droit vers l'objet de sa convoitise, le ramasse et se met à courir. Le S.S. se redresse de moitié, effectue un demi-tour et se laisse retomber sur un genou. Sans avertissement il épaule son fusil et tire plusieurs coups de feu sur notre camarade. Touché à mort celui-ci s'écroule. Le S.S. va récupérer son bien et retourne sa victime du bout de sa botte. Il ne faut même pas de coup de grâce. Frans est mort et quelques prisonniers doivent aller chercher la dépouille et la poser entre les rails du train, sur le ballast. Le corps de Frans S. de Schoten restera là lorsque, le lendemain, le train partira.

Lors d'un arrêt, des S.S. passent le long du train. Ils portent une large planche sur laquelle il y a du pain coupé en grosses tranches, destinés aux gardiens.

Alfons Brans de Heyst aan Zee se penche par-dessus la paroi du wagon et vole une tranche. Un Schütze a vu la manoeuvre et arrive en courant. D'un bond il saute dans le wagon et répère tout de suite le coupable. Tenant sa carabine par le canon il assène des coups de crosse sur la tête de Fons Brans qui essaie de protéger des deux mains. En dehors de quelques blessures au crâne Fons aura l'os de sa joue fracurée et l'oeil gauche enfoncé profondément dans l'orbite. Paul Ceyssens de Bonheiden, étudiant en médecine, déchire un pan de sa chemise et panse notre malheureux camarade qui gémit doucement.

Malgré le manque d'hygiène Fons s'en remettra et gardera son oeil. Maintenant encore il garde les stigmates de ce traitement ; sa pommette gauche est plus plate que l'autre et son oeil reste fixe.

On meurt surtout durant la nuit. Chaque soir avant de nous endormir, ou plutôt de sombrer dans un état de semi-conscience, je pense que cette nuit sera ma dernière et que je ne me réveillerai plus. Chacun pense comme moi. Nous voyons trop de cadavres au petit matin. Cette pensée de mourir n'effraie plus personne, on trouve même que ce serait une belle mort.

la fin de nos souffrances.

Philippe et moi, nous nous recouvrons de la même couverture, tenue sur nos têtes, et nous nous tenons par la main afin de se sentir moins seul lorsque la vie nous quittera. Avant de nous endormir nous nous embrassons.

On est maintenant au début du mois de mai. Depuis trois semaines nous sommes transbahutés du Sud au Nord et du Nord au Sud ; nous savons que nous nous trouvons entre les deux lignes du front. Notre train est de nouveau à l'arrêt depuis plusieurs jours dans un champ. Durant la journée nous campons dans ce champ, nous devons regagner nos wagons pour la nuit.

Nous nous lavons dans un ruisseau. Pour la première fois depuis notre départ, le 9 avril, nous enlevons nos vêtements et nos chaussures. Chacun s'effraie de découvrir ces corps décharnés.

Les visages débarrassés de la crasse et du noir de charbon font penser à des masques mortuaires ou à des têtes de morts. Chez ceux qui se sont mis tout nus nous dénombrons les côtes. Le ventre est inexistant, un creux verdâtre entre le thorax et le bassin. Les os des hanches et des omoplates pointent sous la peau. Personne n'a encore de fesses, une peau dure comme du cuir pendouille en bas du dos. Les jambes et les bras ne sont plus que des os droits, les rotules saillantes des genoux et des coudes semblent monstrueusement agrandies. Les muscles ont fondu, digérés par l'organisme. On croit voir déambuler des squelettes.

Quelques Posten nous surveillent, le reste du Wachtbataillon est rassemblé à plusieurs centaines de mètres de nous. Le Hauptsturmführer qui commande les troupes de la garde de notre convoi semble tenir un discours. Les S.S. se figent au garde-à-vous et, d'une seul mouvement lèvent le bras droit pour le salut hitlérien.

Fin de la cérémonie, les Schützen reprennent leurs places à une 50-aine de mètres de chaque côté du train. Par un S.S. nous apprenons la mort de Hitler, "tombé sur les barricades de Berlin".

Les prisonniers accueillent cette nouvelle dans une indifférence totale ; nous devrions pourtant nous en réjouir ... Pendant des années nous avons attendu ce moment qui doit signifier la fin d'un régime que nous abhorrons. Nous sommes tellement abrutis que nous ne réagissons plus.

Les S.S. semblent soucieux. Ils découvrent brusquement la fin du rêve et commencent à envisager le sort qui les attend dans la société post-hitlérienne qui commence aujourd'hui.

Nous sommes en Tchécoslovaquie. Notre train qui ne compte plus qu'une dizaine de wagons est immobilisé dans une petite gare.

Au fur et à mesure que les prisonniers meurent les survivants ont été regroupés et les wagons vides abandonnés. La compagnie de garde ne compte plus qu'une trentaine de S.S. On dit que les autres ont été dirigés sur le front russe, on dit aussi qu'ils ont déserté.

Plusieurs centaines de civils entourent notre train. Ils sont tenus à distance par des Schützen armés. Nous avons l'impression que les civils veulent empêcher le train de repartir.

Un gradé S.S. passe le long du convoi et fait descendre tous les prisonniers tchèques. Ils sont libérés sans autre forme de procès ; sans doute sous la pression des civils qui sont venus réclamer la libération de leurs compatriotes. Pour nous, ceux qui restent, ils ont apporté de grands paniers remplis de tranches de pain, presque blanc. Nous en recevons chacun une. Le train repart.

Fin de l'après-midi du 6 mai 1945. Notre convoi entre dans une ville. Les rails sont au milieu d'une large avenue, de chaque côté il y a des maisons et, aux fenêtres, des gens qui nous regardent et qui nous font de grands signes d'amitié. Ils lancent des tranches de pain et des morceaux de sucre dans nos wagons. Chacun prend ce qui lui tombe dessus. Nos gestes sont lents, nous n'avons plus la force de nous battre pour un croûton de pain.

Partout il y a des drapeaux aux fenêtres, surtout des drapeaux tchèques mais aussi de grands draps rouges garnis du marteau et de la faucille.

Les S.S., accroupis sur le toit de leur abri braquent leurs armes vers les étages et s'attendent que l'on leur tire dessus. Les civils aux balcons et aux fenêtres sont tout joyeux et ne lancent ni grenades ni cocktails molotov ; trop occupés à nous bombarder de biscuits secs et de morceaux de sucre.

Le train s'arrête, nos gardiens sautent des wagons. Nous ne les reverrons plus jamais.

Au début personne ne bouge ; puis quelques gars se redressent et grimpent sur les planchers qui servaient de toit à l'abri de nos gardiens. Jos aussi s'est levé et je l'entends dire : "Les gars, il faut se rapprocher un peu car il y a des photographes. Nos parents verront peut-être ces photos avant que nous ne soyons rentrés".

Des photographes tchèques ont, en effet, pris des clichés de notre arrivée à Terezin. J'ai découvert la photo sur laquelle figure Jos et quelques autres copains lors d'un pèlerinage à Terezin en 1964.

La porte de notre wagon s'ouvre. Je regarde dans la face hilare d'un homme en uniforme (gendarme, policier ou pompier ?). Il me demande quelque chose que je ne comprends pas. Par habitude je lui réponds en russe : "Nje poniméi". Lui : "Fränzouski ?" Je réponds : "Da". Il sourit encore plus, hésite un moment puis il me dit : "Guerre finie, demain Paris, Maman, Mademoiselle, Cognac", et il s'esclaffe.

Personne ne réagit. Nous restons tous de glace, personne ne bouge. Après quelques instants Alfons Lambrechts de Herentals, assis à côté de moi, dit d'une voix de rêve : "Ce type prétend que la guerre est finie".
Toujours aucune réaction.

Nous sommes tous déjà morts.

28 jours et 28 nuits durant lesquels notre train s'est dirigé d'abord vers l'Est, puis vers le Sud, puis vers le Nord, puis de nouveau vers l'Est avec de nombreux arrêts et de plus nombreux retours, selon l'avance des Alliés, nous avions autant de chances d'être libérés par une avance russe que par une percée américaine, mais ces percées et avances n'étaient pas pour nous.
Entre les deux fronts nous avons erré durant 28 jours et 28 nuits.

Ce transport a coûté la vie à 4530 prisonniers, évacués de Buchenwald. J'estime que, des 970 survivants le jour de la Libération, la moitié encore n'est jamais rentrée. La dysentérie et le typhus plus quelques autres maladies, ont encore eu raison d'au moins la moitié de ceux qui restaient en vie ce 6 mai 1945.

Le Central Tracing Bureau a reconstitué notre périple, comme il a reconstitué pratiquement tous les "Marches de la Mort".

Nous savons ainsi que nous avons parcouru 575 kilomètres en 28 jours et 28 nuits, avec nos retours en arrière et nos longues stations dans la nature.



6 mai 1945 - Arrivée à Terezin
Frans De Cuyper (Liedekerke) - Inconnue - Bert Mollin (Antwerpen) - François Steegmans
(Lanaken) - Inconnu Alfons Brans (Heist) - Jos Van Raemdonck (Antwerpen) -
Luc De Geyter (Puurs) - Louis Philips (Beverst) - Inconnu - Inconnu - Inconnu - Inconnu.
Photo : Nase Vojsko Nákladatelství Distribuce - Praha 1



Vues intérieures des wagons lors de l'arrivée à Terezin du convoi venant de Buchenwald - mai 1945
 Photo : Edice Sualu protifasistických Bojnoviku



479989

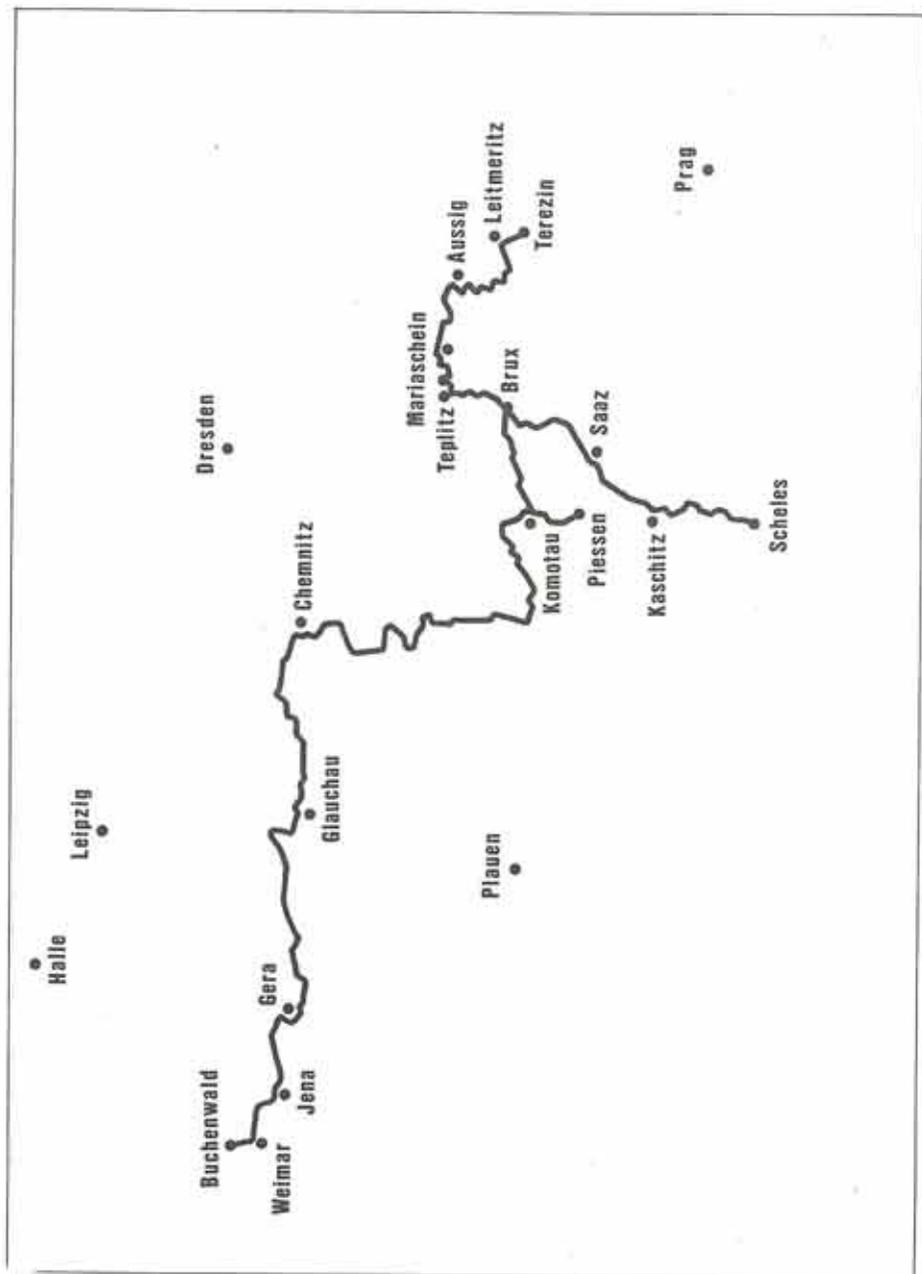
BUCHENWALD - THEREZIENSTADT

575 kms.

Convoy of political prisoners moved from Buchenwald concentration camp to Theresienstadt, April-May 1945

Place	Map ref.	Kms.	Zone	Dates	Remarks
Buchenwald	M51/S 5V		Russian	left by train on 10.4.45	
Weimar	M51/S 57	4	"		
Jena	M51/S 57	21	"		
Gera	M51/K 06	46	"		
Glauchau	M51/K 35	48	"		
Chemnitz	M51/K 66	30;5	"		
Komotau	N51/F 02	102	Czechosl.		
Priesen		9	"		
Komotau	N51/F 02	9	"		
Brux	N51/F 13	18,5	"		
Teplitz		30	"		
Mariaschein	N51/F 34	6	"		
Saaz	N51/F 10	66	"		
Kaschitz	N51/F 00	15	"		
Scheles	N51/L 07	32	"		
Koschitz	N51/F 00	32	"		
Saaz	N51/F 10	15	"		
Aussig	N51/F 44	65	"		
Leitmeritz	N51/F 53	22	"		
Theresienstadt	N51/F 53	4	"	Arrived 7 May 1945	
		575			

Copie du document 479985 de l'UNRRA - Central Tracing Bureau - Routes and distances of Death Marches, Documents Intelligence - 19 March 1946.



*Les esprits que j'ai réveillés ne me
quittent plus...*

TEREZIN THERESIENSTADT

6 mai au 26 juin 1945

Les portes du wagon sont maintenant grandes ouvertes par des civils qui nous aident à descendre. Quelques gars s'amènent à quatre pattes jusqu'à la porte et se laissent ensuite choir vers l'extérieur.

Raymond Duploux tombe, le visage dans une flaque d'eau et n'a plus la force de se relever. Sans Oscar Noël, qui le tire par le bras, il se serait noyé dans 5 cms. d'eau.

Michel Peeters aidé de Fons Grégoire de St. Truiden viennent me sortir du wagon. Fons me prend sur ses épaules et Michel le soutient. Ils me portent dans une baraque où ils me posent à même le sol.

Cette baraque est une véritable cour de miracles. Les libérés se déplacent avec des gestes lents et mécaniques ; d'autres sont vautrés sur le plancher, comme ils y ont été déposés par des camarades. Personne ne parle, personne ne crie, personne ne se dispute.

Ceux qui sont debout marchent comme des automates, ceux qui sont couchés bougent parfois un bras ou une jambe. Au milieu de ce détritrus humain des civils en blouse blanche circulent et alignent les corps. Leurs gestes semblent saccadés et leur façon de marcher me fait penser à ces acteurs dans les vieux films qui courent très rapidement.

On apporte des bidons de soupe au lait avec de l'orge perlée. Nous recevons une gamelle ou une boîte à conserves pleine de cette bonne nourriture sucrée. Jos et Michel m'appuient le dos à la paroi et me donnent une cuiller. Je mange ce liquide chaud et épais avec délices. Dès que j'ai avalé le litre et demi Raoul m'apporte une autre gamelle, toute aussi pleine et il repart faire la queue devant le bidon. Je mange ma seconde portion mais lorsque Raoul m'en porte une troisième je n'ose plus y toucher de crainte de faire pêter mon estomac qui est gonflé et tendu comme un ballon.

Il fait nuit, la baraque est éclairée. Nous sommes enfin à l'abri sous un toit. Je suis entre Albert Thienpondt et Constant Van Nijen, deux Anversois. L'un d'eux a déniché un rideau d'occultation en gros papier bleu. Nous nous en recouvrons car nous avons laissé nos couvertures, lourdes de pluie, dans le wagon. Très vite nous nous endormons.

Le lendemain matin un semblant d'organisation se manifeste. Des médecins et infirmières tchèques arrivent. Ils nous examinent et nous enregistrent. Les médecins ont l'air soucieux, les infirmières ont les yeux rouges et ne cessent de pleurer pendant qu'elles s'occupent de nous.

Nous apprenons que nous sommes à Terezin, un ghetto juif. De nombreux convois de prisonniers évacués sont arrivés avant nous. D'autres arrivent encore.

Des soldats russes, les premiers que nous voyons, appartenant à une patrouille blindée avancée, viennent dans notre baraque. Ils ont des vêtements en cuir noir et portent un petit casque en cuir également. Certains ont des écouteurs de radiotélégraphistes pendus au cou. Ils parlent avec des anciens prisonniers russes de notre convoi et ne semblent pas très charitables pour leurs compatriotes libérés. Le ton de la conversation est sec et personne ne sourit. Les libérés n'ont pas l'air très à l'aise. Ils se font sans doute reprocher de s'être fait faire prisonnier. Avant de partir les soldats leurs laissent quand même quelques paquets de cigarettes.

On sépare les prisonniers de l'Ouest de ceux de l'Est. Nous sommes portés dans une autre baraque et recevons chacun un colis de la Croix Rouge Française. Tout de suite les plus vaillants parmi nous se placent aux portes et fenêtres de la baraque. Chacun tient un bâton ou une planche en main. On craint l'arrivée des Slaves qui ne manqueront pas de venir faire des "rafles" s'ils apprennent notre bonne fortune. Les *Lagerschützen* de Terezin circulent entre les baraques, leurs longs gummis en main. Il n'y aura pas de rafle.

Nous nous empiffrons de bonnes choses. Nous mangeons tout notre colis, le chocolat, les biscuits, la boîte de singe, les pâtes de fruits. Nous avons tous des diarrhées monstres et comme personne n'a la force de se traîner jusqu'au Kübel nous flottons littéralement dans nos souillures.

Quelques uns ont le courage d'enlever leur pantalon et caleçon, devenus vraiment trop dégoûtants. Ils sont couchés sur le dos avec quelques chiffons sales sous leurs fesses. Les jambes maigres sont repliées, les genoux en l'air ; un mince filet de liquide jaune mêlé à du sang sort de leur anus. Ils ont le regard vitreux et fixent le plafond, sans bouger. De temps en temps une plainte sort de leur bouche, puis ils s'éteignent, lentement.

Je vois ainsi mourir mes deux voisins, Albert Thienpondt et Constant Van Nijen. A quelques mètres de moi Alfred Caers de Herentals, meurt de la même façon, la bouche et les yeux grands ouverts.

Ceux qui sont encore en état de marcher doivent quitter la baraque. Ils iront à l'hôpital de Terezin ou de Leitmeritz. Avant de sortir de la baraque ils doivent se déshabiller complètement et il leur est interdit d'emporter quoi ce soit.



Intérieur de baraque à Terezin - mai 1945 - après l'arrivée de notre convoi
D'après une photo du service "Documentation Juive" - Paris

Très rapidement les vêtements et couvertures s'entassent dans un coin près de la sortie. Nous restons encore une quinzaine de malades "couchés".

Je vois avancer vers nous une armée de poux ; pareils à des fourmis qui se déplacent en rangs serrés. Ils abandonnent les vêtements et couvertures laissés par nos camarades à la recherche d'autres corps. Personne ne réagit. Nous nous laissons tranquillement envahir par des milliers de porteurs de typhus exanthématique.

Le lendemain matin je constate qu'avec un gars d'Alost, nous sommes les seuls survivants. Les autres camarades sont morts durant la nuit. Nous sommes persuadés que les civils tchèques croient notre baraque vidée de ses occupants. Il faut sortir d'ici ...

A quatre pattes nous nous dirigeons vers la porte. Avant de sortir nous nous déshabillons, comme nous avons vu faire nos camarades, la veille. Je garde ma ceinture qui ne m'a pas quitté depuis le jour de mon arrestation. J'emporte également une petite boîte en fer blanc contenant mes "trésors", quelques boutons et du fil de fer pour les fixer, deux billets de Schonwald de Buchenwald, mon numéro et un triangle rouge reçus "en réserve" etc ... J'arrache aussi mon B rouge de la veste avant de la jeter.

Nous sortons, toujours à quatre pattes, et nous nous laissons tomber devant la baraque, à même le sol.

Un civil nous trouve et semble surpris d'apprendre qu'il y avait encore des êtres vivants dans la baraque d'où nous sortons. Il part en courant et revient avec quatre hommes portant des brancards. Nous sommes chargés dessus et emportés. Je vois le civil, habillé maintenant d'une blouse blanche, qui entre dans notre baraque en se couvrant le nez et la bouche de son mouchoir.

Les hommes qui nous emportent sont des Allemands des Sudètes. Ils sontquisitionnés par les Tchèques qui viennent de recouvrir leur liberté et se vengent des vexations subies par ces mêmes Sudètes. Nos porteurs ont une croix gammée, peinte au minium rouge sur le dos de leur veste et on leur a rasé une large bande au milieu du crâne.

Ils nous déposent auprès d'un groupe de femmes (Sudètes également) surveillées par des Tchèques et par quelques soldats russes. Elles sont obligées de nous laver des pieds à la tête et à nous raser chaque poil du corps. Comme beaucoup de libérés ne tiennent pas sur leurs jambes on les couche sur des espèces de lits en lattes de bois. Nous sommes couverts de vermine et d'excréments.

Une Sudète se détourne pour vomir, elle se fait corriger d'un coup de pied dans les fesses donné par une Tchèque qui la ramène à son travail en lui criant que c'est à cause des Nazis qu'elle est maintenant confrontée avec ce spectacle.

A mon tour je suis lavé et rasé, couché sur un lit de lattes. Un soldat russe garde ma ceinture et ma précieuse boîte pendant ces opérations. On me met une petite chemise rose à manches courtes toute boutonnée sur le devant et je suis recouché sur un brancard. Les Sudètes m'emmènent vers une autre baraque.

Un médecin russe m'accueille et me fait mettre sur une balance. Deux infirmières me soutiennent pendant la pesée. L'une d'elles annonce : "Tridztj sjemj", je pèse encore 37 kilos.

Le médecin inscrit mon poids sur une fiche et avec l'aide d'une des infirmières qui baragouine un peu de français me demande mon nom et ma nationalité, pour le moment ça semble suffire comme état civil. Je dois encore dire de quel camp je viens, puis on m'emporte dans la baraque.

Ici il y a des chalits en bois avec des matelas neufs bourrés de paille fraîche. On me couche dans un lit et je m'endors tout de suite.

Je suis réveillé par un médecin tchèque parlant français. Je m'aperçois que, pendant que je dormais on a mis quelqu'un avec moi dans le lit. Le médecin s'en occupe, il lui palpe le ventre. Tout à coup il rejette la couverture : "Mais vous êtes une femme" s'écrit-il. Mon voisin s'avère être une voisine. Nous resterons 24 heures ensemble dans ce même lit. Elle est de Zeebrugge où elle tenait un magasin de tabacs-journaux avant son arrestation. Elle a été arrêtée en même temps que son mari dont elle est sans nouvelles depuis. Après ces 24 heures elle a été emportée, je ne sais pas si elle est rentrée. Je ne connais même pas son nom.

Le médecin m'examine à mon tour. Il me dit que j'ai une pleurésie et que je dois rester au lit, bien au chaud.

Des infirmières distribuent des tranches de pain blanc beurré et des gobelets de lait chaud sucré.

L'Armée Rouge installe un véritable hôpital de campagne. Les baraques sont désinfectées, on brûle des tonnes de vêtements et de couvertures sales et grouillantes de vermine. Un grand feu est entre-

tenu en permanence. Dès qu'un gars souille de ses excréments la literie ou sa chemise elle est tout de suite enlevée et brûlée.

Une épidémie de typhus sévit. Elle tuera beaucoup d'anciens détenus mais aussi des médecins, infirmières et civils tchèques venus volontairement porter secours. Certains venaient de Prague.

Le typhus frappe aussi les camarades partis à l'hôpital de Terezin ou de Leitmeritz. Une salle entière de l'hôpital est ainsi contaminée, pas un seul n'en échappera. Parmi eux de nombreux amis dont Bert Mollin, Raoul Van Riet et mon inséparable ami Philippe. Nous avons été arrêtés ensemble, nous étions à Esterwegen. Nous étions dans la même cellule à Gross-Stréllitz, à la même table à Laband. Avec lui, j'ai fait l'évacuation de Laband à Buchenwald où nous dormions dans le même lit. Enfin, nous avons "fait" ensemble le transport dans "Le Train" ...

Personne n'a jamais su dire ce qu'il est devenu. Personne de cette salle d'hôpital n'a échappé à cette dernière hécatombe.

J'ai un trou noir dans ma mémoire. De fortes fièvres m'ont complètement assommé. De temps en temps je refais surface pour sentir qu'une infirmière tchèque - Sestra Gwjetta - me redresse dans mon lit en me soulevant par les épaules. Par habitude je me recroqueville dans mon lit et me cache la tête sous les couvertures.

La fièvre cède enfin, je me sens revenir à la vie. Je suis dans une baraque transformée en infirmerie de campagne. Des cloisons forment de petites chambres de 8 à 10 lits. Nos lits sont en bois avec matelas, draps et deux couvertures. Le typhus et la dysentérie sont vaincus.

La vie réglée d'hôpital s'installe. Visite régulière des médecins russes et tchèques, soins et piqûres de glucose et de calcium. On me donne aussi des injections d'extrait de foie de veau. Elles se donnent dans la fesse que j'ai dure comme du cuir et toujours pas de muscles pour y piquer la grosse aiguille. L'opération est pénible et assez douloureuse, mais on en a vu d'autres.

Deux fois je suis amené à l'hôpital de Leitmeritz pour une radioscopie. Comme je ne sais toujours pas marcher une infirmière russe avec des seins énormes, me porte dans ses bras comme un enfant. Elle me met avec d'autres malades dans une carriole garnie de matelas et tirée par un cheval. C'est elle aussi qui fait office de cocher et mène son attelage avec un fouet et à l'aide de gros ju-

rons. Arrivés à l'hôpital elle nous porte, toujours dans ses bras, à l'étage où se font les radioscopies.

La nourriture est bonne et fortifiante. Elle est distribuée par les infirmières et les civils tchèques. Malgré l'abondance nous cachons encore souvent des morceaux de pain sous notre matelas. Lorsque Sestra Marta s'en rend compte elle nous fait des reproches d'une voix douce ; comme une mère grondant ses enfants. Dans un mauvais allemand elle nous assure que nous ne manquerons plus jamais de rien. Nous n'y croyons pas encore.

Une ou deux fois par semaine nous recevons un extra, du sucre ou du tabac, au choix ("Sachar ili machorka ?"). Je choisis toujours le sucre dont nous avons été privé si longtemps, la ration est d'un bon demi gobelet. D'autres préfèrent le machorka, une poignée de mauvais tabac qu'ils fument enroulé dans du papier-journal, le papier à cigarettes n'est pas connu des Russes.

Le thé (tschaij) est très bon, avec beaucoup de sucre et du lait. Au moment de servir on y ajoute une grosse noix de beurre ; c'est délicieux.

Nous recevons assez souvent de la Kascha, une soupe de semoule de riz salée et très grasse, je pense que les Russes y mettent du saindoux.

Je demande un jour au médecin tchèque si toute cette graisse n'est pas nocive pour nos intestins appauvris. Il prétend que non et en effet, personne ne souffre de diarrhées ou de coliques.

Mon voisin de lit est un jeune Polonais qui a environ mon âge. Il s'appelle Jan Fedowicz et a été arrêté avec ses parents et ses deux frères. Avant 1939 son père était consul de la Pologne en Suède où habite d'ailleurs la soeur de Jan. Celui-ci veut la rejoindre car il est persuadé que toute sa famille est morte. Il me donne l'adresse de cette soeur à Stockholm, nous nous promettons de nous écrire lorsque nous serons rentrés chez nous. Nous avons en effet échangé quelques lettres après notre retour. Puis nous avons perdu tout contact.

De passage à Stockholm en 1978 j'ai eu la curiosité de consulter un bottin pour voir s'il existait un Jan Fedowicz dans cette ville. J'y ai trouvé ainsi mon ancien voisin de lit de Terezin qui, sur un appel téléphonique, est venu dans l'hôtel où je résidais.

Nous avons encore évoqué quelques souvenirs et j'ai appris seulement alors que Jan avait également fait le transport dans notre fameux train de Buchenwald.

Nous sommes à la mi-juin. Nous sommes libérés depuis environ 6 semaines. J'ai déjà écrit plusieurs lettres à la maison mais je suis toujours sans nouvelles des miens.

Sestra Helga, l'infirmière en chef, emporte mes lettres et m'assure qu'elles partent pour Rome par le courrier du Vatican, de là elles partiront en Belgique (aucune de ces lettres n'est arrivée).

C'est elle aussi qui me met au courant de la "Question Royale". Selon les journaux tchèques une partie du peuple belge ne voudrait plus du Roi Léopold et préférerait voir le "Dauphin" monter sur le trône. Si nous ne sommes pas encore rapatriés cela proviendrait de cette situation confuse dans notre Patrie.

Par Sestra Helga, j'apprends que je ne suis pas le seul Belge encore à Terezin. Un jour elle m'amène Bertje de Mul, de la Main Noire, qui est logé dans une autre chambre. Bertje va bien et récupère plus vite que moi. Je ne sais toujours pas marcher.

Il m'apprend que Julien Laforce, un camarade gantois, que je connais bien depuis Laband, est dans une autre baraque. Averti par Bertje Julien vient me voir mais ne me reconnaît pas. Il faut que je l'appelle et que je l'assure que c'est bien moi. Ai-je donc tellement changé et suis-je devenu méconnaissable pour mes amis ?

Les malades n'ont pas de survêtements. Tout le monde porte une chemise et un caleçon long en coton, des claquettes pour ceux qui savent se déplacer. Comme je reste toujours au lit cela ne me dérange pas mais Julien voudrait retrouver des frusques civiles et rentrer chez lui.

Un jour nous bavardons gentiment à trois. Je suis sur une chaise-longue devant la baraque, mes deux camarades assis par terre près de moi. Deux femmes-officiers s'approchent de nous et demandent si nous sommes des Belges. Ce sont Madame Weil-Legrand et Mademoiselle Claessens du Service de Repatriement, elle promettent d'avertir nos familles. Elles demandent si nous connaissons d'autres Belges qui seraient encore à Terezin ; nous ne pouvons guère les aider. Ne sommes-nous pas les derniers Belges à Terezin ?

Elles nous laisse un petit drapeau tricolore et nous donnent des

cigarettes et nous assurent qu'elles feront tout pour nous faire évacuer le plus vite possible. Il paraît que la Croix Rouge Française rapatrie les Français, les Belges et les Hollandais. Une mission française serait dans les environs de Prague, elles vont essayer de la contacter.

B/BA/ ML. TR. 5097

E/ H 209

Rapp. 382 4/4/46

P.P. BELGES SE TROUVANT A L'HOPITAL RUSSE DE
THEREZIENSTADT LE 26/6/45.

Rapport de Mlle.H.Claessens et de Mme.Weil-Légrand
du 26/6/1945.

-o-

A: l'Hopital russe de Therezienstadt se trouvaient encore, lors de notre visite, 3 P.P. belges dont les noms suivent.

LAFORCE Julien - arrêté pour participation à la Légion Belge le 2/11/1943 par la G.F.P.
Maltraité et blessé au cours des interrogatoires habitant Gand

BRUSSELAIRS Charles d'Anvers (Wilrijck)
membre de la "Brigade Blanche"
étudiant.

DE MUL Petrus de Ruysbroeck
membre de la "Main Noire" arrêté le 27/9/41
108 arrestations dans ce groupement à cette époque.

Tous ont été à Laband (Silésie) puis ont travaillé aux fabriques Hermann Goering, ont été envoyés à Buchenwald, qu'ils ont quitté le 9 avril avec 100 Belges environ. 28 Jours de voyage en wagon à ciel ouvert, très pénible, puis arrivée à Therezienstadt. A Laband il y avait 500 Belges environ, 70 survivants seulement sont arrivés à Buchenwald.

Copie de l'original se trouvant au Ministère de la Santé Publique.

Rapport 382

Rapport de H.CLAESSENS et de F.WEIL-LEGRAND du 15.7.45
concernant des belges vus à Therezin au début du mois
de mai 1945 - d'après renseignements de 3 P.P. belges :
Laforce Julien - Brusselairs Charles et De Mul Petrus,
se trouvant à l'hôpital de Theresenstadt le 26.6.45.
Transmis au Service E le 12.3.46.

-:-:-:-:-:-:-:-:-

LEEMANS Philippe, 19 Transvaalstraat à Anvers
se trouvait encore le 6.5.45 dans
la baraque des valides.

VAN PETEGHEM Jean, de Berchem - Langemarkt
idem au précédent

VAN RAEMDONCK, (frère de Van Raemdonck décédé à Weimar)
a été hospitalisé à Therezin.

MESKENS Florent - habitant Puurs.

DE WACHTER Antoine

DE GEYTER Lucien

SIEBENS Florent

VAN MULDER Frans

*Einmal werden froh wir sagen
Heimat du bist wieder mein.
"Die Moorsoldaten"*

LE RETOUR

27 juin 1945 - 11 avril 1946

Le lendemain matin Sestra Helga vient m'avertir que la Croix Rouge Française est là et que l'on vient nous chercher. Elle nous procure des vêtements civils et des chaussures. Ce sont de vieilles hardes, dénichées on ne sait où.

Je demande si Julien et Bertje seront évacués également. Elle confirme mais me dit aussi que le Commandant russe de Terezin n'est pas enchanté par ce départ inattendu. Il n'ose toutefois pas s'opposer ouvertement à la Croix Rouge.

Un jeune officier français, parlant parfaitement le russe, vient me chercher. Il est accompagné d'une infirmière ; ils sont tous les deux en khaki. Dans l'ambulance je suis couché sur une civière. Il y a déjà deux juifs hollandais et un Luxembourgeois, assis sur la banquette. Puis arrivent mes deux camarades en claudicant. Ils ont des bottines de l'armée, beaucoup trop grandes et sans lacets.

L'ambulance partie, le Français se présente. Il est fils d'émigrés russes qui ont fui leur pays au moment de la révolution. Lui-même est né à Paris mais ses parents lui ont appris le russe. Avec son ambulance et muni d'un laissez-passer permanent il sillonne la zone russe et rapatrie les Occidentaux, anciens prisonniers de guerre ou déportés politiques. Il les conduit en zone américaine d'où ils partiront par les soins de la U.S. Army. Pour les travailleurs obligatoires (ou volontaires) il existe d'autres filières de rapatriement ; il ne s'en occupe pas.

Avec son équipe, une infirmière et une ambulancière-conductrice, il dépend de l'Armée Française mais le matériel et les uniformes sont américains.

En cours de route nous longeons ou rencontrons des colonnes de civils qui, s'ils sont Allemands se dirigent vers l'Allemagne ; s'ils sont Polonais ou Tchèques ils se dirigent vers ces pays pour y être réinstallés. Ces gens transbahutés formeront une partie importante des "Displaced Persons", dernières victimes du conflit mondial.

Nous traversons Prague - la Ville Dorée - dont j'aperçois quelques façades de vieilles maisons et le château Hradschin. Près de Pilsen nous arrivons chez les Américains.

L'ambulance s'arrête près de deux ou trois grandes tentes de l'armée américaine à côté d'une piste d'envol. Les infirmières américaines nous offrent du chocolat et des cigarettes. Je fume pour la première fois depuis ma Libération.

Nous recevons des tranches de pain blanc beurrées et deux oeufs à la coque : les premiers depuis deux ans.

Nous sommes le 27 juin 1945, il y a exactement, jour pour jour, deux ans que j'ai été arrêté.

Couché dans ces tentes, sur des lits de camp, nous attendons. Un avion se place en bout de piste, c'est un avion de transport de troupes en tôle ondulée. Il ne peut être pressurisé, nous volerons donc à basse altitude.

Embarquement avec d'autres anciens déportés, surtout des Français. J'ai droit à une "couchette", ma civière est suspendue à quatre lanières de cuir. J'ai une vue superbe par les grands hublots. Entre la cabine de pilotage et nous il n'y a pas de séparation. Le pilote est français, de temps en temps il nous crie quelque chose par dessus son épaule, ses paroles se perdent dans le bruit des moteurs. Finalement nous comprenons qu'il veut nous montrer à quoi ressemble une ville allemande bombardée. Nous survolons Ulm et l'avion descend de plusieurs centaines de mètres.

La ville nous semble complètement détruite. Les rues sont dégagées et nous voyons circuler des gens tirant des chariots.

L'avion descend et atterrit à Mengen. Zone Française d'Occupation. J'écris une lettre aux miens, ce sera la première qui arrivera. Le médecin qui m'examine estime que je suis intransportable et me dit que je dois encore passer quelques temps dans un hôpital. Je pars en ambulance pendant que les autres s'envolent pour Lyon. L'ambulance m'emmène à Reichenau, sur le Lac de Constance. Dans cet Hôpital d'Evacuation je suis examiné à fond par un médecin militaire français qui m'annonce que je dois partir dans un sana. Je reste environ un mois à Reichenau et j'arrive le 26 juillet au "Sana 18 juin", en Forêt Noire, je suis donc toujours en Allemagne.

Maintenant seulement je reprends goût à la vie. J'écris chez moi, je reçois enfin des lettres de mes parents. Ils sont autorisés à venir me visiter au sana et par deux fois il m'est octroyé une courte permission pour aller à Antwarpen : une fois en septembre et une fois à la Noël 1945.

Le 11 avril 1946, après 1018 jours d'absence, je rentre enfin définitivement chez moi.

ANNEXES

LE REMORQUEUR

L'aube trouant, le ciel ainsi qu'une saignée,
Le grand camp morne, et nous, parmi les barbelés
Comme des insectes collés
Dans une toile d'araignée.
Le ciel, cette splendeur ; le camp, cette prison.

Un bateau passe à l'horizon
Rien que la cheminée
D'un remorqueur et sa fumée
Sur le long trait droit du canal :
Un remorqueur, bête et banal
Équilibriste sur sa mince corde dure
Passe, noir sur fond vert entre le ciel et l'eau
Et fait au milieu du tableau
Une glissante éclaboussure.

C'est tout. C'est peu. C'est trop déjà.
Car notre âme que nous supposions assagie
Se décroche, rempt ses amarres et s'en va
Au souffle de sa nostalgie.
Avec des airs d'oiseau vainqueur,
Elle s'en va, s'enfuit, s'envole, cette folle,
Elle s'en va, s'enfuit, s'envole
Simplement parce qu'est passé ce remorqueur ;
Elle s'en va, s'enfuit, s'envole, feuille morte
Que l'âpre d'automne emporte.

Où vas-tu, mon âme, où vas-tu ?
Vers quel paradis défendu ?
Vers quel rêve ou quelle promesse ?
Là-bas ... oh, je sais bien, là-bas ...
La maison, le foyer, l'alcôve, nest-ce-pas ?
Tout ce cher vieux passé, doux comme une caresse,
Les guérets humides et mous,
Les prés drus, le clocher d'ardoise, la rivière
Qui parlait, familière
Le même langage que nous ?
Et les brumes qu'on voit traîner dans les ravines
A l'heure où l'aube naît dans le ciel qui blanchit ;
Puis, en suivant au loin la ligne des collines,
Cette courbe qui s'infléchit
Et fait un creux d'épaule où le soleil se couche.
Et la forêt
Où l'on courait,
Grands enfants fous de souche en souche ...

Le Pays, le pays entier, le tien, le mien,
Notre héritage, notre bien.
Ses choses et ses gens, ses villages, ses villes,
Ses laboureurs aux mains serviles,
Ses ouvriers aux yeux ardents,
Le pays, avec tout ce qu'il y a dedans,
Filles et fils, épouses, mères,
Ceux qui veillent dans la maison
Et ceux qui dorment sous la terre.
Ceux dont l'amour donne raison
A notre amour, et puis les autres,
Ceux que nous n'avons pas fini d'aimer encore,
Tous, le vivant avec le mort,
Unis pour nous attendre, offerts, fidèles, nôtres.

Le ciel, cette splendeur ; le camp, cette prison.
Rien, plus rien, un bateau s'éloigne à l'horizon.

Guy-Fernand HANNECART
Esterwegen, septembre 1943.

L'EVASION DE GUSTAVE FALLOISE - 9 novembre 1943

(Extrait de "Esterwegen" - Journal des Prisonniers N.N. de septembre 1965).

Le seul prisonnier N.N. qui a réussi à s'évader du Lager VII et qui est rentré en Belgique avant la Libération était Gustave Falloise : un Bruxellois que j'ai connu à la baraque 8.

Après notre retour des camps je l'ai revu plusieurs fois. Notre dernière rencontre eut lieu à l'occasion d'une audience chez le roi Baudouin en juin 1966.

Falloise est un homme pieux. Je crois qu'il est protestant. Il lit souvent dans sa Bible que le Chinois lui a rendu lors de son incarcération à Esterwegen. Dans cette Bible, Gustave note des adresses. Depuis son arrestation il rêve de s'évader et il veut, rentré au pays, contacter les familles de ses compagnons pour donner des nouvelles des leurs.

Il a également noté mon adresse ainsi que celle de Louis, de Harry, et de Roger.

Lorsqu'il vient bavarder avec nous, lors du tressage de cordes, il cite souvent la Bible dans laquelle il ne puise pas seulement du courage mais où il découvre également des "signes" qu'il interprète et adapte à notre situation actuelle.

Pour lui Hitler c'est l'Antéchrist, la Bête Immonde qui porte le nombre "666" (Apocalypse selon St. Jean - Chap. XIII - 18).

Il nous le prouve selon une formule de son cru. En donnant comme valeur à la lettre A le chiffre 100, la lettre B - 101 etc ... il démontre que :

H = 107
I = 108
T = 119
L = 111
E = 104
R = 117

666

Cela est fort troublant et nous le croyons volontiers. Falloise est convaincu de l'exactitude de sa théorie.

En novembre 1943 il fait partie du premier transport de prisonniers N.N. qui iront à Wolfenbüttel pour y travailler dans la prison. Il se serait même porté volontaire chez Cognac, le Hauptwachmeister.

Pour le départ les détenus ont reçu leurs vêtements civils. Gustave a récupéré son chapeau, il a toujours le crâne rasé.

Le transport vers la gare de Papenburg doit avoir lieu en trois camions bachés. Le départ est fixé au 9 novembre, dans la soirée. Au moment de l'embarquement il fait déjà nuit. Gustave se glisse dans le dernier camion avec une 40-aine d'autres détenus et quelques gardiens - des Blauen.

Falloise s'est placé à l'arrière du camion, les gardiens se tiennent dans la partie avant. On roule, il fait nuit noire maintenant. Gustave serre contre lui un petit baluchon contenant quelques affaires personnelles, sa précieuse Bible e.a. Dans sa poche il a un canif qu'il a su garder avec lui depuis la prison de St. Gilles. Avec ce couteau il coupe deux lanières de la bache arrière et, protégé par l'écran que forme ses camarades, se glisse par la fente d'une 40-aine de cms. qu'il a pu pratiquer.

Il jette d'abord son baluchon puis se laisse tomber sur la route. Il se fait mal au genou droit. Il reste ainsi pendant quelques secondes sous le coup de l'émotion et de l'angoisse. Lorsqu'il relève la tête il constate qu'il est près un autre camp (Börgermoor ?) et à une dizaine de mètres d'un mirador, vide et sans lumières, heureusement. Il récupère son baluchon et traverse la route à quatre pattes, puis il commence sa marche vers l'Ouest, vers la Hollande.

Sa jambe lui fait mal ; selon ses propres dires il n'avance que très lentement. En boitillant il couvre un kilomètre et demi en une heure.

Lorsque le jour commence à se lever Gustave se cache dans un petit bosquet. Au loin, sur la route, il voit des enfants qui se rendent à l'école. Dormant un peu il passe sa première journée d'homme libre dans ce petit bois.

Le soir il voit ces mêmes enfants revenir de l'école. Dès qu'il fait

suffisamment nuit il repart, traverse des bois et des prairies, il a peur de s'égarer. A une garde-barrière il demande le chemin de Papenburg ; sans se méfier celle-ci le renseigne et notre ami repart ; non en direction de Papenburg qui est au Nord mais vers l'Ouest.

Lorsque le deuxième jour se lève il se cache de nouveau dans un bois. Il a faim, la tranche de pain reçue au départ d'Esterwegen est digérée depuis longtemps. Il a encore sa pipe et un amadou ; il bourre sa pipe de petites branches et d'aiguilles de pin et fume cette mixture pour tromper sa faim.

Le soir il continue sa marche, il fait froid, une neige fine s'est mise à tomber. Sa jambe est très gonflée et c'est en la traînant qu'il continue sa route à travers champs, toujours vers l'Ouest. Il arrive à Dorpen ; c'est encore loin la Hollande. Gustave se décide à marcher également de jour, les nuits ne suffisant pas.

Le troisième jour Gustave s'adresse à une fermière qui l'observe d'abord avec méfiance. Il lui dit qu'il est un travailleur obligatoire hollandais et qu'il vient de Emden. Qu'il en a assez des bombardements et qu'il veut rentrer chez lui. La bonne femme, prise de pitié lui donne du pain et du jambon.

Il repart, muni de précieux renseignements sur la route à suivre car il s'approche maintenant de la frontière hollandaise.

Falloise tombe sur une patrouille de la Wehrmacht ; un soldat le salue d'un "Heil Hitler". Un moment d'hésitation et notre ami répond de même, il passe. Le soldat le suit des yeux mais ne l'arrête pas. Un peu plus loin il passe au milieu d'autres soldats d'une batterie de la FLAK.

Le soir Gustave se cache de nouveau. Il est dangereux de circuler dans cette zone frontière durant la nuit. Il n'y a ni bois ni forêts, rien qui peut le cacher des regards. Il se décide alors d'attendre le jour dans les étendues marécageuses sans se risquer toutefois à s'éloigner trop de la route. Un homme en charette passe, il porte un uniforme. C'est un prisonnier de guerre russe qui parle un peu l'allemand. Il dit que la région est dangereuse et lui conseille de rester sur place, sans se montrer. Puis il repart.

Un peu plus tard un homme surgit, c'est un civil allemand qui a été mis au courant par le prisonnier de guerre russe. Il le guide à travers champs, la route est assez longue, ils passent plusieurs

fois des petits ruisseaux. Enfin son guide lui montre une maison isolée, c'est là, la Hollande.

Gustave est accueilli par la plus jeune des filles de cette famille hollandaise ; il apprend qu'il est à Ter Apel, à environ 1500 mètres de la frontière allemande.

Les Hollandais cachent le prisonnier évadé durant une huitaine de jours, il se remet lentement.

Avec l'aide de cette famille et muni de florins Gustave est conduit vers une autre famille, puis plus loin vers un autre village, une autre maison. Il lui arrive de voyager en chemin de fer. De relais en relais il arrive à Øreda.

Il est dangereux de tenter le passage de la frontière belgo-néerlandaise en train. C'est donc à pied, avec la complicité de résistants hollandais, qu'il passe la frontière. Ensuite, il arrive à Antwerpen. Les Hollandais lui ont donné l'adresse d'un résistant anversoïis qui l'aidera à reprendre contact avec des amis-résistants de Bruxelles.

On lui déconseille vivement de rentrer chez lui, la Gestapo a déjà plusieurs fois visité son domicile et sa maison pourrait être sous surveillance.

Falloise arrivera toutefois à rencontrer une fois sa femme, ensuite il rejoint un maquis dans les Ardennes.

Madame Falloise avait été convoquée à la Gestapo où on lui remit les "objets de valeur" (montre, bague et argent) de son mari. On lui disait qu'il avait été abattu lors d'une tentative d'évasion. Dès que le territoire est libéré par les troupes anglaises, Gustave rentre chez lui, à Bruxelles. Il pourra tout de suite contacter les familles de ceux qu'il a connu à Esterwegen et dont les adresses sont consignées dans sa Bible.

Mes propres parents ont été ainsi averti par Falloise. Dans une lettre que mon père adressait à la Croix Rouge en octobre 1944 il pouvait déjà écrire qu'au mois de novembre 1943 je me trouvais dans un camp, près de Papenburg.

Quelles ont été les suites de cette évasion pour ceux qui faisaient partie du transport dont Gustave s'est échappé ?

René Van Ballaert, qui faisait partie de ce même convoi, me les a décrites.

Arrivés à la garde de Papenburg les prisonniers, sans être comptés, sont mis en train et transportés à la prison de Wolfenbüttel. Ils sont mis dans les Aufnahmzellen sans être enregistrés.

Le premier soir il y a une distribution de soupe et personne ne s'aperçoit qu'il manque un prisonnier.

Le lendemain matin les Kalfaktors apportent les planches de pain avec 120 rations prédécoupées. A la fin de la distribution il reste une tranche de pain. Le Kalfaktor ne dit rien et s'approprie ce rabiote inespéré. Il pense que l'on s'est trompé à la cuisine ; une bonne aubaine pour lui.

A midi nouvelle distribution de soupe et personne ne pense à compter le nombre de gamelles servies. Comme les gardiens de prison changent souvent de service ou de section celui qui est de garde ne trouve rien d'anormal à ce que une cellule ne compte que trois détenus au lieu de quatre.

Avec le pain du soir les choses se gâtent. Le Schliesser constate qu'il reste une portion de pain alors que tout le monde a été servi.

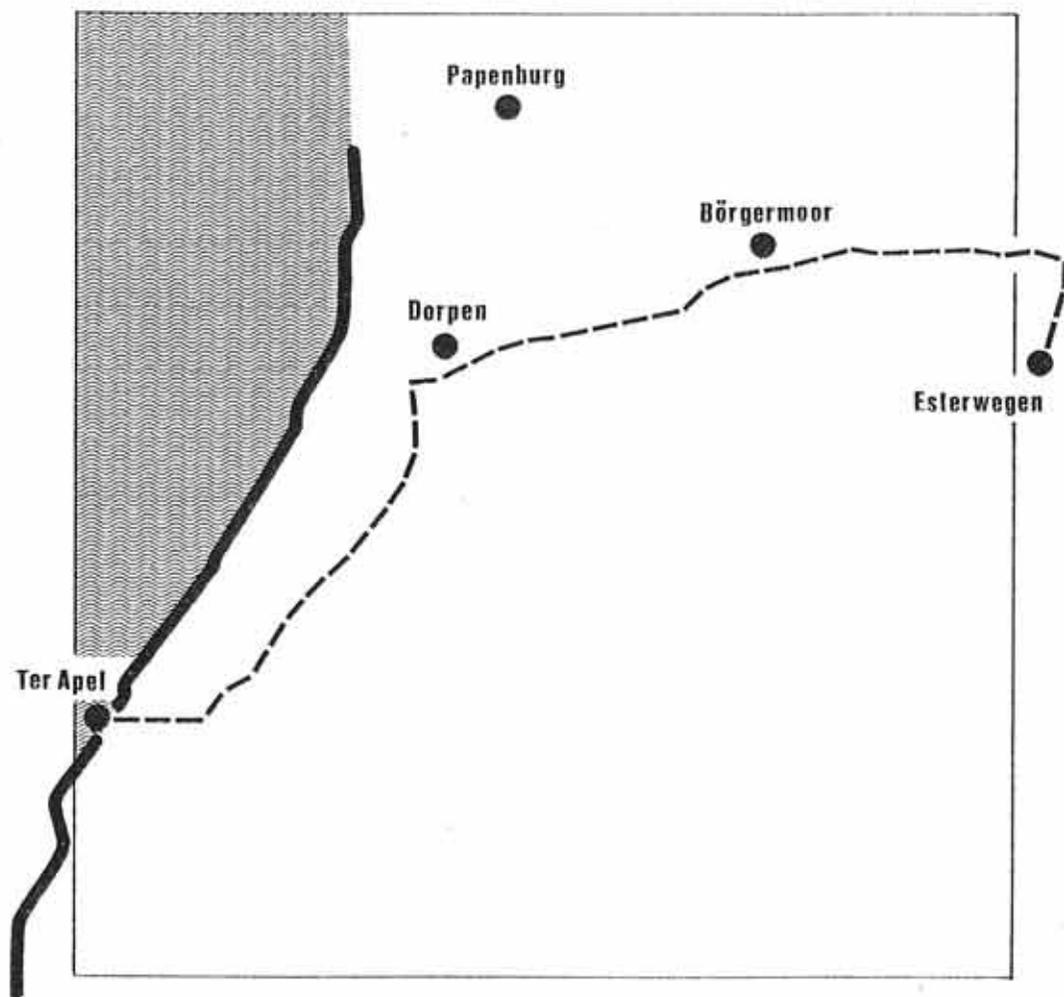
Pour lui l'erreur n'existe pas et il fait un rapport pour justifier le renvoi d'une tranche de pain vers les cuisines.

Alors seulement, à la prison de Wolfenbüttel, on se pose des questions. Appel numérique, puis appel nominatif. Consternation générale : il manque un prisonnier ...

On sait qui c'est mais on ignore où et comment il a pu s'évader. Les 119 autres sont longuement interrogés mais personne ne se souvient d'un 120ième. Personne n'a rien vu, personne ne s'est aperçu d'une évasion ...

Les recherches entreprises resteront donc vagues et surtout dispersées.

Gustave Falloise a 40 heures d'avance, on ne le rattrapera plus.



Novembre 1944 - EVASION DE FRANS D. DE LABAND.

(Extraits de l'organe des Prisonniers Politiques de la Province d'Antwerpen - "Les Survivants" - avril et mai 1946.)

Frans D. est mobilisé en 1940 et fait prisonnier de guerre le 12 mai 1940 et enfermé au Stalag 17 A en Autriche. Il s'en évade en mars 1941.

Le 5 avril il entre dans l'organisation "La Main Noire" et est arrêté le 27 octobre 1941.

Prisons d'Antwerpen, de St. Gilles et de Wuppertal-Elberfeld. Suite aux bombardements de Wuppertal le 24 juin 1941 au cours desquels la prison est fortement endommagée les prisonniers belges sont transférés au Strafgefängenenlager VII d'Esterwegen. Il risque une tentative d'évasion qui échoue suite à une alerte aérienne.

Transféré au Zuchthaus Gross-Strelitz le 15 mars 1944, il y est condamné par le Sondergericht de Oppeln à 3 ans et demi de travaux forcés.

Envoyé au Kommando de Laband il est affecté comme électricien à l'entretien des ponts roulants. Cette tâche lui permet de circuler juste sous le toit de l'usine, à une 10-aine de mètres du sol, sur les traverses métalliques et sur les ponts qui ont une 20-aine de cms. de largeur.

La nuit du 5 au 6 novembre 1944 Frans D. et Lucien Van N. (ancien officier de l'armée néerlandaise des Indes) risquent l'évasion. Ils se glissent à plat ventre sur un pont roulant et ouvrent une fenêtre donnant sur le toit de l'usine. Ils sortent et atteignent le toit d'une usine attenante. Par une échelle de secours ils arrivent au sol.

Ils partent à pied en direction de l'Est. Lorsque le jour se lève ils sont dans les faubourgs de la ville de Hindenburg (Zabrze) où ils se mêlent aux ouvriers qui se rendent à leur travail.

Sortis de Zabrze ils continuent à travers bois et champs, toujours vers l'Est. Ils se nourrissent de raves et de carottes qu'il déterrent des silos et arrivent ainsi à Kattowice. Ils ont eu soin de maquiller au cambouis les traits rouges sur les jambes de leurs pantalons et sur la manche droite de leurs vestes d'uniforme en couteil bleu-noir. Mais dans cette ville où on voit circuler très peu d'ouvriers ils attirent les regards des citadins.

Ils vont donc se réfugier à la gare de Kattowice et se cachent dans un wagon à marchandises vide. Le soir, chassés par le froid, ils retournent en ville et se couchent dans la cage d'escalier d'une maison. Découverts le matin par une femme qui, apeurée alerte les autres habitants de l'immeuble, ils se font passer pour des travailleurs étrangers et quittent l'immeuble sans autres ennuis.

C'était la première nuit qu'ils ont passée sous un toit : jusque là ils avaient toujours couché dans des cabanes à outils ou des granges abandonnées, parfois même dans un bois, en plein air.

Ils sont accueillis par des Polonais qui leur donnent à manger mais n'osent pas leur offrir le gîte de crainte des représailles allemandes.

Toujours à pied ils arrivent à Krakow où un "Volksdeutscher" les héberge croyant avoir à faire avec des prisonniers de guerre français évadés. Ils reçoivent des vêtements civils et 40 Marks.

A pied ils se rendent à Bolezin où ils sont logés et nourris par des Polonais, ensuite ils partent en train à Wadowitz puis à Zuche où ils peuvent de justesse échapper à un contrôle des papiers d'identité fait par une patrouille S.S.

Se cachant de jour et marchant de nuit ils arrivent à Savoya où un paysan polonais les cache et les met en contact avec des partisans polonais. L'accueil est plutôt froid, on les soupçonne d'être des espions allemands. Ils arrivent à convaincre le chef des partisans qui consent finalement à les garder pendant quelques jours. Un jeune garçon les conduit ensuite chez un garde-forestier dont le fils fait partie des partisans armés du mouvement A.K.

Après quelques jours un jeune Slovaque leur fait traverser le Babia Gora où ils essuient des coups de feu tirés par des soldats allemands qui tirent sur tout ce qui bouge dans la montagne.

Au village de Parembo ils sont pris en charge par un militaire

russe qui les garde deux jours dans une maison isolée avant de les remettre au Commandant "Sigmund", chef des partisans de la région. Cette unité de résistance a pour mission de recueillir les prisonniers évadés et les aviateurs alliés abattus, de les armer et de les préparer à la guérilla contre les Nazis.

Dans cette unité Frans D. fait office d'interprète. Il a appris suffisamment le polonais pour pouvoir traduire les déclarations des soldats allemands capturés par les partisans.

Avec son camarade il participe à des attentats et à des actes de sabotage organisés par leur unité dont ils font maintenant partie intégrante (deux explosions de trains militaires).

Dans la nuit du 31 décembre 1944 leur poste est attaqué par un détachement S.S. Frans fait le coup de feu et est légèrement blessé à la tête. Dans la bagarre il perd le contact avec les autres partisans. Il va à leur recherche mais se fait prendre par des S.S. en survêtements blancs de camouflage, en essayant de fuir il est blessé à la jambe gauche. Un S.S. veut l'abattre et place le canon de son fusil sur le front de Frans mais un officier arrête le geste et préfère garder vivant son prisonnier aux fins d'interrogatoire.

Tiré sur la neige on le ramène à Parembo, en route il perd connaissance. Revenu à lui un S.S. lui donne un coup de poing dans la figure et il s'évanouit à nouveau.

Il se réveille dans une salle de garde, il est tout nu et enroulé dans une couverture. On le transporte à l'infirmerie, ses blessures saignent abondamment. Il est mis sur une table d'opération et entend un S.S. dire au docteur de ne pas perdre trop de temps avec ce "bandit russe". Le médecin refuse de s'occuper de lui et le pousse brutalement de la table. Une infirmière allemande panse les blessures avec du papier crêpe.

Frans est ramené dans la salle de garde de cette caserne S.S. Dans ce local il y a maintenant trois civils et deux soldats de l'Armée Rouge, des prisonniers de guerre évadés et repris. Un des soldats met son manteau sur D. afin qu'il n'ait pas trop froid.

Le lendemain il est transféré à la prison de Nowy Targ. Durant le trajet il doit rester couché sur le sol de la voiture, un S.S. lui place la crosse de son fusil sur la poitrine.

Dès son arrivée à la prison il est isolé dans une cellule. Les gardiens polonais essaient de le secourir et lui donnent une couverture (Frans D. est toujours nu).

Interrogé par la Gestapo on lui dit qu'il sera transféré à Zakopane pour y être fusillé. Il est mis maintenant dans une cellule avec d'autres condamnés à mort, notamment un juif et un jeune partisan slovaque.

Le huitième jours après l'interrogatoire il est sorti de sa cellule avec les autres, ils doivent partir en camion à Zakopane, ils sont une dizaine. Le transport doit se faire, debout dans un camion. Comme Frans ne sait pas se tenir debout il est ramené dans sa cellule ; on viendra le chercher plus tard. Les autres seront fusillés le même jour.

Le lendemain, vers 4 ou 5 hrs. du matin les gardiens polonais lui annoncent que l'Armée Rouge est à environ 8 kms. de Nowy Targ et que les S.S. ainsi que la Gestapo ont fui. Un bataillon de la Wehrmacht est chargé de la défense de Nowy Targ.

Les gardiens logent Frans D. à l'infirmerie de la prison ; peu de temps après les Russes arrivent à Nowy Targ.

Dans l'infirmerie Frans reçoit la visite d'un partisan, estafette du Q.G. des partisans. C'est lui qui annonce que les 12 autres ont été fusillés. Il promet de revenir avec le Commandant des partisans de la région mais celui-ci est appelé à Lublin.

Quelques mois plus tard et grâce à des soins continus la blessure à la jambe est guérie mais Frans ne sait toujours pas marcher. La blessure à la tête a provoqué une lésion à un nerf. Opéré à l'hôpital de Krakow il retrouvera l'usage de ses jambes mais devra encore longtemps marcher avec des béquilles.

Après son séjour à l'hôpital Frans D. est pris en charge par le Service Social du Parti des Travailleurs Polonais comme "ancien" de l'Armée Ludowa. Il reçoit des vêtements et 300 zlotys pour son rapatriement qui s'effectuera par Prague et Pilzen. Evacué par avion sur Lyon il rentrera chez lui le 15 juin 1945.

Frans D. cite de nombreux témoins de son aventure. Entre autres les gardiens de la prison de Nowy Targ, les docteurs et le personnel infirmier de l'hôpital de Krakow, le Consul Polonais d'

Antwerpen qui a visé et homologué les documents ramenés par Frans et qui se rapportent à ses états de service chez les partisans.

De nombreux témoins belges peuvent confirmer qu'il fut arrêté par les Allemands et qu'il s'est évadé du Kommando de Laband.

Lucien Van N. est également rentré. En 1945 il habitait dans la région de Arnhem.

LABAND APRES NOTRE DEPART LE 22 JANVIER 1945.

(D'après le journal d'Armand Manders, resté à la Revier de Laband le 22.01.1945).

Le lundi 22 janvier on parle d'évacuation du camp pour le lendemain matin. Dans l'après-midi on nous annonce le départ pour ce même jour. Il y a des combats de tanks à une 12-aine de kms. d'ici. Autour de 16.30 hrs. l'ordre de départ est donné pour les 4 baraques. Les hommes de ces baraques doivent partir à 18 hrs. ainsi que le docteur et l'infirmier. Nous restons dans la Revier sous garde de trois Blauen ; on nous dit que nous partirons plus tard. A la Revier chacun reçoit 3 pains, du fromage et du saucisson ainsi que de la marmelade.

On signale des tanks russes entre Laband et Gross-Strelitz (note : Strelitz a été pris par l'Armée Rouge ce même 22 janvier). Maurice, le graisseur, revient vers 20 hrs. Il n'a pas pu suivre la colonne.

Mardi 23 janvier : Dans la matinée nous emmagasinons tout ce que nous avons encore trouvé à la cuisine et dans le magasin. Nestor, notre chef de cuisine, fait son apparition. Il s'était caché sous la paille dans la baraque 1. Nous n'avons pas de nouvelles sur la situation militaire. Deux de nos gardiens sont partis, il n'en reste plus qu'un seul qui nous apporte du tabac et une bouteille de cognac. Deux de nos hommes se sont installés dans la baraque 4 (note : la baraque 4 se trouve à côté de la Revier). Beaucoup des nôtres sont malades, nous avons mangé trop de viande. Gustave nous a fait du bœuf et du porc bouilli. Nous découvrons encore du pain (deux par personne) ainsi que des seaux de marmelade. Dans la soirée les Russes dépassent Laband. Nous avons maintenant quelques nouvelles, mais avons été bien inquiets durant ces dernières 24 hrs. Nous n'avons plus d'eau, elle est coupée. Demain nous ferons fondre de la neige pour nous désaltérer.

Mercredi 24 janvier : Nous apprenons une nouvelle qui nous donne une frousse rétrospective ; par la radio - émissions allemandes - nous apprenons que notre usine était minée mais que des "saboteurs" ont enlevé les charges de dynamite et coupé les fils électriques. Nous partons en maraude et trouvons des vêtements de travail, des chaussures et des gants ainsi que des chemises et des linges de toilette. Nous mettons également la main sur des cigarettes (une 30-aine par personne) et pour chacun une belle ration de tabac. A peu de distance passe un tank russe, ils arrivent enfin dans notre région.

Dans l'après-midi un civil qui se prétend être français et délégué de la Croix Rouge Internationale vient nous trouver. Nous l'accompagnons au Camp Polonais et recevons 50 kilos de sucre. Au retour nous rencontrons les premiers soldats russes. Nous retournons au Camp Polonais pour y chercher de la soupe et de la viande. On nous promet un médecin pour le lendemain.

Jeudi 25 janvier : Dans la matinée Jules part avec Monsieur Bernard à Gleiwitz pour essayer de trouver un moyen de transport. Avec Marcel, Nestor, Edgard, Gaston et Remi nous nous promenons au moyen du chariot électrique de l'usine. A Laband nous sommes bien accueillis par des femmes qui, quoique ne possédant pas grand chose, nous demandent s'il ne nous manque rien. Nous rencontrons beaucoup de travailleurs français. Les lumières sont coupées à 22 hrs. Toujours pas d'eau.

Vendredi 26 janvier : Jules n'est pas encore de retour. Certains de nos camarades vivent de drôles d'aventures. Marcel et Nestor ont rencontré des Russes qui les emmènent chez les civils et ils obligent ces derniers à donner des chaussures à Marcel, hélas elles sont trop petites pour lui. Nous mangeons aujourd'hui du lapin (5 lapins pour nous tous) et des pommes de terre épluchées. Le soir Georges Falise fait des crêpes pour chacun. Quelques uns de nos gars s'installent à la Wachtmeistereil.

Samedi 27 janvier : Jules n'est toujours pas revenu. D'autres camarades s'installent également dans le "Palais des Wachtmeisters". Nous (Fons, Jefke, Edgard et moi) commençons aussi à déménager. En revenant d'une promenade on nous tire dessus et nous sommes obligés de rester allongés dans la neige.

Dimanche 28 janvier : Toujours pas de nouvelles de Jules. Remi, Jules (un autre) et moi allons à la recherche de pain. Un soldat russe nous conduit chez un boulanger et l'oblige à nous donner du pain gris et trois petits pains blancs par personne.

Lundi 29 janvier : Nestor, Gaston et moi allons chercher de l'eau potable. Nous sommes bien accueillis par les civils. Toujours pas trace de Jules.

Mardi 30 janvier : Dans l'après-midi Nestor revient de la villa où logent 10 hommes qui se sont évadés la première nuit de l'évacuation. Ils avaient été bombardés et mitraillés et il y eut plusieurs morts. Il nous annonce qu'il a été à la Kommandantura russe et que nous allons partir pour un autre camp à environ 7 kms. d'ici

en vue de notre rapatriement. Nous décidons que Remi, Gaston et Joseph iront demain à la Kommandantura pour régler les détails de notre départ. Nous commençons également à rassembler nos affaires.

Mercredi 31 janvier : Dans la matinée Remi, Gaston et Joseph partent pour la Kommandantura. Ils emportent les fusils et munitions trouvés dans l'usine pour les remettre aux Russes. Le soir ils ne sont pas encore de retour. Nous décidons que demain nous irons à leur recherche.

Jeudi 1 février : Nestor, Marcel, Jules et moi partons à la recherche de nos amis. Nous trouvons la maison où loge le commandant russe (chez le curé du village) mais il dort encore. En attendant nous allons à la quête de provisions. Dans un dépôt de la Wehrmacht il y a des sardines, de la viande en boîtes, du fromage et de la marmelade. Les Russes nous donnent tout ce que nous voulons, il y a également du savon. Nous chargeons le tout sur une échelle que nous portons à quatre. Pour arriver à notre camp nous devons traverser le canal, complètement gelé. Nous ramenons ainsi une 100-aine de boîtes de chacune de ces marchandises mais n'avons pas de nouvelles de nos camarades.

Vendredi 2 février : L'infirmière de la Verbandstube vient nous donner des soins dans la matinée.

Lundi 5 février : Edgard et Jules partent le matin pour Gleiwitz à la recherche du commandant afin d'obtenir des papiers. Ernest, Marcel et moi allons vers le village et visitons Erika et son mari. La boulangère nous invite, nous y trouvons Rezy et sa soeur Ruth. Leur père nous sert de l'alcool. Ernest voit tout en double. Marcel est bien parti et moi, je sens que tout tourne autour de moi. A 9 hrs. nous rentrons au Camp.

Mardi 6 février : Les soldats russes nous conseillent d'aller loger chez les civils au village. Le Camp et l'usine sont maintenant gardés par l'armée.

Mercredi 7 février : Edgard et René vont à l'enterrement d'Albert (de St. Truiden) et de Paul (un Français). Lors de l'évacuation du camp le 22 janvier ils se sont évadés, repris ils ont été abattus par un Volkssturmer. On a retrouvé leurs cadavres, attachés l'un à l'autre, sur la rive du canal. Georges et Nestor vont à la recherche d'un logement pour nous. En attendant nous irons au dortoir public.

Jeudi 8 février : Nous nous installons dans le dortoir.
En uniforme et avec chaussures je pèse 77 kg.

Vendredi 9 février : Jules part pour Gleiwitz. Il va essayer de faire admettre nos malades à l'hôpital.

Samedi 10 février : Jules Leonat pas encore de retour de Gleiwitz.

Dimanche 11 février : Première messe depuis un an et demi.

Mardi 13 février : L'enterrement de nos deux camarades n'a pas eu lieu mercredi dernier. Le Commandant russe a ordonné une enquête. Nous apprenons que l'enterrement aura lieu aujourd'hui.

Mercredi 14 février : Jules revient de Gleiwitz avec deux médecins russes qui soignent nos malades et blessés.

Jusqu'au 31 mars les prisonniers libérés à Laband et qui ont été rejoints par plusieurs évadés de la première nuit de l'évacuation resteront à Laband et jouissent d'une relative liberté. Ils logent dans un "dortoir public" mais sont invités par les civils pour les repas. Ils se déplacent en tram et visitent les localités environnantes (Hindenburg, Roda, Kattowice, Gleiwitz, etc ...). Ils ont l'occasion d'aller au cinéma et restent parfois loger dans un hôtel.

Autour du 1er mars les Russes organisent leur départ. On sépare les Français des Belges en vue d'un rapatriement par nationalité.

Chaque groupe est dirigé vers un lieu de rassemblement. Les Belges y retrouvent d'autres camarades évadés à divers endroits de la colonne d'évacuation et qui ont vécu pour la plupart chez des civils. Armand retrouve ainsi le "Tchekke", Bertrand Meesters, Georges Hermans et Gaston Busschots, tous de Antwerpen. Ils sont dans des baraquements à Kattowice. Les Français sont logés dans une caserne.

Ils partent le 1er avril par train pour Mourmansk où ils doivent être embarqués sur des bateaux. Ils arrivent ainsi jusqu'à Koersk puis le train retourne. Ils passent à nouveau par Kiev et sont dirigés vers le Sud, vers Odessa où l'embarquement a lieu sur un transport de troupes britannique l' "Almazora" le 19 avril 1945. Après avoir navigué le long des côtes de la Turquie, le Bosphore, les Dardanelles, Crète, la Méditerranée ils arrivent à Marseille, le 25 avril.

Les Anversois de ce transport arrivent chez eux entre le 26 et le 30 avril sauf Bertrand Meesters qui, cherchant des camarades qui,

en fait, étaient dans le train, était resté en arrière.

Meesters est rentré de Kattowice (en traversant l'Allemagne) en août 1945.

LABAND APRES NOTRE DEPART LE 22 JANVIER 1945.

selon Oger Pochet dit Remi.

Avant le 22 janvier il y avait à la Revier de Laband les malades et blessés suivants :

Labhaye Joseph de Liège
Ghyoot Edgard de Brugge
Dony Ernest de Liège
Suykens Joseph de Puurs
Vermeulen Marcel de Bruxelles
Declerck Théophile de Staden
De Vrieze Jules de Tielt
Coutmont René de Verviers
Samray François de Verviers
Samray Henri de Verviers
Collignon Raymond de Verviers (docteur)
Falise Georges de Liège
Van de Winckel Robert de Gent
Sallez Maurice d'Anzui (Nord)
Lherbier Arthur d'Arras (Nord)
Cocquerel René de Couffles (Nord)
Leonet Jules de Chairrières
Verleyen Marcel de Middelkerke
Pochet Oger de Namur

Pochet ne cite pas Armand Manders ; par contre il mentionne François Samray qui a été évacué de Laband et est arrivé avec notre transport à Buchenwald (numéro 87073) d'où il fut évacué le 9 avril pour Terezin où il a été libéré.

La liste ci-dessus que Oger Pochet m'a communiquée parle de la Revier AVANT le 22 janvier. Elle n'est, à mon avis, pas exacte car elle contient au moins une erreur (Samray) et une omission (Manders). J'ajoute toutefois qu'elle ne fut établie qu'à la fin 1969, début 1970.

Lors de son évacuation Pochet a résidé à Czestochowa. Il y a rencontré les Belges suivants qui venaient soit de Laband, soit s'étaient évadés de la colonne d'évacuation. Ils sont repartis de Czestochowa pour Odessa où ils s'embarquèrent le 27 avril 1945 (même date que citée par Armand Manders). Selon Pochet leur bateau aurait été l' "Arwak" qui aurait accosté à Marseille le 27 avril 1945 (deux jours plus tard que l' "Almanzora").

Neuforge Gaston de Liège
Van Sienna Marcel de Maisières
François Léon de Vonèche
Caudron Octave de Wasmes
Verboven Louis de Mortsel
Meunier Raymond de Wasmes
Chanteux Lambert de Dohain
Damoiseau Nicolas de Liège
Adam Julien de Liège
Frère Georges de Liège
Van der Elst Emile d'Anderlecht
Delannoy Emilien de Lille (Nord)
Henrickx Jules de Grivegnée
De Geynst Victor de Schaarbeek
De Coster Willy de St. Gilles
Gaudier Claude d'Uccle
Debock Robert d'Anderlecht
Bauwens Edmond de Bruxelles

Le 23 janvier vers 10.30 hrs. les Russes sont arrivés à Laband.
Le 24 janvier Pochet et Labhaye, accompagnés de Gaston Van Hecke (qui n'est pas cité dans les listes de Pochet mais qui était à Laband à cette date selon d'autres témoignages) se sont rendus à la Kommandatura russe pour informer les militaires de l'existence d'un groupe de prisonniers politiques belges et français toujours au camp de Laband.

Ils y sont retournés le 31 janvier en emportant les armes et munitions découverts par eux dans l'usine et dans la Wachtmeistereï.
Ils voulaient remettre ces armes aux Russes.

Pour des raisons inexplicables les soldats de l'Armée Rouge les ont arrêtés et incarcérés. Pensaient-ils avoir à faire avec des partisans allemands (Wehrwolf) ?.

Pochet et Labhaye ainsi que Van Hecke sont emprisonnés à Preiskeitschau (Pyskowice). Les deux premiers partent avec un convoi de prisonniers allemands à Czestochowa. Van Hecke reste à Preiskeitschau et y disparaît. On suppose qu'il a été mis dans un transport de prisonniers de guerre allemands et qu'il serait arrivé ainsi dans un camp de P.G. (peut-être en Sibérie) d'où il n'est jamais revenu.

Labhaye et Pochet sont gardés captifs à la Nordkaserne de Czestochowa où Labhaye meurt le 2 mars 1945.

Tout à fait pas hasard Victor De Geynst et Jules Hendrickx passent par Czestochowa - les anciens prisonniers pouvaient circuler librement - et découvrent Pochet à la Nordkaserne.

Ils arrivent à le faire libérer par les Russes le 12 mars 1945. Mis en transport de rapatriement le 20 mars en direction de Mourmansk leur convoi finira à Odessa où ils seront embarqués pour arriver finalement à Marseille le 27 avril 1945.

LES DERNIERS JOURS DE BUCHENWALD.

Dans la nuit du 2 au 3 avril 1945 le Comité International de Résistance - composé de détenus de la vieille souche - envisage sérieusement de déclencher une action militaire. Le but en est de libérer le Camp en chassant les S.S. et d'attendre l'arrivée des troupes américaines. A ce moment il y a encore environ 3000 S.S. qui gardent le Camp.

Les prisonniers disposent de quelques armes à feu, de poignards et de casse-têtes. Des grenades à main de fortune ont été fabriquées et cachées dans le camp.

Dans la journée du 3 avril les Arbeitskommandos de Weimar reviennent au camp. Plus aucun Kommando ne sortira encore de Buchenwald.

Vers 11 hrs. du matin la "Tour" ordonne un rassemblement par Block de tous les détenus sur la place d'appel. Craignant que les S.S. ordonnent l'évacuation du camp, le Comité International donne ordre de ne pas donner suite à cet appel. Devant ce refus caractéristique de désobéissance la S.S. ne réagit pas. Le Commandant du camp s'entretient avec les Lagerältesten et les Kapos du Lager-schütz.

Le 4 avril la "Tour" ordonne aux Blocks juifs de monter à la place d'appel. Les occupants de ces Blocks reçoivent instruction du Comité International de se disperser dans les autres Blocks. Le Comité estime, à juste titre, que si l'on arrive à évacuer les Juifs, d'autres catégories de détenus suivront.

Les Schützen ne voyant venir personne entourent les Blocks Juifs mais les trouvent pratiquement vides.

5 avril : Nouvel appel spécial pour tous les Juifs du Camp. Personne n e se présente et une "chasse aux Juifs" est entreprise par les S.S. 3000 juifs sont rassemblés et partent en transport.

Même jour : Les invalides du Petit Camp sont appelés à la Place d'Appel. Avec les Prominenten et la Lagerschütz on arrive à faire traîner les choses en longueur et le convoi n'est composé que vers 17 hrs. Il est trop tard pour partir et tout le monde est renvoyé dans le Petit Camp.

6 avril : Le Commandant exige que 46 prisonniers se présentent à

la "Tour", il s'agit des hommes-clé de l'Organisation Illégale. Il est décidé de ne pas donner suite à cet appel : les 46 "otages" sont cachés dans différents Blocks et en différents endroits.

7 avril : Les S.S. fouillent le Camp mais n'arrivent pas à dénicher les 46 appelés de la veille. La tension monte de plusieurs crans.

Des "personnalités" réagissent et vont trouver le Commandant pour le supplier d'abandonner toute tentative d'évacuation ; parmi ces "notables" il y a le Ministre d'Etat Soudan, un avocat allemand et Eugen Kogon (auteur du livre "Der S.S. Staat"). On a gagné quelques jours mais l'avance américaine est stoppée à hauteur d'Erfurt.

Toujours ce samedi 7 avril : Le mot d'ordre circule "Résistance Passive à toute tentative d'évacuation". La garde S.S. est renforcée par des troupes de l'Obergruppenführer Waldeck Pymont. Certaines baraques sont cernées et les détenus chassés vers la place d'appel. Un convoi part en laissant de nombreux morts sur la route vers Weimar. Il est probable que ce convoi soit arrivé à Flossenburg.

Dimanche 8 avril : "Le Jour le plus Long". A partir de 4 hrs. du matin des détenus sont chassés par baraques entières vers la place d'appel.

Vers 10 hrs. le Commandant annonce l'évacuation totale. L'Organisation Clandestine décide de s'opposer par une insurrection armée et alerte ses troupes. Quelques convois partent mais beaucoup de prisonniers arrivent, avec l'aide des Lagerschützen, à regagner leurs baraques.

Malgré les exhortations du Commandant personne ne se présente à la place d'appel.

Lundi 9 avril : Plusieurs Blocks sont cernés par les S.S. qui chassent les prisonniers vers la "Tour" et réussissent à composer un convoi de 5500 hommes. Ce transport sera celui qui arrivera à Terezin avec 970 survivants.

10 avril : Dernier départ d'évacuation, les partants sont des prisonniers de guerre soviétiques.

11 avril : Journée décisive. L'Organisation Clandestine met ses

troupes armées en place. Les S.S. ont quitté les miradors, ils les regagneront vers 11.50 hrs. lorsque la sirène du Camp annonce le "Feindalarm" - ennemi en vue. Des chasseurs américains survolent le camp. La rumeur circule que la Luftwaffe a l'intention de bombarder le Camp et que ces chasseurs alliés l'en empêcheraient. La radio de la "Tour" appelle tous les S.S. hors de l'enceinte du camp pour s'installer sur un périmètre plus éloigné.

Les miradors sont à nouveau occupés par des Schützen. Vers 14.30 hrs. les premiers coups de feu partent, à 15 hrs. l'action est déclenchée par les hommes de l'Organisation Clandestine qui attaquent les miradors et coupent les fils de fer barbelés. Des groupes armés d'Allemands, de Français, d'Espagnols et de Slaves sèment la panique parmi les gardiens. Plusieurs miradors sont occupés par les détenus qui se servent des mitrailleuses qui y sont installées.

Les S.S. refluent et finalement s'enfuient poursuivis par les groupes de combat qui s'emparent d'armes, de munitions et de Panzerfausten. 120 S.S. sont faits prisonniers.

Les combattants ont formé un écran protecteur autour du Camp pour empêcher les S.S. ou autres troupes allemandes d'y revenir.

Vers 16 hrs. le Lagerälteste Eins s'empare du micro et annonce aux détenus que le Camp de Buchenwald est L I B R E.

Un appel téléphonique arrive au bureau de la "Tour". La Gestapo de Weimar s'enquiert de la situation dans le camp. Un prisonnier répond - que tout est calme et que les troupes S.S. ont la situation bien en mains. Il déclare que le Commandant est en tournée d'inspection dans le Camp et qu'il rappellera Weimar dès qu'il sera revenu à son bureau. La Gestapo de Weimar insiste encore pour que le Commandant prenne toutes les mesures nécessaires pour évacuer ou exterminer les prisonniers restants et ceci afin : d'éviter un bain de sang parmi la population civile de Weimar".

Vers 16.30 hrs. des officiers de liaison américains arrivent à Buchenwald et trouvent le Camp libéré et gardés par les hommes du Comité Clandestin International. Au même moment une auto blindée arrive près de l'enceinte et les chars américains sont au bas de la colline.

A la libération il restait à Buchenwald environ 21.000 prisonniers dont à peu près 600 Belges.

UN JOURNAL EFFROYABLE.

(Traduit de "Volksgazet" de septembre 1945).

Un prisonnier de Buchenwald l'a écrit pour sa femme avant de mourir de faim après un voyage infernal de 28 jours dans un train.

Le 10 avril des milliers de prisonniers de Buchenwald furent évacués vers Terezin en Tchécoslovaquie. Ils ont voyagé durant 28 jours et 28 nuits, entassés à plus que 100 dans des wagons à charbon découverts. Ils ne recevaient pratiquement rien à manger, il n'y avait aucune disposition du point de vue hygiène ; 28 jours et 28 nuits ...

Ils étaient environ 5000 au départ, 5000 hommes qui savaient ce que signifiaient les notions "faim et misère". Mais ce voyage infernal dépassait de loin tout ce qu'ils avaient pu subir ou imaginer. Ils n'ont pas seulement vu de près la Mort mais également la Folie. Beaucoup y ont succombé.

Un de ces hommes était Isidore Mols, un Anversois, mécanicien R.T.T. Très tôt déjà il appartenait à un mouvement de Résistance, il fut arrêté le 16 novembre 1943.

Il est venu à Buchenwald et comptait parmi ceux qui, par leur exemple, donnaient aux autres la volonté de survivre et qui gardaient dans chaque situation, un moral inébranlable.

Dans le train-fantôme il a commencé à écrire des lettres à sa femme. Il confiait à un petit carnet, ramassé on ne sait où, ses impressions de chaque instant. Simple et honnête, sans faire de la littérature, il décrivait ce qu'il ressentait dans son cœur et ce qu'il voyait autour de lui? En écrivant il ne pensait qu'à sa femme, celle qu'il ne reverrait plus.

Sa veuve a jugé que ce texte, qui lui est destiné, méritait d'être publié. Nous la remercions et saluons en elle toutes ces femmes qui, après la Libération, n'ont pas vu rentrer l'être cher qu'elles attendaient. Elles témoignent de la force de notre Peuple.

Dimanche 14 ou 15 avril.

Ma petite chérie.

Il m'est de plus en plus difficile de me rappeler tes traits. Je sens que la fin approche. Je ne laisse pas tomber les bras mais quand je pense à tout ce que nous avons enduré, à toutes les misères que nous avons connues je suis surpris d'être encore en vie. Beaucoup des nôtres sont déjà morts, d'autres sont presque sans vie. Tous les jours nous sortons des wagons les gars qui ont succombé. Nous les tirons par les bras et les jambes jusqu'à la porte du wagon et puis nous les poussons vers l'extérieur : la force nous manque pour les poser par terre.

Nous sommes partis mardi, sans manger. Pour la dernière fois nous avons reçu un litre de soupe lundi dernier vers 3 hrs. Mardi : rien, mercredi : 375 grs. de pain et 25 grs. de margarine et 1/4 de litre de soupe aux rutabages. Depuis mercredi plus rien, une ration bien pauvre pour ces 5 jours et 5 nuits dans nos wagons découverts. Je n'aurais jamais cru qu'un être humain puisse subsister avec une quantité si réduite de nourriture.

Je ne sens plus la faim, rien qu'une immense faiblesse, surtout de nuit. Dès que la nuit tombe chacun dans ce wagon devient comme fou. On crie, on pleure, on se bat comme des marins ivres. Il y en a qui pleurent comme de petits enfants : un véritable enfer.

Nous sommes entassés à 102 dans un wagon découvert, il y a une couche de poussière de charbon sur le plancher. Nous n'en sommes pas encore sortis une seule fois.

Dis, chérie, ne fais pas trop attention si je fais du coq à l'âne, nous ne sommes pas seulement détraqués sur le plan physique mais, aussi sur le plan mental. Notre faculté de raisonnement s'amenuise : pour certains elle est devenue inexistante. On devient tous gâteux et infantile. Il y en a qui sont sur une mauvaise pente, d'abord l'esprit ensuite le corps ...

Nous ne savons pas combien de temps nous allons rester dans ces wagons. Chacun espère que ce transport puisse rapidement prendre fin car nos souffrances dépassent l'imagination. L'espoir de te revoir me soutient encore, tout le reste m'est devenu indifférent.

Mes compagnons ici ne parle que de nourriture. Ils collectionnent des recettes, les plus fines et les plus appétissantes que l'on puisse s'imaginer.

Je veux m'arrêter ici, ma chérie. Je suis trop fatigué. Je t'écris en espérant que tu recevras ces lettres, même si moi je ne rentre pas au pays. Je veux te dire encore que toutes mes pensées vont vers toi. Le reste n'existe pas et n'a jamais existé. Avant, je ne le réalisais pas, mais il n'y a que toi qui compte.

J'ai déjà dit qu'autour de moi on ne parle que de nourriture et de recettes. Tu fais très bien la cuisine mais il faudra que tu te surpasses lorsque je serai rentré. Nous inventons des combinaisons les plus invraisemblables. Je pense que la faim en est la cause. Si je t'écrivais tout ce que j'imagine tu ouvrirais de grands yeux. Je te donne un simple exemple, rien que pour des pommes de terre ou des croquettes. Il faut faire cuire les pommes de terre dans la peau et les éplucher ensuite, puis les mélanger à une quantité égale de vermicelle, nouilles ou macaronis, quelques oeufs, les blancs battus en neige, deux ou trois biscottes réduites en chapelure. On passe le tout au presse-purée et on met le mélange ainsi obtenu dans un récipient qui va au four. Garnir le dessus de quelques tranches de lard bien gras. On peut y mettre du sel et du poivre mais il est également possible de manger ce plat avec de la confiture, de la marmelade ou encore avec une compote de pommes.

Je m'imagine aussi les légumes qui iraient bien avec ce plat gratiné. Je crois qu'il faudrait faire une salade avec les légumes crus suivants : celeri rave, carottes, salsifis et oignons. A manger avec une mayonnaise bien épicée et des haricots blancs. Comme viande je choiserais du rôti de porc.

On peut encore varier cette préparation en faisant, avec la purée de pommes de terre et de pâtes, des croquettes. On fait d'abord des boules que l'on aplatit à la main, celles-ci sont ensuite passées au blanc d'oeuf et roulées dans la chapelure ou farine. Les croquettes sont cuites à la graisse comme des frites, d'un beau doré, le reste du menu est inchangé. Qu'en penses-tu, ma chérie ?

Je peux continuer ainsi durant des jours et des nuits entiers, rien que des plats à base de pommes de terre.

Nous pensons beaucoup à des mets sucrés. C'est le sucre qui nous manque le plus. J'ai pris la résolution de manger encore plus de douceurs qu'avant mon arrestation, surtout du sucre et du chocolat. Et de ne plus jamais quitter la maison sans avoir rempli mes poches de bonbons et de sucreries, et sans ma petite femme.

Quelques jours plus tard.

Ma petite femme chérie,

Encore quelques mots, ce matin je n'en avais pas la force. C'est comme si nos dernières ressources d'énergie nous quittent, nous sommes tellement affaiblis qu'il nous semble sortir d'une longue maladie. D'heure en heure nous devenons plus faibles.

Depuis 4 jours et 4 nuits nous sommes dans cette petite gare et il n'est toujours pas question de repartir. Hier nous avons reçu

un bon quart de litre de soupe aux rutabages et une tranche de pain d'environ 75 grs. Si la situation ne change pas rapidement nous y passerons tous, l'un un peu plus tôt que l'autre mais nous y passerons, cela est sûr et certain. Nous espérons tous qu'un changement intervienne rapidement.

Nous avons beaucoup de bombardements, parfois notre train est mitraillé mais cela nous laisse froids. La fin ne nous effraie pas, peu importe sous quelle forme elle se présente. Je regretterai simplement de ne pas te revoir. La seule chose à laquelle je pense tous les jours depuis ces 18 mois c'est toi. Je t'évoque constamment dans mon imagination mais cela me devient de plus en plus difficile. Malgré tout nous gardons bon moral. Nous savons que les derniers pas sont les plus difficiles, mais quand seront-ce les derniers ?

Les jours que nous venons de passer ont été très durs, je ne pense pas pouvoir en supporter beaucoup plus.
A bientôt ma chérie.

Me voici de nouveau, chère petite femme, et toujours de plus en plus faible. Chaque jour nous apporte sa part de misère mais chaque jour aussi nous rapproche de la fin de tout ceci.

Heureusement, le temps reste clément, pour un mois d'avril nous avons un véritable temps de printemps. Espérons que dans quelques jours tout sera fini : d'une façon ou d'une autre.

On lit la folie sur les visages. Des amis de longue date se battent entr'eux. Le vol et la rapine sont devenus choses courantes. On parle de manger de la chair humaine, on dit que le goût en est meilleur lorsqu'elle est crue plutôt que cuite. Je m'attends donc à des cas d'antropophagie dans les heures qui viennent. Personne ne peut s'imaginer comment tout ceci prendra fin.

Je pense parfois que, si Dieu existait, Il doit être fou pour permettre des choses aussi inhumaines et barbares.
Il faut vivre ceci pour le réaliser.

Hier, dans la soirée, nous avons reçu un demi-litre de soupe : il devrait y avoir une carotte par litre d'eau chaude. Tu ne t'imagines pas ce que cela signifie pour des êtres sous-alimentés. Encore quelques jours et nous serons tous morts.

A plus tard mon ange, je suis fatigué d'écrire et je dois épargner mes forces.

Enfin nous voilà repartis. Durant 6 jours et 6 nuits nous étions dans cette petite gare perdue dans un champ. Maintenant que l'on roule chacun reprend courage. Nous nous dirigeons sur Teplitz en Tchécoslovaquie, d'où je t'écris ces quelques lignes. Hier, nous

avons reçu du pain et de la margarine, 200 grs. de pain par personne, quelle fête ... Depuis plusieurs jours pourtant je ne sentais plus la faim ; maintenant elle m'assaille de nouveau. Ce matin j'ai pourtant mangé du trèfle et des pissenlits.

Beaucoup des nôtres sont déjà morts, d'autres le sont presque. Les plus faibles sont partis les premiers, il n'y a que les très forts qui résistent encore.

Une telle misère est inimaginable. Mais plus ça va mal maintenant, plus notre vie après, avec toi, sera belle. Je crains pourtant que tu ne retrouveras qu'une épave au lieu d'un mari. Je pense même que je ne te serai plus d'aucune utilité, mais nous verrons cela plus tard. Maintenant je ne pense qu'aux bons repas que nous prendrons, toi et moi. Cela devient une véritable obsession.

La nuit dernière j'ai encore inventé quelque chose de nouveau. Il faut enrouler des macaronis cuits dans des tranches de jambon. On passe ensuite ces petits rouleaux dans du blanc d'oeuf et de la chapelure et on les fait revenir dans une friteuse. Avec le macaroni on peut mettre du gruyère rapé. Hmm ...

Jadis je n'aimais pas tellement les fruits, cela aussi va changer. Je me suis fait ici quelques amis de la région de St. Truiden et ils nous procureront, plus tard lorsque nous serons rentrés, beaucoup de fruits. Car nous allons faire énormément de conserves, n'est-ce pas ? Nous remplirons les grandes jarres brunes que nous avons à la cave de compote de pommes et de compote de prunes.

Les circonstances dans lesquelles nous vivons ici font apprécier les bonnes choses. Tout ce qui est sucré et doux me tente, des fruits, des confitures, des sirops, des pains d'épices. Pourtant, jadis je ne raffolais pas de tout cela.

A tout à l'heure ma chérie : le train repart et il m'est difficile dès lors d'écrire.

Ma très aimée,

Si la situation ne change pas rapidement ce sera la dernière fois que je t'écris. Je n'en peux plus. Hier, nous avons reçu pour 20 personnes un pain et un paquet de margarine. A nouveau le train est à l'arrêt, tu ne peux t'imaginer ce que cela représente pour nous. On mange de l'herbe comme les vaches et certains mangent la chair des cadavres ; nous ne savons plus où tout ceci nous mènera.

Lorsque nous sommes à l'arrêt les Posten vont chercher des pommes de terre (pour eux) chez les fermiers des environs car ils ne reçoivent plus qu'un huitième de pain par jour ; soit 250 grs. pour 24 heures.

Tu ne peux pas t'imaginer ce que nous vivons. Lorsque l'on n'y

assiste pas on ne pourra jamais le croire. Raconter ceci et le multiplier par 10, on reste encore en dessous de la réalité.

Les morts sont affreux, la peau sur les os et on enlève des cadavres les poumons, le coeur, les reins ou le foie qui sont dévorés tout crus. C'est incroyable mais ce spectacle nous laisse froids.

Tu peux en conclure que nous sommes vraiment devenus insensibles, nous, les hommes civilisés du 20^e siècle. Malgré tout je garde le courage, mon moral est même devenu meilleur ces derniers jours. A nouveau je suis convaincu que je te reverrai, je ne désire rien d'autre.

J'ai demandé à un médecin, prisonnier comme nous dans ce wagon, combien de temps nous pourrions encore tenir à ce régime. Il pense que nous pouvons encore tenir une 15-aine de jours. Entre-temps une solution interviendra sûrement.

Deux fois déjà nous avons loupé notre libération. La première fois ils nous évacuaient juste avant l'arrivée des Russes, puis maintenant deux jours avant l'arrivée des Anglo-Saxons. Mais nous aurons sûrement droit à une troisième tentative ... et cette fois-ci ce sera la bonne.

Salut ma chérie, je n'en peux plus.

Me voici de retour, ma petite femme, et je me sens un peu mieux. Hier soir, vers 11 hrs. nous avons reçu un demi-litre de soupe faite avec de la pulpe ; ça donne des forces. Maintenant nous mangeons de l'herbe, je n'en mange pas trop. Il y en a qui broutent comme des vaches, à longueur de journée. Je doute que cela puisse nous aider à survivre.

Je me sens très faible des jambes mais mon esprit est devenu plus clair. Bizarre, n'est ce pas ?

J'ai pu me laver à un ruisseau, la première fois depuis notre départ. J'ai même pu me raser. Je me suis regardé dans un bout de miroir et je ne me suis pas reconnu. J'ai les yeux enfoncés dans les orbites et mon visage est maigre et tout frippé ; j'ai bien changé.

On nous dit que la ligne de chemin de fer a été bombardée, sinon nous serions déjà partis. Nous vivons à nouveau d'espoir.

Les morts se comptent par douzaines. Beaucoup de crimes sont commis, pour deux pommes de terre on offre des dents en or. Les Posten ont reçu du renfort de la Grüne Polizei. On devient de plus en plus sévère et on tire pour un rien. On se demande où tout cela mènerait si on laissait faire.

En 12 ou 13 jours nous avons reçu environ 1300 grs. de pain et 2 litres de soupe ; et nous vivons encore et nous avons toujours du courage. Le moral reste bon mais les jambes ne suivent plus. On est tous très faibles. Je marche comme un bébé qui fait ses premiers pas. Si j'essaie de marcher plus vite je tombe ; cela m'est déjà arrivé plusieurs fois.

Les lettres continuent régulièrement, maintenant il y a une interruption de plusieurs jours. Deux camarades de Mols sont malades et il s'est donné complètement pour les soigner, comme l'ont déclaré des camarades qui ont survécu à ce transport. Lorsque les deux amis sont morts Mols retrouve le temps et la force pour continuer à écrire.

3 mai.

Enfin, je reviens vers toi. Ce que nous venons de vivre est pire qu'avant. Mes deux amis sont morts. La mortalité atteint maintenant un taux incroyable. Je me sens mieux depuis quelques heures ; quoique nous ne recevons pratiquement plus rien à manger. Hier, trois pommes de terre crues ; aujourd'hui - et il est déjà 5 hrs. - encore rien.

Nous sommes partis depuis 24 jours et nous n'avons pas reçu une seule fois du café. Deux litres de soupe et environ 3 kilos de pain ; plus, ces derniers jours, quelques pommes de terre crues, débrouillez-vous.

Mols est arrivé avec les autres à Terezin. Avec les autres, c'est-à-dire environ 900 des 5500 hommes partis de Buchenwald.

Lorsque, quelques jours plus tard, l'Armée Rouge libérait Terezin il était à l'hôpital avec une pleurésie, il était toujours plein de courage.

Il mourrait le 11 mai.

Il avait 34 ans.



Isidore Mols

27 juin 1943 - Arrestation Coebergerstraat à Antwerpen

DEPORTES EN ALLEMAGNE

BECKERS Willy	+ Graz 29.11.1944
BRUSSELAIRS Charles	Rentré le 11.04.1945
DEHAES Camille	+ Dachau 03.03.1945
DEROULOU Joseph	+ Abattu à Rötz le 22.04.1945
DIELTIENS Ludo	+ Mort entre Gross-Rosen et Dora en février 1945
FRANCKEN Christian	Rentré le 20.08.1945
GONNISEN Louis	Disparu - probablement mort à Gross-Rosen
HEUVELMANS Harry	Rentré le 15.05.1945
HEUVELMANS Roger	+ Dachau 20.03.1945
LECLERC Michel	Disparu - probablement mort à Gross-Rosen
LEEMANS Philippe	Disparu - probablement mort à Terezin
LEFEBER Charles	+ Mauthausen 10.06.1945
MANDERS Armand	Rentré le 28.04.1945
MARECHAL André	+ Gross-Rosen 22.01.1945
SHIELL Raymond	+ Buchenwald 06.03.1945
VAN BALLAERT René	Rentré le 15.05.1945
VAN ELSSEN René	+ Dachau 26.02.1945
VAN GESTEL Albert	+ Dachau 05.03.1945
VAN PETEGHEM Jean	Rentré le 15.06.1945
VERHEYEN Henk	Rentré le 07.05.1945
VERHEYEN Maurice	Disparu - probablement mort à Gross-Rosen
VERMEULEN Marcel	Rentré le 27.04.1945
WUTERS Henry	+ Abattu à Tannesberg le 20.04.1945

CONDAMNES ET LIBERES à ANTWERPEN

LOYSEN Jos

VAN AELST Paul

VAN BUYTHEN Alfred

LIBERES à ANTWERPEN SANS PROCES

BRUSSELAIRS Paul

GROENEWEGHE Léo

MORTELMANS Willy

RAEYMAECKERS Eugène (prêtre)

FRANCOIS Roger

LEM Henri

+ Brecht le 15.10.1944

+ Antwerpen le 11.09.1944

LIBERES à LA COEBERGERSTRAAT

MATTELE Charles

GROENEWEGHE Paul